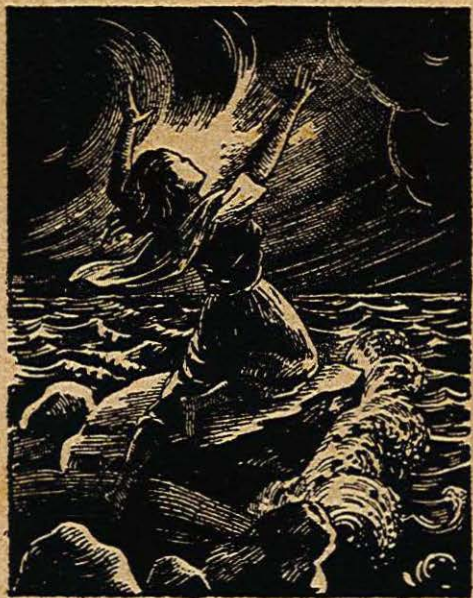


LÉON RIOTOR

Ouessant

L'ILE DE L'ÉPOUVANTE



ÉDITIONS PIERRE ROGER

OUESSANT

L'Ile de l'Épouvante

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION " VOYAGES DE JADIS ET D'AUJOURD'HUI "

Chaque volume 14 × 19,5 avec planches hors texte

Ouessant, l'île de l'Épouvante, par
Léon RIOTOR.

Aux temps héroïques de la Côte
d'Ivoire (de la Lagune au Pays de
l'Or), par M. A. BRÉTIGNÈRE.

Éthiopie. Empire des Nègres
Blancs, par A. LLANO.

Dix semaines avec les bandits chi-
nois, par Harvey J. HOWARD.

Le Tour du Monde sur un « Cham-
pion des Mers », par A. RENOU.

Komlah, Visions d'Asie, par Roland
MEYER.

Mon Voyage au Soudan Tchadien,
par ABOU-DIGU'EN.

Un Ministre en Afrique du Nord,
par J. ROUCH.

Vers Bagdad, par Maurice HONORÉ.
Préface de Claude FARRÈRE.

Locarno et les îles Borromées, par
Léon RIOTOR. III. de planches hors
texte et de dessins de A. Zaccanino.

Au Maine et au Nouveau Bruns-
wick, par G. NESTLER-TRICOCHÉ.

Terre-Neuve et alentours. Îles de la
Madeleine, Labrador, Saint-Pierre-et-
Miquelon, par G. NESTLER-TRICOCHÉ.

Du Caire au Cap, par Milorad RAY-
TCHÉVITCH.

Récit d'Aventures au Maroc au
temps de Louis XIV, par le P. BES-
NOT.

Voyage de Bougainville autour du
monde pendant les années 1766,

1767, 1768, 1769. Préface et notes de
P. DESLANDRES.

Voyage du Capitaine Cook dans
l'hémisphère austral (1772-1774).

Voyage du P. Labat en Espagne
(1705-1706). Notes de M. HYRVOIX DE
LANDOSLE.

Contes et Légendes de l'Océan Pa-
cifique, par René LA BRUYÈRE.

Le dernier Voilier dans l'Océan
Pacifique, par René LA BRUYÈRE.

Les îles de l'Aventure, par Henri
MALO.

Dans les Sierras de Californie, par
J. GONTARD, agrégé de l'Université.

Autour du Continent latin avec le
« Jules-Michelet », par le général
MANGIN.

Mon séjour au Congo français, par
Gabrielle M. VASSAL.

Mon séjour au Tonkin et au Yun-
nan, par Gabrielle M. VASSAL.

De Rio de Janeiro à Mycènes, par
J. LECLERCQ.

Sous le ciel de l'Inde, par Fia ÖHMAN,
trad. du suédois par P. DESFEUILLES.

Aux chutes du Zambèze (du Cap
au Katanga), par J. LECLERCQ.

A travers brousse et marais, par le
marquis de WAVRIN.

Un Miroir chinois. A travers la
Chine inconnue, par Florence
Ayscough, traduit par M. THIÉRY.

Extrême-Asie (de Yokohama à Sin-
gapore), par F. JOUON DES LONGRAIS.

" Voyages de jadis et d'aujourd'hui "

LÉON RIOTOR

OUESSANT

L'île de l'Épouvante

AVEC 8 PLANCHES HORS TEXTE ET 1 CARTE

PARIS

ÉDITIONS PIERRE ROGER

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

1931



LIRE, DU MÊME AUTEUR

A la même librairie :

Lyon. I. — *La Cité de la soie.* 1 vol. avec illustrations.

Lyon. II. — *Guignol et les Canuts lyonnais.* 1 vol. avec illustrations.

La Nouvelle Autriche. — 1 vol. 5° mille. Avec cartes et illustrations.

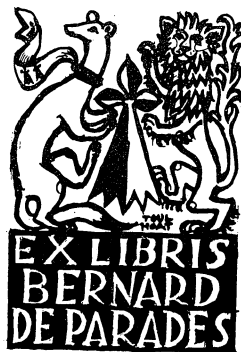
Locarno et les îles Borromées. — 1 vol. 4° mille. Avec cartes et illustrations.

A PARAÎTRE :

Byrd l'Oiseau. *La Vie au Pôle Sud.* — 1 vol. avec cartes et illustrations.

Il a été tiré de cet ouvrage

25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande



OUESSANT

L'Île de l'Épouvante

I

La petite mort

Nous étions en fin de dîner chez Gustin, gros fondeur, grand chasseur et bon vivant ; Grenier, radiateurs et emboutissage ; Hémon, « gentleman farmer » de Bretagne ; votre serviteur, et les dames, bien entendu. Une grave question se posait : de quoi seraient faites les vacances ?

— La Baule, dit Gustin ; mes enfants y sont.

— C'est un motif digne d'attention, murmura Grenier. Pourtant, la Bretagne... mais où ?

— Du nouveau, pourvu que ce soit du nouveau ! opinai-je. Du terrifiant, où l'on ait peur d'aller.

Alors Mme Hémon :

— Connaissez-vous Ouessant ? Nous y avons passé trois semaines... Curieux, très curieux ; le voyage vous donne la petite mort... mais on en revient.

— Peut-on emporter des fusils ? interrogea le fils Grenier, adolescent de dix-sept ans.

— Il paraît que la traversée est horrible, affirma Mme Grenier qui craignait le mal de mer.

Mais ce que femme veut !... Mme Hémon subitement s'était mis en tête que nous irions à Ouessant, et nous allâmes à Ouessant, quinze jours après. Trois dames, quatre messieurs, un lycéen, soit huit personnes, quinze valises et colis, cinq fusils, vingt kilos de cartouches...

On se retrouve à la gare Montparnasse, au complet, pour le choix anxieux des compar-

timents. A nos côtés, se dessinent des gestes de curiosité, se scandent des mouvements d'officiels : c'est le sénateur niçois Raiberti, ministre de la Marine, suivi d'un nombreux état-major, qui va inspecter les travaux de l'arsenal de Brest et divers projets de l'estuaire. Au wagon-restaurant, nous voisinons. Hémon nous rappelle les légendes qui assombrissent l'archipel, cimetière des navires, les vents diaboliques, les courants traîtres, les spectres désolés qui hantent les bords.

— C'est l'Uxantis des légions romaines, dit Mme Hémon, en bas-breton Enez Heussa, l'île de l'Épouvante.

— Nous allons vers la petite mort, murmure le lycéen que ce mot a frappé et qui fait le vaillant.

— Pour bien du monde ce fut la grande mort, reprend Hémon, semeur d'effroi, et pour bien des veuves c'est l'île maudite.

Mme Grenier semble s'émouvoir : « Vous n'allez pas nous faire peur ! » exclame-t-elle

d'une voix un peu gênée. Au fond, comme il sied sous le panache de la sifflante vapeur, on s'efforce d'occuper les heures. Et bientôt voici, aux noms des gares, l'entrée dans la couleur locale : Saint-Brieuc, Guingamp, Plouaret, Morlaix... Paris est loin ! Plus qu'une quinzaine de lieues à franchir, à gauche les moutonnements de la Montagne d'Arrée, à droite la plaine vallonnée qui s'étend jusqu'au rivage nord-ouest. Le train file le long de l'Élorn qui arrose Landerneau ; et voilà d'un côté Lambézellec, de l'autre, la rade de Brest.

La gare, près du rivage, est digne de cette grande ville, développée en moins de trois siècles. Quand c'était un village, son heureuse situation en faisait déjà l'objet de convoitises. Jean de Montfort, appuyé d'Anglais, l'occupa sous la longue guerre de succession de Bretagne. Vainement Duguesclin l'assiégea en 1372. Aux guerres de religion, la bourgade, défendue par Sourdéa, fit reculer Ligueurs

et Espagnols. Pour la rendre formidable, il suffisait d'aider la nature. Richelieu entreprit les travaux en 1631, Colbert et Duquesne en firent un port militaire de premier ordre. L'estuaire d'une rivière, la Penfeld, était bordé de rochers gênants : ils sautèrent. On agrandit le port, on construisit des quais ; Vauban vint organiser des fortifications au goulet menant à la rade. Recouvrance, bourg de la rive droite, fut réuni à Brest, d'où bientôt partirent des flottes contre l'Anglais, notamment celles de Tourville. Anglo-Hollandais échouèrent en 1694 devant les travaux dus à Vauban. Les expéditions hardies de Duguay-Trouin, de Forbin, s'élancèrent de cette base redoutable. Un ingénieur brestois, Choquet de Lindu, travailla cinquante ans, au dix-huitième siècle, à développer bâtiments et fortifications, les quais, le port, dès lors pourvu de grands bassins de granit. Brest prospérait de jour en jour. Elle adopta avec ardeur les principes de la Révolution,

continua ses travaux sous Napoléon et son préfet maritime Caffarelli, puis au dix-neuvième siècle.

A notre arrivée, la ville, sans cesse active, offre une animation militaire : la garnison est en armes, pour Raiberti. Cependant, nous n'avons de pensée que pour notre excursion.

— Aller à Ouessant ? nous dit le patron d'hôtel. Promenademouvmentée, qu'on peut s'offrir deux fois la semaine. Le bateau part après-demain.

Cela va nous permettre d'explorer le chef-lieu de l'arrondissement, dont Ouessant est une commune et un canton.

Au temps des vaisseaux de ligne, la rade pouvait en loger cinq cents. Nous contemplons le port et ses entours, résultat de travaux séculaires, bassins, caserne, établissements industriels, magasin général, devant lequel une fontaine surmontée d'une Amphitrite du Lyonnais Coustou ; Musée maritime, hôpital de la Marine, arsenal où besognent

dix mille ouvriers, pont tournant sur la Penfeld, long de 257 mètres, haut de 28, à l'entrée du port militaire. Plus haut, le pont National profile son tablier hardi où roulent tramways et voitures entre les deux villes jumelles. Au plateau des Capucins, des établissements impressionnants...

— Ces ateliers des machines à vapeur, nous dit Hémon, couvrent deux hectares et demi ; ils ont coûté 10 millions de francs.

Fonderie, ajustage, montage, grosse chaudronnerie. A côté, forges de Bordenave ; en dessous du plateau, ancien atelier du zingage, forges des constructions navales. Un coup d'œil aux corderies, aux ateliers de voiles, d'artillerie. Hémon nous apprend qu'aux voisinages de la rade sont exploitées des carrières de porphyre jaune et tendre, et la dure pierre grise de Kersauton, dont furent bâtis églises et calvaires du moyen âge.

— Rade magnifique, port militaire sans rival, reprend Hémon. Et des gloires locales :

le général d'Aboville, dont les canons tonnèrent sur les Prussiens à Valmy ; les peintres de marine Nicolas et Pierre Ozanne, le célèbre marin Linois, l'ingénieur naval Sané, l'historien Jean Levot...

— Si nous allions au cours d'Ajot ? propose Mme Hémon.

Une promenade en terrasse, avec quatre rangées d'ormes, aménagée en bordure de mer par un directeur du génie, qui lui laissa son nom. On voit des statues de Neptune et de l'Abondance, par un autre Lyonnais, Coysevox. La place du Champ-de-Bataille est bien plantée. Nous allons à la grève par le Trez-Hir, le Chemin creux, sous une voûte de feuillages qui tamisent le soleil. Nous traversons le Jardin des Plantes, contemplons des remparts le panorama de la rade, le château en trapèze flanqué de sept tours, pourvu d'un donjon, sévère comme toute cette construction d'un âge révolu.

— Et les églises ? demande Mme Grenier.

— C'est un peu tard, objecte son mari.

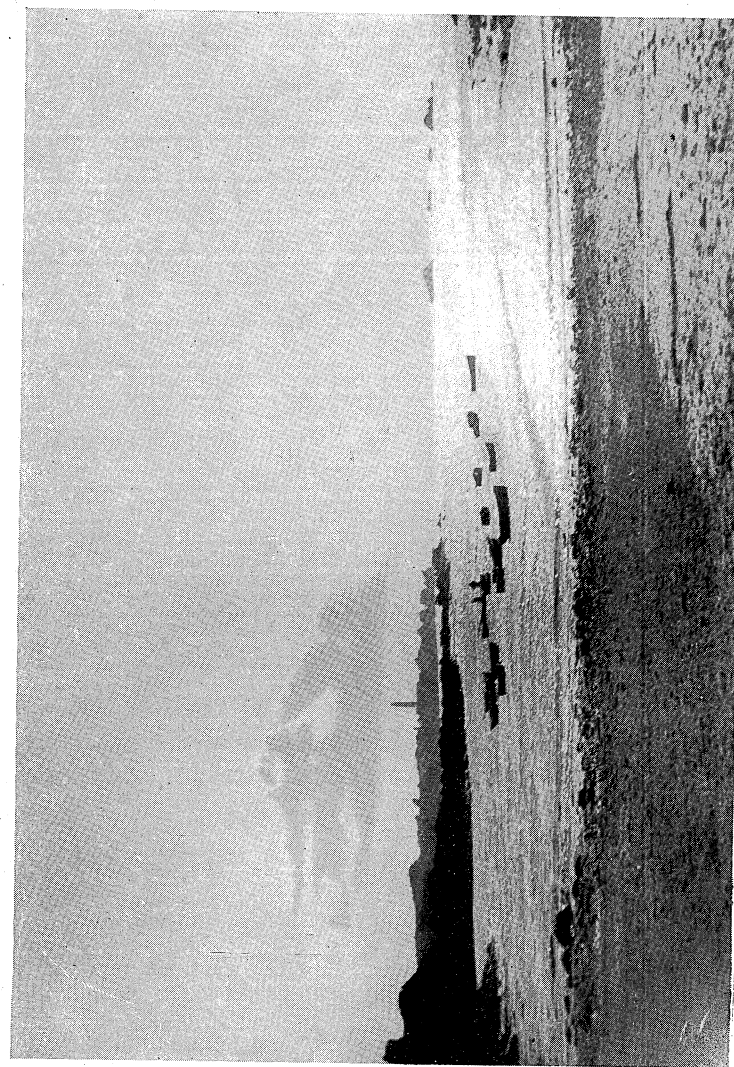
On ne verra pas Notre-Dame du Mont-Carmel, ni Saint-Martin, ni les Carmélites, mais nous entrons à Saint-Louis, où se dresse le monument de Ducouédic, commandant de *la Surveillante*, mort de ses blessures en vaillantes luttes contre l'Anglais, sous Louis XVI.

Regagnons l'hôtel. Le crépuscule étend ses grisailles sur le port, les vieilles rues et les avenues nouvelles. Il me semble qu'une pluie fine, fine comme des pointes d'aiguilles, descend lentement du ciel assombri ; et cela me rappelle, sinon les vers, du moins le sens d'une poésie de Louis Marsolleau, un Brestois qu'Hémon n'a pas catalogué ; il est vrai que c'est d'hier :

Brest est sombre. Toujours de la pluie et du vent.
Le ciel épais et bas pèse sur les toits mornes.
Les pavés ont de l'herbe, et les portes, des bornes.
Le pas sinistrement y sonne. Les maisons
Noirâtres, volets clos, prennent l'air de prisons,
Et des arbres, très vieux et très mélancoliques,

Languissent sur le Cours et les places publiques.
 Depuis, toutes les fois que je suis retourné
 Dans cette ville obscure et froide où je suis né,
 Que j'ai vu du wagon le large, blanc d'écume,
 La rade, Plougastel enveloppé de brume,
 Le port, et la forêt de mâts drus et mêlés,
 Et les quais allongés et les remparts pelés
 Où passe l'âcre odeur de la brise marine,
 J'ai senti se serrer mon cœur dans ma poitrine.

Cependant, nous venons de voir des objets intéressants, des constructions robustes, de vrais arbres, de beaux aspects, et par une très belle journée... mais Marsolleau, dans cette même pièce, avoue que son enfance et son adolescence ont languì dans l'amertume. Les poètes sont comme les amoureux : sont-ils satisfaits ? une nuit, sinistre, pour eux s'illumine ; sont-ils tristes ? même le soleil leur paraît lugubre.



ILE D'OUESSANT. — L'anse de Porspaul, vue de la côte du Créach.

Studio Jès.

II

L'Archipel

Le lendemain, à huit heures, le *Ménez*, petit vapeur, s'évade de l'estuaire de la Penfeld. La matinée est bonne. Il y a de tout à bord, touristes, marchands de homards et de légumes flanqués de casiers vides et de caisses pleines, des Parisiens qui vont à Ouessant pour six semaines — c'est la troisième année — et ne s'y déplaisent pas, un docteur de la capitale, conseiller général de l'île, propriétaire à son chef-lieu Lampaul, et sa femme blanche comme neige ; deux autres Parisiens, M. Georges Lavanant, journaliste, et son fils, rédacteur au ministère de l'Intérieur, attaché au cabinet du ministre.

Nous voguons au large des falaises de Quil-

bignon. Cette rade de Brest se plie en deux parties : celle où nous sommes va de nord-est en sud-ouest, de l'estuaire de l'Élorn à la baie de Roscanvel, sur 13 kilomètres, et 7 de large ; l'autre, en retour, un peu plus longue, un peu moins large, s'allonge de cette baie droit à l'est, vers l'estuaire de l'Aune, rivière sinueuse de Châteaulin. La France et même l'Europe n'en ont guère de plus vastes et de mieux fermées. Elle est séparée de la grande baie de Douarnenez par cette presqu'île de Crozon qui agrippe le regard dès qu'on examine les rivages ouest du Finistère, et qui abonde en inégalités ; d'ailleurs, de climat doux, très fertile ; c'est à son sud, au cap de la Chèvre, que s'éleva, dit-on, la fameuse Ys, engloutie par la justice céleste.

— Comme Sodome et Gomorrhe ! exclame le jeune Grenier, avide de montrer son savoir.

Cette terre si découpée de Crozon allonge à son nord la petite presqu'île de Quélern,

séparée du continent par le Goulet de Brest, large en moyenne de 2000 mètres, avec, de chaque côté, une lieue et demie de rivages puissamment fortifiés par Vauban et ses successeurs. Plusieurs phares en éclairent l'entrée aux arrivants de pleine mer. Le *Ménez* les dépasse, avance dans l'Iroise, qui serait un golfe si le fond n'était ouvert par le Goulet. Il laisse à sa droite l'anse de Bertheaume, le château fort de même nom sur un rocher isolé. L'Iroise s'évase ; si l'on filait toujours vers l'ouest, on rencontrerait la Chaussée de s Pierres-Noires, semis d'îlots et d'écueils dangereux, début sud de l'archipel d'Ouessant. Mais le bateau, doublant la pointe de Saint-Mathieu, vire et court vers le nord, engagé dans le chenal du Four.

— Beaucoup de victimes dans ces parages ! murmure Hémon.

— Je me rappelle, ajoutai-je à son évocation, avoir visité au cimetière du Conquet, un matin d'hiver, le monument élevé à

celles du *Drummond Castle*, un beau navire retournant en Angleterre. Soir de fête, on dansait à bord, dans les salons brillamment illuminés. Les corps de femmes rejetés à la côte étaient en tenue de bal, endiamantés, ornés de colliers et de bijoux.

Je ne pensais que remémorer une catastrophe déjà ancienne ; je m'aperçois que non seulement Mme Grenier, mais Mmes Hémon et R... ont le frisson de la « petite mort », et je cherche une diversion.

— Le voilà, Le Conquet !

Toute femme a en réserve des curiosités d'enfant : les regards se tournent vers le rivage, où lentement se forme et s'amplifie une belle vue, le bourg du Conquet bâti sur des pentes douces. De blanches maisons brillent au soleil, le clocher un peu lointain pointe vers l'azur, des barques à voiles et des canots à rames évoluent sur le flot calme, où quelques habitations baignent leurs fondations. Notre bateau relâche ici, un moment, trop

court pour une descente ; il embarque un jeune curé et plusieurs personnes qui l'accompagnent.

A vol d'oiseau, l'île d'Ouessant est à 23 kilomètres du Conquet, mais l'archipel oblige à des circuits qui augmentent d'un quart la distance. Après la petite presqu'île de Kermorvan, bizarrement découpée, on fend de biais les vagues du Four ; le ressac est violent, nos voyageuses frémissent, pâlisent. Ce chenal est redouté pour ses courants.

Une terre basse, grise, avec moulin à vent : c'est l'île de Beniguet, longue de 2300 mètres, large de 500. Des masures lépreuses, Louc-déguet, capitale, 30 habitants. Sur un îlot, une famille de brûleurs d'algues. On prépare ici la cendre de varech, vendue à l'usine à soude du Conquet.

On vogue devant de nombreux îlots, récifs, écueils ; pas un pan de liquide uni, des rochers redoutables, le grand et le petit Courteau, Belvegnou, noyés d'écume blanche. Le

petit bateau joue aux abords, très secoué. Un groupe sinistre de rocs a des chevelures d'algues qui ressemblent à des chevelures de noyés. Un sommet lumineux, l'île Mergol. Un étroit bras de mer, l'île de Lytiry, 700 à 800 mètres, large de 50 à peine, inhabitée, des ruines. Plus loin, Quemenès, avec des moissons, des pâturages, une fabrique de soude ; 1200 mètres sur 200, 20 habitants. A marée basse, l'étendue est décuplée par un vaste plateau rocheux ; un îlot, au nord, Lédénès de Quemenès. Lédénès signifie, croit-on, jointure d'îles, comme isthme.

Des hauts-fonds et les effleurements des Plâtresses séparent le chenal du Four du chenal de la Helle, bordé à l'ouest par le plateau de la Helle, un plateau laissant voir seulement quelques groupes d'îlots : la Helle, le Faix, les Chèvres, les Las, et de nombreux écueils. On s'engage entre le plateau et un semis d'îlots qui, vers le sud, s'achèvent en une terre haute, longue de 1000 mètres, très

étroite, l'île Trielen, avec des maisons, des fumées de varech, une usine à soude, 20 habitants.

Une rive basse apparaît, des maisons en amphithéâtre, une église. C'est Molène, 1200 mètres sur 700 à 800, 560 habitants, la plus peuplée de l'archipel après Ouessant. Une petite baie est protégée par un îlot parasite, Lédénès de Molène. Des marins intrépides, des embarcations réputées. La houle est majestueuse, le paysage grandiose. Un sémaphore se dresse au point culminant, de 21 mètres. Halte à Petit-Port, le jeune prêtre et les endimanchés du Conquet se préparent à descendre. C'est le nouveau curé, ordonné d'hier, qui va officier sa première messe ; les villageois lui feront fête ; des barques s'approchent. Il y prend place avec sa compagnie, et d'autres, encombrés de paquets, de marchandises.

Le Menez repart, de roche en roche, pour doubler les farouches Trois-Pierres, se glis-

ser dans une passe périlleuse, le long de ces îlots, et Ar Cheste, Nambliou, Youk, Men-hir sous l'île Balanec : 4 habitants, une ferme, un petit troupeau, domaine de 800 mètres sur 400. Plus loin, l'île Bannec a même longueur sur largeur de moitié ; verte, inhabitée, sauf par de nombreux lapins.

Enez Heussa, Ouessant, s'étend maintenant à notre droite. Une houle du large amène des lames immenses ; c'est le passage du Fromveur : « *Defrom*, grand, et *meur*, effroi », affirme Hémon. Par les fortes mers, un courant de sept à huit nœuds aux grandes marées, il est inabordable ; tout voilier qui s'y engage est perdu ; alors l'accès de la baie de Porspaul est impossible. D'innombrables rochers hargneux semblent aux aguets, dents de mâchoires prêtes à vous happer.

« Qui voit Belle-Isle voit son île, qui voit Groix voit sa joie, qui voit Ouessant voit son sang », énonce un vieux dicton.

Voici le phare de la Jument, la Pyramide

Blanche ; voici, à droite encore, l'entrée du Porspaul, baie principale. L'île est la terre la plus occidentale de France, peuplée d'environ 2300 habitants. Elle a 8 kilomètres de long sur une moyenne de 3 et demi de large. Le *Ménez* avance entre des côtes hérissées, où se voient des hameaux, double au milieu de la baie un rocher escarpé, haut de 34 mètres, le York Corse, où la mer vient se briser, aborde une plage de sable, au fond du petit golfe où débouchent deux ruisseaux parallèles, en bas du mamelon où s'étage Lampaul.

III

Lampaul

La baie de Porspaul? Une coupure brève entre deux mamelons où s'étagent quelques bâtisses, une sorte de havre de sécurité avec des quais. C'est aussi l'estuaire d'un ruisseau, descendu des collinettes de Merdy, à 1500 mètres d'ici. L'autre ruisseau, dont j'ai parlé, vient de Kergoff (*ker*, domaine, possession d'un particulier ou d'une commune) et se jette au fond de la baie, à un demi-kilomètre sud.

Le premier ruisseau divise en deux parties inégales le chef-lieu, dit Ouessant sur de vieilles cartes, maintenant Lampaul. Rive gauche, un chemin se relie à deux voies, plus une transversale; les maisons se dressent de-

ci de-là, bâties au hasard des nécessités. Rive droite, c'est le gros de la bourgade. Au bout de la cuvette, passe la rue principale, avec un carrefour, le bureau de poste, un mur de propriété, des maisons blanchies à la chaux. Deux voies encore, une de l'estuaire, l'autre plus haut, franchissant le ruisseau. Ce réseau sommaire aboutit à une place bordée d'habitations mitoyennes; là s'élève l'église neuve. A côté, le cimetière. Le plan monte encore. Au sommet, nous accueille l'auberge.

— Entrez toujours! clame le patron Lorak que notre invasion rend jovial; on s'arrangera!

— Hein! on vous en amène des Parisiens! dit Hémon en lui touchant la main.

— J'étais sûr qu'on se reverrait... Enez Heussa, le paradis des citadins qui cherchent un ermitage, pas besoin d'aller au désert.

— Où, d'ailleurs, des autos vous viennent déranger, et même des avions, dis-je pour placer un mot. Mais le Fromveur nous a donné appétit!...

— Installez-vous... le temps d'un *benedicite* !

Le père et le fils Lavanant nous ont accompagnés ; nous voilà dix autour d'une table, les dames ont retrouvé la parole, surtout Mme Grenier, fort aise d'avoir triomphé des récifs, courants et autres monstres marins. On savoure du homard capturé la veille, deux petits gigots de mouton rôtis à point. Ni bœuf ni veau à Ouessant, qui ignore les bouchers. Le vin est médiocre, le cidre meilleur, l'eau abondante. Nous faisons connaissance d'un entremets, mélange de lait et de varech, froid, gélatineux, un peu insipide ; une masse tremblotante, où tout de même le varech impose une odeur particulière, fort goûtée de beaucoup de riverains. Le joyeux repas s'achève par un *far'*, tarte de pruneaux, sucrée ; parfois elle est salée, mélangée de lard.

Durant qu'on se restaure, Lorak s'est « arrangé » de nous, c'est-à-dire que nous

serons disséminés, soit chez lui, soit chez l'habitant. J'échois avec mon épouse au voiturier Trébitien. Un sobriquet : *tré*, ancienne fraierie ou trêve dépendant d'une paroisse ; *trébitien*, petite trêve ; cela vient de son habitation. Justement il arrive en veste et pantalon de toile ; dans le pantalon, une jambe de bois, la vraie étant restée en mer, un accident ; le visage cuit et recuit par le hâle et les embruns, l'œil fin, assez aigu. On trinque, mais contre mon cidre innocent il choque deux tiers de verre d'âpre eau-de-vie, qui disparaissent en trois mouvements de gorge. Nous laissons à l'auberge Gustin et le couple Hémon. Les Grenier et le lycéen sont conduits par la femme de Lorak à leur logis ; Lavanant et son fils savaient où nicher, et nous n'avions qu'à suivre Trébitien dont la jambe de bois scandait notre marche.

Le lendemain, dans la matinée, je regagne l'auberge. Sur le devant, une bascule, des poids. Des hommes grimpent, avec sur

l'épaule un sac qui s'agite. On pèse : tant de kilos, à tant par kilo, ça fait tant.

— V'là ton argent !

Lorak est marchand de homards et langoustes, qu'on lui apporte ainsi. Il y en a de toutes tailles. On les vidè dans une manne d'osier. Le vendeur entre boire un « coup », repart en s'essuyant les babines. Quand le panier est plein, plusieurs fois par jour, Lorak va le planquer dans ses boutiques de bois à claires-voies, immergées dans la baie. Deux fois la semaine, le petit vapeur emporte à Brest la cargaison de homards affamés, qui s'entre-dévorent.

Notre compagnie rassemblée entreprend la visite du bourg, sous la conduite d'Hémon et de son épouse. Des gens les reconnaissent, nous souhaitent la bienvenue. Tout chef-lieu de canton qu'il est, Lampaul ne compte que 320 habitants ; mais il règne sur les vingt-cinq à trente villages et hameaux de l'île, de nombreux moulins à vent. Près de l'église,

dans les maisons contiguës bordant la place, nous cherchons vainement l'animation commerciale des centres de bourgade. Les négocios sont rares à Lampaul. Un boulanger fait du pain bis, dont une partie à l'eau de mer.

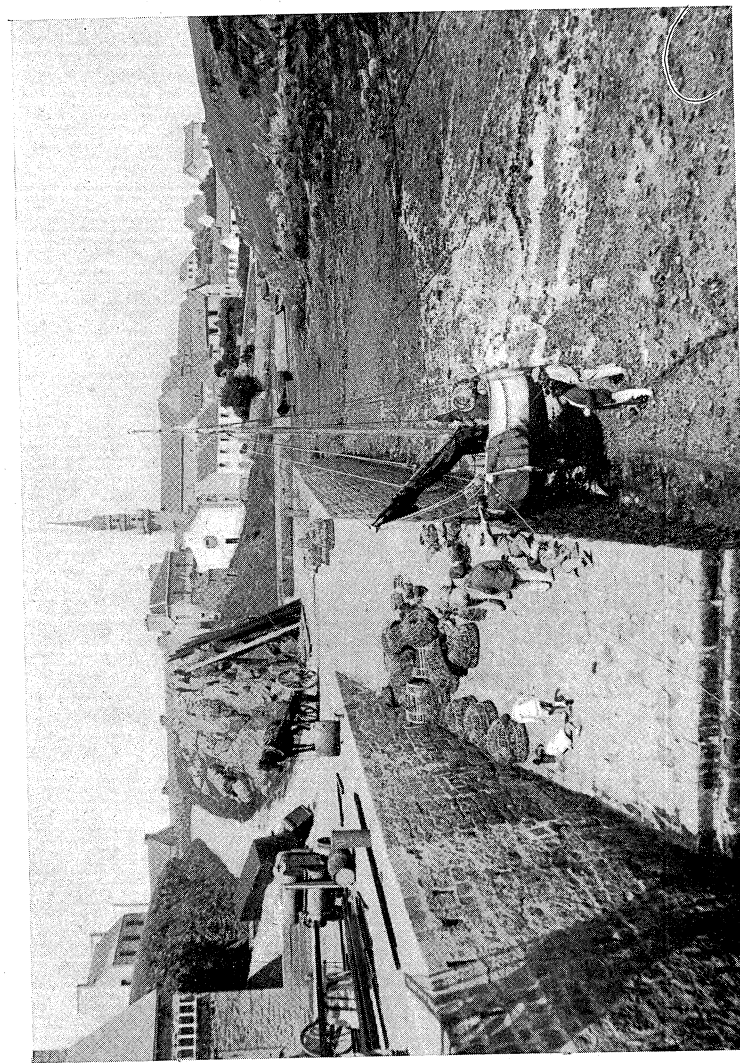
« Excellent contre la phtisie ! », suppose Gustin, qui est partisan de la médecine par les produits marins.

L'épicier ne tient que les choses essentielles : sel, poivre, ail, sucre, café, huile et saindoux, vinaigre, lard, harengs salés en tonne, pommes de terre, légumes secs, et, bien entendu, eau-de-vie. L'industrie est représentée par le sabotier, le cordonnier, le forgeron, le menuisier, qui d'ailleurs font souvent autre chose. Toutefois, le menuisier est le plus souvent requis, à cause des cercueils ; quand un homme a péri en mer, on remplace son corps par une croix en paille mise dans le cercueil, enterré religieusement, selon les usages.

Nous ne voyons guère que des arbustes souffreteux, blottis derrière des murs; la végétation ne peut résister au vent. Cependant, dans un enclos vers l'église, voici quelques arbres, des tamaris, un magnifique figuier.

Il existe une pharmacie « communale » tenue par les Sœurs de la Sagesse, qui dirigeaient jadis deux écoles. Une sorte de muraille antique bordant la mer et formant un enclos de 100 mètres sur 50 est nommée Temple des Païens. Il y a aussi un cromlech, la Corne des Gaules. En bas de la localité, les maisons sont enrichies des dépouilles des navires naufragés... les fouilleurs de la mer. A marée basse, la plage s'étend en un large triangle dont la pente fend les vagues du Porspaul et s'y perd, sauf une demi-douzaine d'écueils en direction du solitaire rocher York Corse. La plage ranime un désir du jeune Maurice Grenier.

— S'il n'y a rien à chasser dans l'île, remarque-t-il, l'eau ne manque pas pour des bains.



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — Le Port.

Studio Jis.

Hémon lui promet des bains de mer. En attendant, nous passons l'estuaire à peu près sec, nous suivons un chemin de la rive gauche; les maisons s'échelonnent jusqu'à la cote 23. Nous revenons par une voie, celle qui descend vers le minuscule cours d'eau, le franchit sur un ponceau, et remonte en formant coude vers la place de l'église.

Après déjeuner, chacun va où la fantaisie le pousse. Vers quatre heures, rassemblement, y compris de petits paquets enfermant costumes ou caleçons de bain. Hémon prend la tête avec un sourire de sphinx; nous le suivons d'un air nonchalant, en ordre dispersé, pour ne pas avoir l'air d'une noce. Partis de l'église, nous dépassons bientôt les maisons côté ouest; le chemin va droit le long de la falaise. En moins d'une demi-heure, nous approchons du hameau de Paraluhen. Hémon descend vers la gauche, sur la rive en dents de scie; devant nous, un espace libre, un ou deux hectares, où

viennent mourir les vagues peu profondes.

— La plage balnéaire, annonce-t-il cérémonieusement au lycéen ébahi.

Pas de cabines, est-il besoin de le dire ? Mais des éboulis, des anfractuosités ; on y disparaît à moitié, on en ressort sous les costumes ou caleçons *ad hoc*, et toute la compagnie prend son premier bain de mer ouessantais. Ce fut plutôt joyeux, mais froid.

IV

Ouessantines

Si nous n'avions déjà rencontré quelques hommes, nous pourrions nous croire dans une île d'amazones. D'ailleurs, on a remarqué que l'un est aubergiste, l'autre invalide, les suivants porteurs de homards qu'ils livrent pour repartir aussitôt. Nous avons croisé le curé, quelques vieillards, de jeunes pasteurs, et de futurs gars qui, pour l'instant, ne dépassent pas dix à douze ans. C'est à peu près tout. Hommes et jeunes gens sont partis. Ils sont en mer, « ou, hélas ! dessous, a constaté un des visiteurs, le poète Victor-Émile Michelet ; chair mangée par les congres, squelettes usés par le ressac contre les roches

des fonds lointains ». On peut redire avec un autre Breton, Charles Le Goffic :

Les Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer ;
Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre...

Donc nous rencontrons surtout des femmes, âgées vêtues de noir, jeunes portant des couleurs éclatantes, rouge, vert, jaune, un châle sur un corsage moins vif. La jupe courte, souvent sombre, formant rondin aux hanches ; les pieds dans des galoches vernies. Il est parfois curieux de confronter des impressions de visiteurs. P. Gruyer en a vu « de traits fort réguliers et non sans charme ». Henry Frichet (*la Bretagne*) arrondit le compliment : « Elles sont en général d'une grande beauté. » V.-É. Michelet rythme : « Le divin statuaire a taillé leurs formes à coups de hache dans du chêne qu'ensuite il enlumina de noir, nobles et graves statues du deuil

éternel. » Je crois que le poète a serré au plus près la réalité.

Sous la coiffe plate et blanche, les Ouessantines ont leurs cheveux coupés couvrant la nuque. Jadis, cette chevelure drue était l'objet d'une culture lucrative ; on la vendait à des marchands du continent, et elle allait s'ajouter ou suppléer à celle des coquettes que la nature avait moins favorisées ; maintenant, c'est la mode des cheveux courts, on attend à Ouessant que la fantaisie féminine revienne aux longues chevelures.

Dans une maison voisine de celle de Trébitien, une mesure plutôt, derrière laquelle rampe un ruisseau venu d'une source pour aller grossir le ruisseau de Lampaul, habitent deux femmes, une vieille et sa petite-fille. La grand'mère, Marie-Josèphe, c'est la Marijob ; l'autre, Anaïk, dite Naïk, peut avoir trente ans, peut-être trente-cinq. Les traits sont encore jeunes, mais le teint un peu hâlé et surtout une mine grave de

visionnaire font paraître plus âgée sans doute qu'elle n'est cette Ouessantine d'allure étrange.

Quelques phrases de notre logeur me font pressentir une histoire fantastique, voire ténébreuse, avec des incidents mystérieux. On voit Naïk rôder le jour ou la nuit, rasant les pierrailles du rivage, ou tapie vers les moutons des landes, toujours avec son expression de l'autre vie. J'essaye d'en apprendre davantage à l'auberge de Lorak, mais alors, quelle avalanche de documents brumeux et désordonnés !

Naïk a « quelque chose ». Elle va, vient, repart, ne peut dormir. Elle a entendu tout à l'heure, en rentrant de sa tournée des moutons, le hou-hou du vent dans la baie de Porsguen, du côté du Fromveur, et cela ne présage rien de bon. C'est que, depuis le naufrage d'un bateau, là-bas, vers le chenal de la Helle, on ne sait pas si quelque homme, accroché à une épave, n'a pas pris pied dans

les roches, entre Porsguen et la pointe de Veilgoz. Il y a des trous, une grotte, où personne ne veut aller ; mais on a aperçu une fumée, certain matin.

Dans la lande, Naïk a trois couples de moutons, attachés par paire à la corde de six toises qui leur permet de girer à l'aise autour de leur triangle de pierraille, qui fait trois abris contre le vent. Or, telle brebis, on lui a pris du lait, pour sûr, qui lui restait de son agneau. Et dans l'île, il n'y a pas de voleur de lait, pour sûr.

La Marijob a remarqué l'agitation de la pastoure, l'a questionnée, lui a saisi la tête pour regarder dans son blanc d'œil. Naïk s'est raidie : « Je n'ai rien, grand'mère, je n'ai rien ! » N'empêche que maintenant elle regarde au loin, inquiète, puis autour d'elle, chaque fois qu'elle va vers la brebis. Dans le rouge du soir, elle a bien vu comme un grand chien qui courait. Les grands chiens ont donc des étoffes sur le corps ? Peut-être

étaient-ce des poils ? Et cette brebis qui perd son lait, elle est peut-être hantée ?

Dans le bourg, Naïk passe droite, en écoutant. La postière ne dit rien ; on prétend qu'elle est jalouse ; c'est de ces femmes sans maris ni enfants, « venue du continent ». Mais à l'auberge des Rois on jaspille ferme, et l'autre jour on a entendu le fils Alorn qui criait : « C'est un failli chien, j'te jure, qui broussaille là-bas ! Nous finirons bien par l'attraper ! »

Le bateau qui a sombré vers la Helle a donné pas mal d'épaves au Fromveur ; il en est venu au Pors Alleugen, à Porsguen, à Kernas, à la baie du Stiff. Le vieux Maheuc a hérité une belle chaise avec des cannelures et de la soie dessus ; y avait donc un salon dans ce bateau ? Et le fils Trabuc a fait le généreux près de la fille Polec, sa promise, avec une boîte où y avait un miroir garni de plâtre doré qui n'a pas dû lui coûter cher.

Ces histoires tiennent en alerte la Marijob.

« T'es 'core sortie c'te nuit ! crie-t-elle. Je n'dors que d'un œil, sais-tu ? Faudrait pas t'acoquiner de queuqu' sans-le-sou pris pour le régiment ? Vrai de vrai ! quoi donc que ces filles d'aujourd'hui pensent du ménage ? De mon temps !... »

Je questionne Hémon, il ne sait rien, et c'est moi qui lui révèle l'événement. Le lendemain, un dimanche, on s'est tous donné rendez-vous sur la place. Des gens arrivent des quatre points cardinaux, de Pors Coret à l'entrée du Porspaul, de Loqueltas vers la pointe de Pern, de Kernas, du Stiff, de Kergadou au nord, là-bas vers l'île de Kereller. A l'appel de la cloche, nous partons. Une foule pénètre par groupes dans l'église, et, cette fois, nous voyons des hommes, des marins qui ont pu se soustraire à la mer ; mais les vieux sont plus nombreux, et les adolescents, les garçonnets. De rares étrangers : nous, les deux Lavanant, quatre ou cinq touristes, une quinzaine en tout. Les

dames s'assoient « dans » les bancs, près de leurs logeurs ; nous restons debout en arrière, coude à coude avec quelques matelots. La Marijob et Naïk viennent les dernières.

Toute l'assistance est grave, dans la simplicité d'une foi restée profonde, même chez les « esprits forts » qui, dans les discussions, ne se gênent pas pour sourire de certaines choses. Elle accompagne les chœurs du lutrin au *Gloria*, au *Credo*. Le curé monte en chaire, pour un sermon en breton ; mais, à l'intention sans doute des « étrangers », il dit certaines phrases en français, des mots de bienvenue, de communion des âmes, d'un ton paternel et cordial, ce dont nous le remercions par une attention dévouée. Dès lors, nous nous sentons admis par les habitants, nous voilà du pays. Après l'*Ite missa est*, à la sortie, mêlés aux gens, toute gêne est disparue de part et d'autre.

La place est fort animée. Des Lampaulais invitent des parents, venus de loin, à par-

tager leur repas de midi. Des familles entrent au cimetière voisin, s'agenouiller, tête nue, prier le Christ et la Vierge pour leurs défunts. Mais voici, lente, sortie une des dernières, et appuyée sur un bâton, la Marijob. A sa gauche, Naïk mesure ses pas sur ceux de la grand'mère ; on chuchote sur son passage. Elle va, droite, semblant chercher quelque chose de ses yeux vagues ; mais elle ne voit rien, sans doute.

Char à bancs

Trébitien possède une voiture, avec laquelle il transporte ce qu'on lui confie. Elle est longue, comme celles de nos paysans français, avec deux planches accotées formant le fond, deux autres s'évasant à droite et à gauche, retenues par des étais. Quand le messager boiteux emmène des voyageurs, il pose en travers sur les planches de flanc des planches plus courtes, qu'empêche de glisser un bout de latte cloué en dessous, à chaque extrémité; une peut recevoir deux clients assis, s'ils ne sont pas trop gros; au besoin, on place un maigre avec un gros. Alors la voiture devient, sans négation possible, un char à bancs.

Une haridelle moins fantômale que la Rossinante de don Quichotte est dite la Blanche. Rien ne prouve qu'elle n'ait pas été blanche en son printemps; mais les années, les poussières et les pluies l'ont assombrie: on pourrait la rebaptiser la Grise.

Des nuages, assez bas, nous guettent; nous conseillons aux dames d'emporter leurs parapluies.

— Loïc, qué qu'tu fais donc ?

Loïc montre sa tête ébouriffée à la lucarne du grenier, où l'on a logé un panier de pommes amenées du continent. Il achève d'en ronger une.

— Vaurien !

La tête-hérisson disparaît. Loïc doit dégringoler en vitesse l'échelle du grenier, car il apparaît aussitôt. C'est un orphelin d'une douzaine d'années, recueilli par Trébitien, qui l'emmène dans ses voiturages, le place à côté de lui, pour quand il faut descendre en route. Le jeune gars supplée la jambe de bois.

Dans ses loisirs, il ramasse des coquillages, court landes et falaises avec quatre ou cinq garnements de son âge.

— Hue, la Blanche!

Le fouet claque, des visages aux croisées voisines sont comme au spectacle. Naïk, derrière sa vitre, garde l'air d'être ailleurs qui immobilise ses traits. La Blanche, dédaignant le fouet dont la mèche fait mine d'effleurer ses flancs maigres, va d'un bon petit pas tranquille, sur le chemin montueux, raboteux, qui suit la ligne de faite de l'île. Nous passons entre une ferme et des maisons dispersées en pente douce, les premières du village de Kernouen. La nature se fait sauvage. Dans des pâturages d'herbe courte, de petits moutons à toison épaisse et noire sont attachés deux à deux : est-ce pour les consoler de leur fréquente solitude? Des abris, petits murs de pierres sèches, en étoiles, formant trois redans, à trois orientations, leur permettent de s'accroupir quand tombe une pluie glaciale,

surtout quand souffle ce vent âpre qui empêche toute végétation sérieuse. Les cordes, longues, leur limitent un petit domaine où ils broutent comme ils peuvent un gazon à fleur de terre. Ouessant nourrit — si l'on peut dire — cinq à six mille de ces petits moutons noirs.

Le chemin atteint un sommet, coté 42 mètres. Nous avons franchi un kilomètre et demi depuis les derrières de l'église de Lampaul. Une croix est érigée là, sur la lande, semblant veiller quelques maisons, les deux versants de l'île. Elle règne, triste, sur les pentes grises et pierreuses. Comme nous sommes à contempler, au delà des falaises qui partout nous encerclent, les lointains de l'océan, un enterrement survient. Le curé en chasuble noire est précédé d'un garçonnet en surplis, du bedeau portant la croix, suivi des quatre porteurs du cercueil qu'escortent une dizaine de personnes en deuil. Tous s'arrêtent, s'agenouillent devant la croix, prient, repartent vers Lampaul.



— C'est Barker, du Stiff, m'explique à demi-voix Trébitien. La barque a heurté un récif qu'on ne connaissait pas... il en reste toujours de ces rochers du diable, qu'on n'a pas sondés ! Le corps n'a pas été retrouvé. Alors, dans cette boîte, gnia qu'une croix de paille tressée.

Nous repartons. J'ai choisi ma place sur le premier banc, derrière Trébitien, ce qui me permet de parler avec lui, par-dessus son épaule, pendant que Loïc guide la Blanche, laquelle d'ailleurs connaît le chemin. Voici Frugulou, avec deux moulins à vent ; les ailes de l'un sont immobiles, celles de l'autre tournent sans hâte sous une brise moyenne.

— Il n'en manque pas, des moulins à vent. Autrefois, bien des familles faisaient leur pain ; les meuniers commencent à porter leur farine à la boulangerie mécanique coopérative.

— Le progrès vient vous trouver, ai-je répondu en provoquant d'un sourire celui,

assez malin, de notre brave messenger boiteux.

Les femmes travaillent la terre ; il le faut, puisque les hommes travaillent la mer. Quelques petites vaches nous regardent passer, ou restent rêveuses, nous dédaignant. En général, les femmes sont grandes, pâles, vêtues de noir, la tête couverte d'une cape de toile raidie. Jeunes, elles ont les cheveux épandus, et des fichus de couleurs « voyantes ». Beaucoup sont maigres, osseuses, les yeux caves. Nous en apercevons portant de lourds fardeaux. Aussi dures et robustes que leurs hommes, comme eux elles boivent de l'alcool. L'alcool est de toutes les fêtes. Le dimanche, tout le monde afflue dans les cabarets. L'hygiène, longtemps, fut déplorable ; la venue des touristes l'a un peu améliorée.

A Frugulou, les maisons sont en morceaux de roc, sans mortier, sinon d'argile. Un étage, terre battue, trouée ; les cloisons en planches, lits-armoires, fenêtres minuscules, banc de

bois tout autour, table, pétrin, grossières images enluminées. Dans la cheminée, maigre feu d'ajonc, sinon de bouse de vache desséchée. Il y règne une humidité, une odeur de sueur et de maladie. Parfois, cinq ou six frères dans le même lit ; la petite vérole sévit. Une horreur de l'eau et des lavages ; peu se baignent. Cependant, le climat est sain, la population robuste, quand elle n'est pas rongée par l'alcoolisme.

— On trouve jusqu'ici des épaves, ai-je remarqué tout haut.

— La côte n'est loin nulle part, répond Trébitien, tout ce qui est à la mer est au marin. Il emporte chez lui ce qu'il peut. Pour les épaves trop lourdes, il y a des adjudications.

En voyant peiner des femmes, passer graves et lentes, je me souviens d'avoir lu dans le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet : « Elles se hasardent rarement en mer ; elles ont une terreur profonde de l'océan

qui leur a enlevé tant d'êtres aimés et qui est une menace constante ». Je crois que surtout elles ont fort à faire aux ménages, et aux rivages, bêchant le sol souvent ingrat, nourrissant le mouton, brûlant des algues pour les fabriques de soude. Cependant, Ardouin-Dumazet s'est penché sur des réalités. J'ai vu au musée de Quimper un tableau de Renouf : une veuve agenouillée avec son enfant ; des dalles froides, le morne cimetière de l'île, sans verdure et sans fleurs ; l'enfant n'écoute pas la prière de sa mère, mais la voix de l'océan qui l'appelle, qui le prendra demain. L'océan, c'est l'ennemi, et c'est aussi le père nourricier ; c'est la mort, mais aussi la vie à la face du ciel et de l'espace, comme ils aiment à vivre.

J'ai lu encore des scènes de mariages. La jeune fille ayant choisi un époux, se rend chez lui avec ses père et mère, s'installe chez ses futurs beaux-parents, vaque avec eux aux soins du ménage. Après quelque temps, si on

s'est plu mutuellement, le mariage se fait, sinon elle retourne chez elle. On raconte aussi qu'un jeune homme, se sachant recherché, restait au lit ; la jeune fille, accompagnée de ses parents, allait offrir un morceau de lard ; s'il acceptait, le mariage avait lieu, sinon elle rentrait chez elle. C'est Ardouin-Dumazet qui relate cela, je lui en laisse la responsabilité...

Au Stiff, un phare dressé vers l'est ; mais le temps bruine, nous décidons de remettre la visite. Lestés de cidre, nous réaffrontons les cahots du char à bancs, qui roule en ligne droite devant la baie. A Penarlant, la Blanche tourne vers l'ouest, pour le retour. Kerlaouen, revoici de grands espaces nus, des landes. Dialogues, tout le long de la voiture ; je reprends le mien par-dessus l'épaule de Trébitien, m'informe du passé de Naïk dont les allures font bavarder Lampaul.

— Une pas-de-chance ! dit-il en frappant sa pipe éteinte du bout de son fouet et la ren-

trant dans sa poche de veste. Les Halgan, comme beaucoup d'ici, furent pêcheurs de père en fils. Le père de Naïk est mort en mer, disparu. Ses frères Yves et Yann... l'aîné, partis au Dahomey, n'en sont pas revenus. Le cadet, Ludovic, de querelle pour une fille, courut jusqu'aux rochers, là-bas, vers Porsguen, se jeta dans la mer. Une sœur épousa le matelot Lucas, naufragé lui aussi. La mère est morte de tous ces chagrins. Naïk, elle, fiancée deux fois, fut deux fois veuve, sans le maire ni le curé. Il ne lui reste que la Marijob.

— On comprend son air malheureux, d'une déjà qui n'est plus de ce monde ! fis-je, apitoyé.

Après des moulins à vent, la pluie se mit à tomber, pas très forte, mais tenace, froide ; les dames ouvrirent les parapluies. Au hameau de Merdy, femmes courtes de taille, aux formes lourdes.

— Il m'a semblé que les Ouessantins

viennent de souches différentes, dis-je au voiturier. Quant aux femmes, voyez ces deux-là... et j'en ai vu d'autres, vraiment petites, au teint jaunâtre.

— Ben, v'là qui f'rait plaisir au Gnôme !

— Au Gnôme... il en existe donc ailleurs que dans les contes de fées ?

— N'allez pas en douter en face de lui, vous n'seriez plus son cousin.

— Il habite Lampaul ?

— Non, un autre... paul... Saint-Pol-de-Léon... J'ai navigué deux années en compagnie d'un gars de Saint-Pol, Louvédic, c'est lui qui m'a conté l'histoire... des écrits, des articles de journaux, qui prétendaient qu'en Bretagne il y a autre chose que des Bretons, et que même avant les Gaulois il y eut des Gnômes. Ça fit un de ces tapages ! Plusieurs savants en vieille histoire, des... des ér...

— Des érudits ?

— C'est cela... ils parlèrent de le faire enfermer. Mais il est malin, le bougre !

— Qui se nomme ?

— On ne sait plus, c'est le Gnôme. A Saint-Pol, dites ce nom, tout le monde vous indiquera son logis.

Ce type prend dans mon esprit l'allure d'une anecdote, les clameurs qu'il a soulevées m'intéressent, et me voici, hélas ! ressaisi de cette curiosité spéciale qui me lançait en avant, au temps où j'étais journaliste.

Le char à bancs rentre à Lampaul sous une capote de parapluies. On dîne tous ensemble, un peu moroses. Voilà de la pluie pour plusieurs jours, sans doute. Que fera-t-on aux heures où l'on ne peut sortir ? L'un regrette de n'avoir pas ses échecs, l'autre des livres, histoire ou voyages ; les dames n'ont pas songé à se munir de romans, etc. Une idée m'envahit. Je propose d'aller chercher tout cela à Brest, mais loyalement j'avoue mon désir de connaître le Gnôme. On rit, la gaiété revient, je vois luire les yeux du lycéen.

— Est-ce que j'emmène Maurice ? dis-je

d'un ton que je m'efforce de rendre hésitant.

Les Grenier acceptent de me confier leur fils. Il parle d'emporter son fusil. Je pose comme condition qu'il viendra sans arme, ou que, armé, il gardera Lampaul. Le désir d'excursionner lui fait sacrifier la vanité de se montrer aux jeunes Bretonnes en Nemrod.

Déjà le Gnôme produit un heureux effet. Chacun a une légende à raconter, gaie ou terrible. Trébitien, que nous avons avec nous, narre des histoires de fées; et même Loïc, qui, en rôdant partout, a appris bien des choses, nous chante non sans expression deux ou trois sônes où vibre l'âme vaillante d'Armor. La pluie est vaincue!

VI

Breiz Izel

Ouessant et son archipel ? Des fragments du Finistère détachés par l'océan; que celui-ci se retire plus loin, et ce sera même terre, même population. Pour mieux comprendre Enez Heussa, cette sentinelle gauloise de l'Atlantique, il est utile de connaître la fraction voisine du continent. Ainsi me disais-je, pour étayer d'un nouveau motif mon excursion en retour, sur le pont du *Ménez* humide de bruine, qui me ramenait à Brest en compagnie du jeune Grenier.

Sans autre incident qu'un reste de trépidação, la houle ayant été plus dure qu'au premier voyage, nous gagnâmes l'hôtel où naguère était descendue notre compagnie de

vacances. Après déjeuner, on erra dans la ville. J'entrai dans un bazar faire l'acquisition d'un jeu d'échecs en bois blanc, suffisant pour tuer les heures de pluie ; j'y adjoignis un jeu de cartes : il faut être prévoyant. A l'étalage d'un libraire, je cueillis quelques romans nouveaux, et ailleurs diverses fantaisies, pour les dames. Le tout, en paquet, fut consigné à l'hôtel.

Au crépuscule, je vis Maurice glisser un regard vers des affiches de cinéma. « Tu en retrouveras à Paris », lui dis-je. Je l'emmenai dans un restaurant modeste d'un quartier populaire ; en dînant, il put voir de près ouvriers et marins brestois, un document local que le programme du baccalauréat n'aurait su lui fournir. Au retour, on croisa des matelots en bordée. Ils se soulageaient d'une longue course en mer par des éclats de voix, des rires sonores, des bourrades aux passants, voire des horions entre eux. En les voyant s'engouffrer dans un estaminet où la fumée

des pipes luttait avec avantage contre l'éclairage au gaz, j'évoquai, pour moi seul, un lambeau d'une des chansons de mer de Yann Nibor, le « barde de la flotte » :

Largue l'écoute, et bitte et bosse,
Largue l'écoute et jig et jon ;
Largue l'écoute, on s'y fout des bosses
Chez la mère Barbanjon !...

Le petit vapeur ne repartant que dans deux jours, le lendemain restait libre. De bonne heure, on fut dans le train de Saint-Pol-de-Léon, par le Léonais traversé de sud-ouest en nord-est, une quinzaine de lieues. Lambellec dépassé, le train monte le long de la rivière principale de l'estuaire de Brest. Il franchit les monticules où naissent les nombreuses sources de l'Aber-Benoît. Des landes nues, des sommets chauves, alternent avec d'étroits vallons bien arrosés, des bois où abondent bruyères et houx, des cultures, des champs de genêts et d'ajoncs, des haies, des pommiers. Sauf aux stations, on est de longs

instants sans voir personne. Toutefois, le temps n'est plus où Chateaubriand pouvait écrire : « Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes, des grèves, et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils, région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, couverte de nuages, où le bruit des vents et des flots est éternel. » Si le décor physique a peu changé, les chemins de fer, les routes améliorées, la population accrue, l'attrait des plages balnéaires et des buts touristiques, ont fort entamé cette impression de solitude désertique.

Ernest Renan, par la suite, exprima surtout la mélancolie des choses, contre quoi le progrès ne peut guère : « Je suis né vers une mer sombre, disait-il dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y

est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent des rochers, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel. »

La région que nous traversons, comme d'ailleurs l'ensemble du Finistère, c'est Breiz Izel : Bretagne basse, la Basse-Bretagne. « O Breiz Izel, terre sacrée des marins, des bardes et des prêtres ! » chante un gwerz ou légende poétique. On y est personnel avec fierté, et même l'idyllique Brizeux n'y a pas failli :

O Breiz Izel ! ô kaera brô
Koad enn hé c'hreiz, mor enn hé zrô !
Ni zô bepred
Brétoned,
Brétoned tud kaled !

O Bretagne ! ô très beau pays !
Bois au milieu, mer à l'entour !
Nous sommes toujours
Bretons,
Les Bretons race forte !

Luzel, a qui dut beaucoup la propagande

bretonne, concluait des siècles de ténacité par ce conseil d'allure héroïque : « Ra chômo peb unan Breizad, dre holl, bepred, beteg merwell ! » (Que chacun de vous reste Breton, partout, toujours, jusqu'à la mort !)

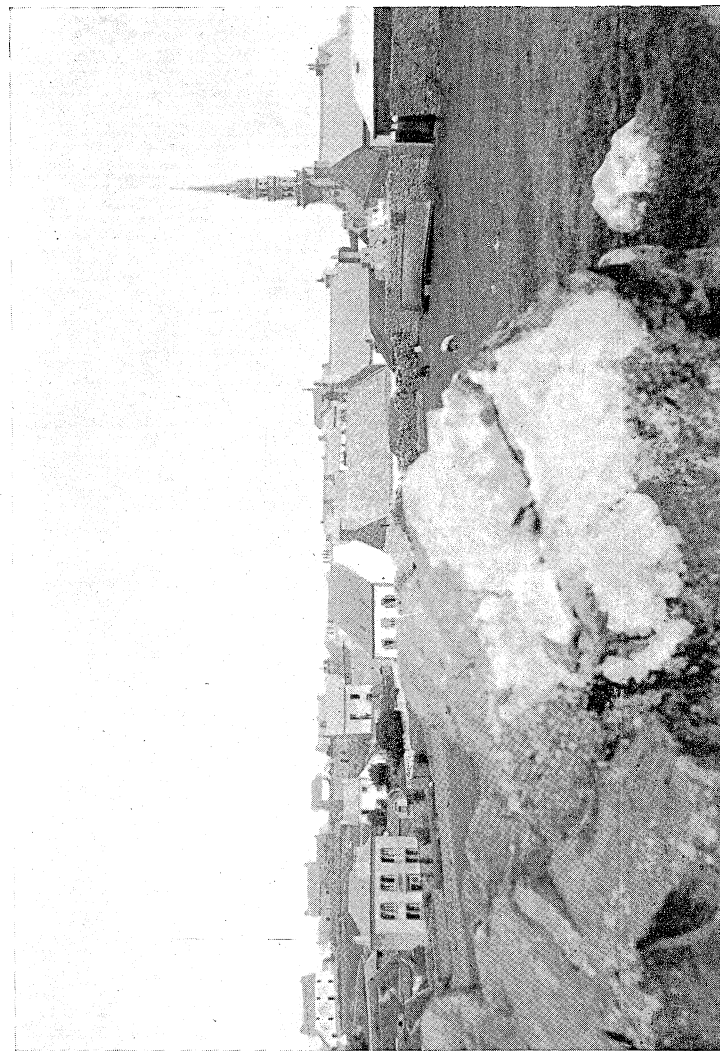
Plabennec, Lavean, Le Dronnec... Entre chaque gare, l'aspect des cultures et des landes maintient l'impression d'une terre encore primitive, rude, qui résiste à l'âpre labeur de l'homme. Et ces noms qui sonnent l'antique lui vont bien. Mais on croit communément que ce langage gaël est consacré par de très vieux ouvrages écrits, et ce n'est guère qu'à la fin du quinzième siècle que l'on trouve des textes bretons, des vies de saints, avant tout ceux de la province. Ce fut un prêtre, Julien Maunoir, qui mit ce genre en honneur au dix-septième siècle; envoyé en Basse-Bretagne, il en apprit et propagea le dialecte. An tad Maner : le père Maunoir, y gagna sa légende; un ange lui avait apporté le don du langage de Breiz Izel,

et quand il allait prêcher dans l'archipel, « les îles de la Mer sauvage suivaient sa barque sur les eaux ». (Le Braz.) Au siècle suivant, on se passionna pour ce langage hérité du celtique : « La linguistique était alors fourvoyée à la recherche d'une langue mère de laquelle seraient sortis tous les idiomes humains; cet honneur, décerné d'abord à l'hébreu, fut revendiqué pour le bas-breton, et notre première école celtique en fit la langue qu'avait parlée Adam dans le paradis terrestre. » (L. de Valroger, *les Celtes*.) Pour Valroger, c'est un mélange du langage d'Armor et de celui qu'apportèrent, assez tard, les Bretons exilés d'Albion.

Au dix-neuvième siècle, les travaux des érudits et les pages enthousiastes des poètes ont fait une renommée au bas-breton, si tenace sur la terre ancestrale. Une circulaire de Combes ayant interdit en 1902 ce langage dans les églises, ce fut une clameur. Allait-on voir renaître la chouannerie ? Une réunion de

maires à Brest rédigea une protestation, qu'appuyèrent des intellectuels. Émile Ernault, auteur d'*Études sur la langue bretonne*, fit observer : « Les auteurs des poésies bretonnes, souvent de pauvres gens inconnus, ne les auraient jamais faites si belles, s'ils les avaient composées en français ; et cette dernière langue a parfois bien de la peine à rendre l'expression vive et forte et la poétique saveur de l'armoricaine. » Charles Le Goffic, qui avait publié *l'Ame bretonne*, remarqua : « Les Bretons rapprocheront la dureté des pouvoirs publics à leur égard de la mansuétude témoignée aux Arabes, aux Malgaches, aux Indous et aux Tonkinois. » Et le pasteur protestant Le Coat : « En Basse-Bretagne, du million et demi d'habitants qui parlent breton, la moitié au moins ne comprennent pas le français... Personnellement, j'ai traduit la Bible en breton, et je mourrais plutôt que de cesser de parler la langue de nos pères. »

On remonte malaisément de pareils cou-



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — Vue générale.

Studio Jies.

rants. D'autre part, les chouanneries ne trouveraient plus le terrain d'autrefois. L'amiral Réveillère, président des Bleus de Bretagne, fut populaire, et sa mort à Brest, en 1908, laissa beaucoup de regrets. Augustin Hamon, écrivain socialiste, baptisa sa maison de Pouvenan *Ty an Diaoul* : la maison du Diable, sans voir jamais s'en approcher de fourches cruelles ni de torches ardentes. Et Pierre Nolay (*Petite République*, 26 décembre 1909) constata que l'agitation cléricale du moment n'avait pas d'écho en Bretagne : « Il est vrai, ajoutait-il, que les curés vident les écoles laïques. La commune de Lannilis, sur la côte qui regarde l'île d'Ouessant, avait deux cent soixante élèves à l'école laïque; une école libre se fonde : l'instituteur ne retrouve plus que *quatre* de ses élèves, tous les autres étaient passés à l'institution libre. Pourquoi les curés mèneraient-ils alors la bataille contre l'école laïque ? Ils parlent breton, et c'est ainsi qu'ils ont accès auprès des Bre-

tons, qui se refusent à oublier leur langue. »

Les historiens bretons ont contribué de leur côté au maintien des traditions, des façons de penser qui se traduisent en actes conformes à ceux des ancêtres. Ce furent Le Baud, Jean Bouchard, d'Argentré ; au dix-huitième siècle, les Bénédictins qui approfondirent ces études, Lobineau, Morice, Taillandier ; au dix-neuvième, Daru, Aurélien de Courson, de la Borderie, de Valroger.

On n'a rien des bardes armoricains et bretons, pourtant signalés par un poète latin de l'époque mérovingienne. A la fin du moyen âge, des mystères, qui ont survécu, mirent en scène la Bible, des vies de saints, des prouesses de chevalerie. La légende était fort goûtée, surtout reliée à des événements bretons, même discutables, comme l'histoire de Périnaïk, compagne de Jeanne d'Arc, contée par Mme Pascal-Estienne et par Narcisse Quellien, qui du pays de Goëlo vint à Paris tenir le secrétariat du Dîner celtique. Toute-

fois, le genre le mieux en renom fut le chant populaire : les *gwerz*, légendes poétiques, miracles, élégies amoureuses, luttes féodales, duels, viols, et les *sônes*, intimités, élans lyriques, couplets d'amour à « ma femme douce » (la femme aimée). Les *gwerz* inspirèrent le livre *Barzaz-Breiz*, publié par La Villemarqué en 1839, qui eut un long succès, même après l'étude critique de Luzel, formé par son oncle le professeur Le Huérou au manoir natal de Kerangborn.

Ces retours au passé, s'alliant à des aspirations nouvelles, ont trouvé un autre zélé propagateur en Anatole Le Braz, né aux monts d'Arrée. Il avait débuté avec Luzel, en des chansons basses-bretonnes, *Soniou Breiz Izel*. Son espoir d'un renouveau a sa source dans l'antique terre d'Armor :

Des appels sont venus de la patrie antique ;
Les rochers, qui jadis furent bardes et rois,
Au souffle évocateur du renouveau celtique
Sentent vibrer en eux les harpes d'autrefois.

Un de ces bardes renaissants, le Brestois Frédéric Plessis, fervent des solitudes mélancoliques, avoue préférer dans la Bretagne ses refuges loin du monde. Ce que j'aime, dit-il, sur la falaise ou la grève, c'est que

J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme !

Pour mieux défendre leurs traditions, les deux Bretagne ont voulu que, pour elles, il n'y eût plus de Manche. Il y eut des fêtes à Cardiff, au pays de Galles, en 1899, pour rapprocher les Bretons d'Angleterre et de France. Deux ans après, ils tinrent à Dublin un Congrès panceltique. En même temps, s'amplifiait le mouvement d'idées qui, depuis trois quarts de siècle, a dressé une « école bretonne » comparable à celle du Félibrige. Il y a parfois des excessifs, dont le plus récent brûlot est un Parti autonomiste breton, — Strollad Emrenerien Vreiz, — avec des statuts assez bénévoles, mais un journal, *Breiz Azao*, d'abord à Guingamp, puis à Quimper,

qui réclame pour la Bretagne « un gouvernement particulier, par une Assemblée constituante, qui mettra l'État français en face d'une Bretagne ralliée à un gouvernement issu de sa volonté ».

— Folgoët, dit Maurice.

— Nous approchons.

Après Folgoët et sa belle église ogivale, c'est Lesneven, puis un terroir gris, morne, dénudé, ponctué de loin en loin par un clocher. Nous y voyons de petits moutons noirs comme à Ouessant. A Plouescat, nous sommes à une lieue à peine du rivage de la Manche. Kerider, Cléder, Plougoulin; fin de ligne, Saint-Pol-de-Léon, en même temps station de la voie Roscoff à Morlaix, où elle se raccorde à celle de Paris-Brest.

VII

Chasse au Gnôme

Entre la gare et les falaises du rivage, Saint-Pol-de-Léon loge ses huit mille habitants en des rues et des maisons dont beaucoup datent d'un très vieux temps, aussi en des faubourgs plus modernes. L'ancienne capitale du Léon n'est plus qu'un chef-lieu de canton, Morlaix et Brest se sont partagé son domaine administratif ; même son évêché s'est fondu dans celui de Quimper, loin au sud, en Cornouaille.

Nous gagnons la ville agglomérée, où je me renseigne, prudemment, à une épicière ; je ne sais trop comment dire le nom : Gnôme...

— Monsieur le Gnôme ? fait la digne négociante sans sourciller. Près de Notre-Dame

du Kreizker, tout le monde vous indiquera sa maison.

Je remercie, en faisant évoluer mon tiers de sourire vers une demi-gravité : ce « monsieur le Gnôme » a été dit si sérieusement que je me sens devant une chose admise, classée. All right ! Seul de nous deux, Maurice garde le profil aigu, circonspect, du chasseur approchant du gîte où songe le lièvre.

A deux cents pas de Notre-Dame du Kreizker, qui pointe vers le ciel pluvieux sa flèche hardie, j'avise quatre ou cinq garçonnets jouant aux billes. J'interromps leur ardeur, me disant que ceux-ci vont ricaner ; peut-être jouent-ils aussi des tours au Gnôme, lui jettent-ils des pierres à l'occasion...

— Voilà sa maison ! crient les trois plus délurés en l'indiquant du bras tendu, et du ton qu'ils auraient eu s'il s'était agi de M. le curé ou de M. le maire.

Elle est à moins de cent mètres du Kreiz-

ker : un rez-de-chaussée avec la porte d'entrée et une fenêtre, un étage à deux fenêtres, un grenier à « tabatière ». Comme ses voisines, elle est vieille, tassée, à toit assez raide. Je me sens tout à fait tranquilisé, tandis que mon lycéen paraît un peu dépité. Qu'espérait-il donc ? Les histoires de fées, gnômes et farfadets de Trébitien ont dû trotter assez loin dans son imagination.

Nous entrons de plain-pied dans la cuisine. Sous le large manteau de la cheminée, où pendent des quartiers de lard fumé, des jambons, des saucisses, un fourneau ronfle en chauffant deux marmites de fonte. Dans un buffet à fers ouvragés, luisent des casseroles, louches, écumoirs, des cruches et bassins dont l'airain étincelle. Des torchons sèchent sur une corde, dans un angle, près duquel un escalier de bois mène aux deux chambres de l'étage. Un chat ronronne près du fourneau, où s'active une femme d'une soixantaine d'années, de taille courte, un peu tra-

pue. Elle s'est retournée. « Entrez donc ici ! » Elle nous montre une porte ouverte ; nous voilà dans la salle commune, où nous reçoit une autre femme, jeune celle-ci, trente ans peut-être, ronde de partout, le teint un peu jaunâtre comme la première, mais de taille plus petite encore. Deux êtres minuscules, garçonnet et fillette, se bourrent et se roulent sur le parquet, telles deux grosses poupées, heurtant les chaises ou la table, courant de la huche au pain blanc vers l'armoire de chêne sculpté ou le lit à rideaux de laine. Les salutations faites, et fort de ce que j'ai appris, je demande avec assurance :

— Monsieur le Gnôme ?

— Il va rentrer dans un moment. Il est sacristain au Kreizker... Une messe de mariage, qui doit être finie... Prenez la peine de vous asseoir.

— Nous allons vous déranger !

— Pas du tout. Je suis Madame la Gnômesse, continue-t-elle avec un sourire mali-

cieux. Vous avez vu tout à l'heure la mère de mon mari, et voici nos enfants, Petit Poucet et Petite Poucette ! achève-t-elle cette fois en riant franchement.

Les poupées vivantes, à cet éclat, exultent de joie. Le garçonnet roule sur le parquet jusqu'aux jambes de Maurice, qu'il agrippe. Maurice, effaré, n'ose bouger, puis, se décidant, il prend aux aisselles Petit Poucet, l'assoit sur ses genoux. Alors survient le père, qui s'arrête pour contempler la scène. Je m'excuse, et dis d'emblée l'objet de ma visite. M. le Gnôme a bien quatre à cinq centimètres de plus que sa femme, soit environ un mètre cinquante ; trapu, tête carrée, yeux noirs, cheveux plats et bruns, teint jaunâtre, et d'ailleurs bien constitué, comme tous les siens. Lui aussi a le sourire malicieux. Je dis mes références : Trébitien, ex-compagnon du matelot Louvédic.

— Mon voisin, depuis l'enfance, explique le Gnôme. Même âge, trente-cinq ans ; mais

depuis ses quinze ans Louvédic navigue, il y est encore... moi je suis devenu sacristain.

— Et autre chose ?

— Plusieurs autres choses... Toutefois, je comprends celle qui vous amène, puisque vous avez été journaliste. Trinquons d'abord, pour briser le rideau de glace.

Déjà sa femme ouvre l'armoire, tire des verres, les range sur la table. Lui a disparu, vers le petit cellier aux tonnelets de cidre ; il en revient avec une bouteille cachetée, verse, choque jovialement nos verres. Les enfants ont leur part en des gobelets, où ils n'en laissent pas une goutte, le nez et la bouche en l'air jusqu'à ce que la dernière ait coulé. Alors, réjouis, ils suivent leur grand'mère à la cuisine, ils entraînent Maurice qui s'amuse presque autant qu'eux. Leur mère bientôt va les rejoindre.

— Vous déjeunerez avec nous ?

— Ce serait avec plaisir, mais...

— Si, si ! On ne se voit pas si souvent ! fait-il avec gaîté. Ma femme vient de passer à la cuisine, pour aider ma mère... deux fées, elles s'y entendent. Et nous voilà seuls, comme on dit dans les romans. Si vous voulez commencer votre enquête ?...

— N'allez pas croire à une vaine curiosité, lui dis-je. J'ai visité d'autres régions de France, la Belgique, le Rhin, la Suisse, Vienne et le Danube, Locarno et les îles Borromées, les cités italiennes, l'Algérie, l'Angleterre... j'en passe ! et partout, en plus du pittoresque qui me plaît et de l'art qui m'attire, je me suis rapproché des habitants, m'adaptant à leurs usages, interrogeant leur histoire...

— C'est la bonne manière de connaître un pays ! Donc, vous vous êtes dit qu'Ouessant est du Finistère, que le Finistère est en Bretagne, et qu'il est logique de ne pas les séparer. Tout de même, votre voyage à Saint-Pol tend vers certains éclaircissements que

ne vous donnaient ni les gens ni les livres ?

— Exact.

— Les livres... j'ai cru longtemps tout ce qu'ils disaient, comme tout le monde. J'aimais beaucoup l'histoire, aussi nos poésies populaires, et j'ai rimé des chansons bretonnes, jusqu'au jour où une découverte m'a jeté à corps perdu dans l'étude ethnographique armoricaine. J'avais alors vingt-cinq ans. C'est en lisant historiens et érudits — des pareils à ceux qui m'honorent de leur animosité — que j'ai distingué des vérités, frôlées par eux mais non aperçues. Beaucoup de gens savent lire, beaucoup moins savent comprendre, lire entre les lignes. Alors parut ma brochure où je prétendais que la Bretagne, avant les Gaulois, était habitée par des Gnômes. Cela fit un beau tapage. Plusieurs érudits parlèrent de me faire enfermer. On n'alla pas jusque-là, on se contenta de me nommer le Gnôme. Relevant le défi, je signai désormais : Le Gnôme,

ce qui mit plus de la moitié des rieurs de mon côté.

— J'avoue que je vous ai demandé sous ce nom.

— On a oublié l'autre, Gariou. Je suis Monsieur Le Gnôme, ce qui est aussi naturel que de se nommer Monsieur Le Breton, Le Français, Le Blanc, Le Rouge. Quand je pensai à me marier, on me proposa plusieurs partis raisonnables. J'avais mon idée. Je cherchai...

— Une Gnômesse ! interrompit sa femme, allant et venant de la salle à la cuisine, qu'elle regagna en riant.

— Les nôtres ne manquent pas en Bretagne, et j'y choisis l'épouse qui vous a accueillis. Voilà toute notre histoire, commencée du jour où, ayant distingué dans le passé l'existence des Gnômes, j'avais compris que j'en étais un.

— Sauf les mariages au cours des siècles.

— D'accord. Quel est le peuple qui n'a

pas de mélanges ? Mais des types persistent ou reparaissent. Et nous voici à la question qui surtout vous intéresse. Cette région fut avant notre ère Armor : l'Armorique. Reçut-elle des Ibères ? Peu, sans doute. On s'accorde mieux en ce qui concerne les Celtes.

— Les Venètes du Morbihan, les Nannètes de la Loire-Inférieure ?

— Ajoutez d'autres Gaëls, depuis les Redones d'Ille-et-Vilaine jusqu'aux Curiosolites de Quimper et de la Cornouaille, jusqu'aux druidesses de l'île de Sein et aux premiers pêcheurs qui atteignirent Enez Heussa, et virent passer les vaisseaux des Venètes, ceux de Korbilo chez les Nannètes, puis ceux de Carthage allant chercher l'étain aux îles Cassiterides, dites beaucoup plus tard Britanniques. De Bretons, point. Quand César fit la guerre aux Venètes, appuyés par les autres tribus d'Armor, pas de Bretons. Même au début du cinquième siècle de notre ère, la *Notitia dignitatum utriusque imperii*, sous

l'empereur Honorius, en rendant compte du pays d'Armor, n'y signale pas de Bretons. La plupart de nos historiens et érudits actuels sont d'accord pour affirmer que des Bretons ne vinrent d'Albion en Armor, fuyant l'invasion anglo-saxonne, que dans la seconde moitié du cinquième siècle. La plus forte émigration serait de 513. Pour eux, l'Anglais restait le Saxon ; leurs voisins Gaulois sont des Galos.

— Pourtant, ne sont-ils pas Gaulois ?

— C'est juste, mais par l'intermédiaire des Cimbres. Avant tout Bretons, ils réussirent à planter sur Armor leur pouvoir et même leur nom. Sous les Carolingiens, le tour était joué. Leur minorité ajouta son langage à celui d'Armor, et les deux dialectes, tous deux d'ailleurs gaëls, enchevêtrés l'un dans l'autre, produisirent ce que nous nommons le breton ; cette fusion commença, dit-on, chez les Osismes du Léonais et les Curiosolites de la Cornouaille.



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — La Procession.

Studio Jiès.



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — Un dimanche.

Studio Jiès.

— Dans tout cela, je cherche les Gnômes...

— Et vous ne trouvez que moi... patience!

Ce que je viens de résumer, on le trouverait dans la foule d'ouvrages que la Bretagne a suscités depuis un siècle, sur son passé et son présent, et qu'on rencontre en des maisons bien pourvues, telles, en Basse-Bretagne, les librairies de Brest, la Librairie celto-bretonne de Quimper, la librairie Ti Breiz à Morlaix, etc. Mais vous ne trouveriez dans tous ces livres guère plus de Gnômes que l'on ne trouvait de Bretons en Bretagne avant notre cinquième siècle. Et cependant, certains auteurs ont fait des remarques singulières, tout au moins sur la variété du peuple breton. Un des plus consciencieux, Anatole Le Braz, a écrit des pages judicieuses sur cette variété qu'il dit « surprenante, par la diversité de ces types, pleins de reliefs et de contrastes ». Vous-même, n'avez-vous rien remarqué chez les Ouessantins ? —

— Si, des femmes courtes. C'est même

cette observation qui a ranimé en Trébitien votre souvenir et celui de votre ami d'enfance.

— Au sujet de ces petites Ouessantines, un visiteur, P. Gruyer, a noté ceci : « Plusieurs Ouessantines présentaient le type esquimau ou lapon. » Encore un qui a flairé le pot aux réalités, mais n'a pas soulevé le couvercle ! Comment croire que des Esquimaux et des Lapons sont venus en Armor ? Pourquoi ne pas admettre l'existence antique des gens de même race, surtout quand on en rencontre depuis l'Angleterre et l'Irlande jusqu'aux rivages pyrénéens ? Et pourtant on admet que les Gaulois trouvèrent la Gaule habitée.

— Les lacustres ?

— Oui, ceux-là aussi, affirme-t-on depuis un demi-siècle, qui dressèrent les menhirs, dolmens et cromlechs ; ceux-là qui ont transmis jusqu'à nous le nom des Gnômes, mais appliqué à des contes étranges ou absurdes, devenu légendaire à mesure qu'il semblait moins historique.

Si jovial au début, Le Gnôme devenait ardent, des étincelles luisaient dans ses prunelles sombres. Quelle que fût la valeur de la thèse défendue, sa sincérité évidente le rendait respectable.

— Vous êtes un vaillant ! lui dis-je en lui serrant la main.

— Et d'un appétit ! fit-il en recouvrant d'un coup sa jovialité. Allons, à table !

Maurice reparaissait, portant sur ses épaules Petit Poucet et Petite Poucette, heureux de se voir si grands et si haut.

— Figurez-vous que notre lycéen voulait apporter son fusil de chasse !

— Bah ! en quittant Ouessant, vous viendrez bien explorer le pays de Léon. Il y pourra chasser des perdrix rouges, des renards, voire des sangliers. En attendant, pour le distraire, nous irons après déjeuner voir quelques champs que m'a laissés mon père, aux abords de Roscoff, plage très fréquentée, comme vous savez.

VIII

L'Ermitage de Roscoff

Le ciel reste couvert, l'air salin est mou d'humidité ; toutefois, la pluie lente et fine qui tombait depuis trois jours nous est épargnée, l'après-midi. En quittant l'hospitalière et joviale maison de Le Gnôme, en sa compagnie, nous revoici aussitôt devant l'élégante Notre-Dame du Kreizker, dont le clocher s'élève à soixante-dix-sept mètres : le plus haut, après Saint-Nicolas de Nantes, de toute la Bretagne. L'ascension en fut faite par Pierre Loti, qui a conté dans *Mon frère Yves* :

« En haut, isolés tous deux dans l'air vif et dans le ciel bleu, nous regardions les choses comme en planant. Sous nos pieds d'abord, il y avait les corneilles qui tour-

noyaient comme un nuage, nous donnant un concert de cris tristes ; beaucoup plus bas, la vieille ville de Saint-Pol, tout aplatie, une foule lilliputienne s'agitant dans ses petites rues grises comme un essaim de bugel-noz ; à perte de vue, du côté sud, s'étendait le pays breton jusqu'aux Montagnes Noires ; et puis, au nord, c'était le port de Roscoff avec des milliers de petits rochers bizarres criblant de leurs têtes pointues le miroir de la mer, le miroir de la grande mer bleu pâle, qui s'en allait se fondre là-bas très loin dans la pâleur semblable du ciel. Cela nous amusait d'avoir enfin monté dans ce Kreizker. Cette dentelle de granit, qui nous soutenait en l'air, était polie, rongée par les vents et les pluies de quatre cents hivers. Elle était d'un gris foncé à reflets roses ; il y avait dessus, par plaques, ce lichen jaune, cette mousse du granit qui met des siècles à pousser et qui jette ses tons dorés sur toutes les vieilles églises bretonnes. »

Le Kreizker date des quatorzième et quinzième siècles. La cathédrale, dédiée au premier évêque saint Pol, est plus ancienne ; commencée au douzième siècle, elle eut cent ans après ses deux tours dont les flèches de pierre pointent à cinquante-cinq mètres ; l'abside est simple et belle, l'intérieur abrite des stalles ogivales, des tombeaux remarquables. La vieille cité épiscopale a, de plus, l'église Saint-Pierre avec un Calvaire en granit, la gracieuse chapelle Saint-Joseph, veillant, tous ces temples, sur des maisons dont plusieurs remontent au temps de saint Louis.

— Sans oublier des vestiges plusieurs fois millénaires, dit Le Gnôme ; des dolmens, des menhirs, une allée couverte.

— Les autels changent de forme, sinon la foi.

Saint-Pol-de-Léon, qui a son port un peu à l'est, l'anse de Penpoul, fut la métropole ecclésiastique d'un vaste territoire. Son clergé dominait toute noblesse, même celle des

ducs ; à l'arrivée d'un nouvel évêque, les premiers seigneurs lui tenaient l'étrier, portaient le prélat jusqu'au sanctuaire. Ce siège, illustré par l'apostolat de Pol, fut d'ailleurs bien-faisant à la population, qui vécut en paix et prospérité sous les luttes féodales. Ses richesses, son renom religieux attirèrent les Vikings, ces pirates des « North-mans », qui, en 875, pillèrent la ville et dévastèrent la basilique. Mais les évêques résistèrent avec succès aux comtes et vicomtes du Léon, sorte de chefs de bandes sans foi ni loi, sauf le droit de bris et d'épaves, estimant très précieux certains rochers qui causaient de fréquents naufrages. Devenus comtes, les prélats vouèrent leur force à la protection du pays. L'antique Morlaix, commerçant et riche, leur obéissait. Puis vinrent des temps moins favorables, ceux de la succession de Bretagne ; les Anglais prirent d'assaut Saint-Pol en 1375. Sous les guerres de religion, les évêques surent écarter toute agitation.

Le Gnôme évoquait ce passé, en nous guidant vers Roscoff. Nous suivions la route, entre la ligne Roscoff-Morlaix et les dunes du rivage ; elle a de quatre à cinq kilomètres. Après un coude du chemin de fer, laissant celui-ci à notre droite, Le Gnôme nous fit prendre un chemin sur la gauche, parmi des champs bien cultivés, Keravel, d'où la vue dominait partout de lointains horizons. Entre nous et le rivage, un bois de pins maritimes couvrait les dunes de Santec.

— Par là fut l'église de Trémenak, que les sables ont ensevelie.

Tout près de nous, un domaine s'allonge entre un ruisseau qui descend vers les dunes et des haies d'égantiers, de chèvrefeuilles.

— Les champs hérités de mon père... et voici mon ermitage.

Ceci est une maisonnette, deux mètres sur deux, en pierre et mortier, le toit formé de plaques de zinc.

— J'y tiens d'autant plus que je l'ai bâti

moi-même, explique Le Gnôme, souriant.

La porte, fermée au loquet, peut s'ouvrir à tout venant. L'intérieur est meublé d'une tablette et d'un escabeau de chêne ; dans un coin, quelques instruments horticoles ; dans un autre, un tas de varech desséché. La tablette est devant une lucarne d'un pied carré, qui, ouverte, nous laisse voir de vastes étendues.

— Ici, nous planons moins haut que Pierre Loti et Yves au Kreizker, mais tout de même la vue est belle. Par là, à notre gauche, c'est Roscoff, et plus loin l'île de Batz, pourvue de quinze cents habitants malgré les grands vents qui balayent son granit. En face, ce sont le fort de Blorcon, les îlots Bizayer. Sur notre droite, l'anse de Penpoul, l'estuaire du Penzé, l'île de Callot, le château du Taureau. Et partout au large, la Manche. Que dites-vous de ce spectacle ?

— J'admire... et j'envierais votre ermitage, si d'autres habitudes, et des devoirs,

ne me liaient à des rivages fort différents.

— Oui, Paris-le-Grand-Mangeur... j'en ai rêvé comme toute jeunesse, puis j'y ai renoncé sans l'avoir vu, content de mon sort et de mes travaux modestes, mais si consolants. Il m'arrive de passer plusieurs jours dans cette cabane ; la nuit, j'étends ce varech en matelas. Mais je veille, aussi, écrivant là, devant la lucarne ouverte sur les profondeurs étoilées et le murmure berceur de la lointaine mer... Ou bien je me lève en pleine nuit pour contempler l'espace insondable, que je peuple à mon aise des plus belles chimères. Il faut avoir éprouvé soi-même la chose, la sensation, pour bien comprendre le charme incomparable, auguste, d'être éveillé, et seul, à trois heures du matin. C'est alors que l'âme domine la matière !

— Vous vous sentez devenir roi des Gnômes ? dis-je avec une nuance narquoise.

— Pourquoi pas ? reprit-il vivement. Vous avez, Gaulois plus forts et mieux armés,

vaincu et soumis mes ancêtres, vous possédez les corps et les biens, mais n'y a-t-il pas autre chose ? L'Allemagne eut-elle tout des Alsaciens-Lorrains, l'Angleterre a-t-elle tout des Canadiens et des Indous ? Vous, France, avez-vous tout des Berbères d'Algérie et des Noirs du Soudan ? Quand, la nuit, à trois heures du matin, vous dormez dans la sécurité de la conquête, et que moi je songe là, seul éveillé, eh bien ! oui, je règne, par l'âme ancestrale que je sens revivre en moi, immuable, indestructible... la vraie puissance, allez ! quand on sait la chute de tant d'empires qui se croyaient plantés sur le monde pour l'éternité !

Il semblait avoir grandi, son visage frémissait, une flamme vibrait dans ses prunelles sombres.

— C'est bien une revanche ! accordai-je à son élan qui lui conférait une étrange beauté.

— Bah ! au matin, je me retrouve sur mes pieds de Gnôme... Les rêves sont envolés ! Des paysans s'en viennent travailler, puis

des baigneurs de Roscoff poussent des excursions par ici...

— Triste époque, où l'on ne peut même plus être ermite !

Nous quittons en riant la cabane et gagnons Roscoff par un chemin des dunes, où nous croisons des marins, des femmes, des baigneurs en promenade, à pied, à bicyclette, en auto. Un mendiant nous aborde, habits troués et poussiéreux, bissac à l'épaule, bâton de houx en main : « En hano itron santez Barban, ma plij doc'h ! » (Au nom de madame sainte Barbe, s'il vous plaît !). On lui donne quelques sous. « Ce n'est cependant pas le temps du pèlerinage de sainte Barbe, remarque Le Gnôme, mais il y a une chapelle de la sainte par ici. »

Nous voici dans Roscoff, dont la population sédentaire est d'environ cinq mille âmes. Son église, Notre-Dame-de-Croaz-Betz, renferme des bas-reliefs en albâtre du onzième siècle. On y voit aussi les ruines d'une chapelle de

Saint-Ninien, fondée en 1548 par Marie Stuart quand elle vint en France et débarqua dans ce port. Maurice, à ces vieux souvenirs, préfère la plage de Roch' Croum, où il retrouve à souhait des Parisiens nonchalants et des Parisiennes aux aguets de tout ce qui peut les distraire. Après un tour de plage, nous tirons vers la gare. D'un cabaret, s'exhalent des airs de danse ; c'est un bal de marins, les pieds frappent le sol, scandant des voix joyeuses. On fringue là-dedans avec entrain ; on y chante aussi, ce qui m'évoque un couplet de Yann Nibor :

L'hôtesse, un coup d'riqui !
Ça rend les marins poilus,
D'boire à la santé d'ceux qui
N'boient plus !

Dans une boutique, j'acquires deux jouets pour Petit Poucet et Petite Poucette.

— Vous les offrirez de la part de Maurice à ses bons petits amis.

— Mais vous nous restez jusqu'à demain !

— Impossible, le *Ménez* repart dans la matinée.

Nous prenons à la gare le train de Morlaix. A celle de Saint-Pol, nous montons dans le train qui nous mettra à Brest dans la soirée.

— Au revoir, quand il vous plaira !

Le Gnôme sauté du marchepied, salue de la main, la vapeur nous emporte à travers le Léonais.

IX

Vers l'Archipel

Aux approches du crépuscule, le train court en sens contraire parmi les paysages et les solitudes traversés dans la matinée ; je me redis que, terre et habitants, l'archipel n'est bien qu'une suite du Finistère, surtout de la partie nord-ouest des montagnes.

Des montagnes, grand mot ! Les collines de Bretagne sont peu élevées, même en Haute-Bretagne, vers l'Ille-et-Vilaine. C'est en Basse-Bretagne qu'elles sont le moins bas. Aux montagnes d'Arrée, — Ménez Are, et aussi Kein Breiz : dos de la Bretagne, — le mont de Brasparts n'a que 391 mètres, et c'est le point culminant de toute la province. Elles séparent les bassins du Douaron et de

l'Élorn de celui de l'Aulne, vallée profonde après laquelle se redressent des sommets encore plus modestes, ceux des Montagnes Noires. Des deux chaînons qui portent ce nom, formés de granits nus, de landes monotones, l'un s'allonge dans la direction de la rade de Brest, non loin des dernières ondulations de l'Arrée.

Au sud de ce « dos breton », c'est l'autre Finistère, la Cornouaille, qui s'étend, par la capitale Quimper, jusqu'aux rivages de Concarneau, aux îles de Glenan, aux roches et à la pointe de Penmarch. Avant Quimper, où naquit Corentin, évangelisateur vénéré, le terroir allonge en triangle, entre la pittoresque rive de la baie de Douarnenez et la baie évasée d'Audierne, une presqu'île, cœur de la Cornouaille, dont elle porte aussi le nom. Elle s'achève à la pointe du Raz, fameuse dans les fastes d'Armor.

C'est le Raz de Sein, dont cette pointe n'est qu'un détail au sud. Là, se creuse la baie des

Trépassés ; là, en passant devant Notre-Dame-de-Bon-Voyage, le matelot redit la vieille prière : « Mon Dieu, secourez-moi dans le passage du Raz ! » Plus à l'ouest, le Pont des Chats, îlots et écueils sourcilleux, se continue par l'île de Sein ou Sena, qui elle-même projette un long et large semis de rochers vers l'océan, le Pont de Sein. Dans cette île de Sein, aux siècles gaulois, vivaient en permanence neuf druidesses, que leur farouche isolement entourait de prestige et de crainte. Elles gouvernaient les vents, commandaient aux tempêtes, guérissaient maladies et blessures, prédisaient l'avenir, à ceux, bien entendu, qui se risquaient dans leur mystérieux refuge.

Certains prétendent que la cité d'Ys est au fond de la baie des Trépassés. E. Desjardins, dans sa *Géographie de la Gaule romaine*, mentionne des constructions romaines : Moguer-a-Is, muraille d'Is. A côté donc serait enfouie sous l'eau cette ville des Corisopites,

détruite par le Ciel pour les méfaits du roi Grallon et de sa fille Ahès, — ou engloutie à la suite d'affaissements de la côte, expliquent les érudits qui détestent les entremises sur-naturelles.

Entre cette Cornouaille et le Léonais, la région intermédiaire est plus inégale d'aspects et plus mélangée de populations. Elle forme des parallèles : les deux chaînons des Montagnes Noires, les landes de Carhaix, la vallée de l'Aulne, les monts d'Arrée, enfin l'Élorn ou Landerneau qui coule nettement, du nord-est au sud-ouest, dans ce pays de Léon où court notre train, entre l'Élorn et le dernier rivage de la Manche.

Malgré la mobilité extrême des limites au moyen âge, on a même affirmé que l'Élorn séparait Léonais et Cornouaille. Ce petit fleuve, après Landerneau, est accessible aux bateaux calant 3 à 4 mètres. Il coule près du château de Joyeuse Garde, mis en renom par les romans de chevalerie, près d'une forêt,

débris de celle qui recouvrit jadis tout le pays de la tribu gauloise des Osismes.

Ce pays de Léon est le plus fertile du Finistère, des rivages de Roscoff, qui expédient beaucoup de primeurs, à la rade de Brest et aux approches du chenal du Four. Nombreux sont les pommiers et poiriers, qui fournissent les boissons habituelles, cidre et poiré. Les terres ont été amendées par les sables calcaires des rivages, les varechs. L'industrie, après la pêche, la construction de vaisseaux ne dépassant guère deux cents tonneaux, occupe des tanneries, des minoteries, des teillages et filatures de lin, quelques tissages, des cordonneries à Saint-Pol.

Lesneven, Le Drennec, Plabennec... Le soleil a disparu, l'horizon d'ouest est enflammé, le train roule vers le sud qu'envahissent les grisailles du crépuscule. Maurice sommeille, un peu agité : rêve-t-il de Gnômes ? J'ouvre un guide, pour compléter ma connaissance du Léonais.

Les villages, hameaux et châteaux y sont nombreux, au bord des cours d'eau, à l'orée des bois, ou sur des hauteurs très accessibles. Cela se dissémine, pour les besoins d'une culture âpre et patiente, en de larges essaims autour de localités devenues chefs-lieux de cantons. Le commerçant Morlaix, fier de ses églises, de son bel hôtel de ville, de son viaduc de 285 mètres de long sur 58 de haut, détrôna Saint-Pol-de-Léon quand la Révolution transforma les anciens *pagus* en arrondissements. Lesneven montre ses halles en bois du quinzième siècle, Plouescat ses menhirs, Lannilis un tumulus et le château de Kerouartz aux belles cheminées ; au nord de Lesneven, Plounéour-Trez a une plage balnéaire près des superbes rochers de Brignogan et de remarquables dolmens et menhirs. Landivisiau, dont l'église a un beau portail, renferme de plus, en son canton, le Calvaire de Guimiliau (seizième siècle), un des plus renommés. Plus bas, sur l'Élorn, Landerneau

offre ses églises Saint-Thomas-de-Cantorbéry et Saint-Houardon, ses retranchements très anciens. Sizun a un camp romain, un osuaire du seizième siècle dont le grave aspect, les cariatides du rez-de-chaussée, les statues alignées de l'étage, à eux seuls valent une excursion. A Daoulas, subsiste le cloître, œuvre romane remarquable ; on y voit aussi la chapelle de Sainte-Anne, et dans le canton, à Plougastel, un Calvaire plus étonnant encore que celui de Guimiliau : sa plate-forme loge plus de deux cents personnages de la Passion. En revenant vers Brest, plus au nord-ouest, Saint-Renan a pour lui sa bonne situation dans la vallée de l'Aber-Ildut, qui va des collines brestoises à un estuaire du Four. Plabennec garde de vieilles ruines ; dans sa lande, se dressent plus de quatre cents monuments mégalithiques, non alignés comme ceux de Carnac, et plus petits. Ploudalmézeau a des menhirs, des tombelles. Vers le sud-ouest, c'est Le Conquet. Et bien des villages,

des hameaux même, naturellement les châteaux, offrent des souvenirs du labeur ancestral, de l'histoire assez connue du moyen âge, moins connue si elle est gallo-romaine, vague aux temps gaulois, nébuleuse aux âges fabuleux que tente de ressusciter « Monsieur le Gnôme ».

Mais la gloire du Léonnais, ce sont les premiers défricheurs, les missionnaires qui l'ont civilisé, ses paysans acharnés à vaincre la forêt et la lande, ses marins, pêcheurs endurcis, matelots aventureux, sauveteurs héroïques. De temps à autre, dans cette population vouée aux labeurs nourriciers, s'élevait quelque esprit remarquable, tenace et simple comme elle : Guillaume Le Breton, chapelain de Philippe-Auguste, dont il narra l'histoire ; le juriconsulte Henri Bohic, de Plougouvelin, vers l'abbaye de Saint-Mathieu aux abords de la pointe ; Hervé de Portzmoguer en Bas-Léon, immortalisé par le combat que livra, en 1512, son navire *la Belle Cordelière* ; l'ha-

bile sculpteur Michel Colomb, de Saint-Pol, mort cette année 1512 : le tombeau du dernier duc de Bretagne, à Nantes, est signalé comme son chef-d'œuvre ; Cornic-Duchêne, de Morlaix (1731-1809), intrépide corsaire, toute sa vie : un jour, en 1758, avec une seule corvette, il combattit magnifiquement trois navires anglais ; le physicien astronome Alexis de Rochan, qui accompagna Kerguelen aux mers australes ; le poète Le Laé ; le général Moreau, de Morlaix, l'étonnant manœuvrier de la retraite de la Forêt-Noire et de la victoire de Hohenlinden. Plus près de nous, le général Le Flô, de Lesneven ; Henri Droniou, né à Landerneau en 1850, qui célébra en ses *Lettres à Yvonne* son pays, surtout sa variété : « Aridité d'une part et fraîcheur de l'autre, peu de pays ont la variété des campagnes bretonnes » ; Sylviane de Kéralvé, de Landivisiau, qui a chanté Armor, « sentinelle perdue aux confins du vieux monde » ; Anatole Le Braz, montagnard de l'Arrée,

poète, érudit, un pied en Léon, l'autre en Cornouaille.

Gouesnon, Lambézellec... Nous touchons Brest à l'heure où s'allument les lumières du soir.

Le lendemain matin, à bord du *Ménez*, nous franchissons la rade, le goulet, le golfe de l'Iroise. Un bateau de sauvetage de Brest a pris crânement ce nom, et *l'Iroise* ne sait plus le nombre de vies ni la quantité de marchandises qu'elle a sauvées, dans l'Iroise ou l'archipel. Après la relâche au Conquet, nous suivons le même trajet qu'au premier voyage.

Je regarde diminuer la côte ouest du pays de Léon, et j'ai l'impression, en traversant le chenal du Four, d'avoir passé de la terre à une longue vallée pleine d'eau. A partir de la longitude de Brest, les altitudes vont diminuant : 95 mètres, 80, 50, 48, 30. A cette dernière, vers les rivages nord-ouest, c'est comme une chute dans les flots, des

roches de Porsal à l'estuaire de l'Aber-Ildut ; cette moitié nord du chenal du Four forme un immense abîme d'eau. Tandis qu'à partir de l'Aber-Ildut jusqu'au cap Saint-Mathieu, il y a lutte entre la terre et la mer. Dès l'orient de la rade de Brest, les dernières ramifications des monts Arrée et des Montagnes Noires semblent, voisines, se prêter main-forte. Elles s'allongent par la presqu'île de Crozon. Contraint de faire place à l'océan, le soulèvement « travaille » plus au nord, et même dresse la colline de Ploumoguier à 145 mètres. Mais à peine une lieue et demie plus loin, il faut sombrer sous le chenal du Four, pour reparaître à la surface, de la chaussée des Pierres-Noires au plateau de la Helle, puis à Molène. Nouveau plongeon sous le Fromveur, nouvel élan vers l'air et le ciel : Ouessant. Ce gros effort a fatigué Gea, Neptune triomphe, — jusqu'au jour où les fils de la Terre, tirant de ses parures le bois de leurs nefs, sauront exister même sur l'océan.

Enez Heussa

Nous avons traversé ces débris du continent, sous un soleil maladif écartant les nuages. Il en a raison lentement, son disque, d'abord pâle, brille enfin et oblige les yeux de regarder ailleurs.

— Le bon temps revient, dit le commandant sans interrompre sa surveillance.

Quand nous entrons dans la baie de Porspaul, le soleil règne sans conteste, radieux et chaud, dans un large pan d'azur ; les nuées s'éloignent, rétives, mais elles s'éloignent. Le *Ménez* accoste le modeste quai de Lampaul par un temps superbe, une atmosphère niçoise qui déjà sèche la pluie des jours et des nuits derniers. Toute la compagnie est

là, venue voir à l'arrivée du petit vapeur si, infidèles, nous n'aurions pas transformé notre excursion utilitaire en école buissonnière.

— Les voilà ! fait Gustin, jouant l'étonnement. Vous n'avez pas fait naufrage ?

— Dame !... Et vous, personne n'est mort d'ennui ?

— Pas le moins du monde, dit Grenier. Quand la pluie faiblissait, on sortait un peu ; autrement, on lisait tout ce qui traîne à lire dans Lampaul : une vieille Bible, des romans de chevalerie, des relations de voyages, des vies de saints bretons, d'antiques numéros de gazettes, des almanachs...

— De quoi fonder une bibliothèque pour les gens en vacances et les touristes, interrompt Hémon. J'en dirai deux mots au maire.

— Alors, reprend Gustin pointant un index ironique vers le petit paquet serré avec zèle sous mon bras gauche, vous nous apportez de quoi nous distraire ?

— Je vous rapporte le soleil !

Les dames, amusées, frappent des mains, et déjà leurs regards curieux cherchent à deviner ce que cache le papier gris du paquet. Nous gagnons la maison de Trébitien, dont la salle est devenue notre quartier général, celle de l'auberge Lorak étant réservée à nos réunions publiques. On s'y partage le butin brestois, mais le beau temps revenu fait mettre tout cela de côté. Au déjeuner, chez Lorak, on se hâte, impatients d'un bain de soleil et d'air salin. On part, à pied, c'est si près ! vers le centre de l'île.

C'est une de ces après-midi où l'on pense qu'il fait bon vivre. Quittant la route et prenant à gauche, nous errons en des pâtures tondues où les petits moutons noirs s'efforcent de tondre encore. Dans le vallonnet, entre les pentes de Kerlan et celles de Kernouen, voici la source du ruisseau qui s'en va au ruisseau de Lampaul. A trois cents pas plus loin, une croix est dressée au bord d'un

chemin. Nous suivons celui-ci, le quittons à angle droit pour un autre qui gagne le sommet de la colline de Kernouen, qui a bien à la base un kilomètre de long sur un demi de large. Reconnaissons la croix où s'agenouilla l'enterrement d'un « péri en mer », le jour de notre excursion en char à bancs. Les uns explorent la lande, les autres descendent vers Frugulou, tandis qu'assis sur un talus de la route, au point le plus haut de la butte, je promène mon regard aux quatre horizons d'Enez Heussa.

Environ deux lieues sur une, cela semble mince, et l'est en effet si l'on compare aux étendues du continent. Mais bien des cantons de France n'ont pas davantage d'espace, ni vingt-cinq à trente villages et hameaux. Du point où je suis, je vois partout la mer immense, semée seulement au sud-est des îlots de l'archipel. Le rivage du Stiff, à l'est-nord-est, est seul plus élevé que mon talus et me voile ses falaises. Bientôt

mon regard peut s'abstraire de l'océan et suivre la ligne déchiquetée des côtes. L'île est une sorte de trapèze, creusé à l'ouest par la baie de Porspaul, gueule de monstre marin entre deux mâchoires redoutables, deux presqu'îles. Du fond de la baie de Porspaul à celle du Stiff, le gros de l'île est presque un carré, dont ma colline d'observation occupe le centre.

Résumons les géographes. Ouessant, canton de l'arrondissement de Brest, à 43 kilomètres de cette ville, 22 du littoral, 18 et demi de la pointe de Corsen, promontoire extrême du continent. Environ 1558 hectares, ses îlots compris, et 2500 habitants, dont presque tous les hommes sont marins. Climat breton, tempéré par l'océan et le courant maritime du Gulf Stream, avec de fréquentes pluies fines.

L'île se compose de deux bandes parallèles de granit, soudées par un schiste intermédiaire. Aux rivages, des roches dénudées,

découpées, sciées, striées, percées, dentelées, pointues, recourbées, angulaires, de mille formes, et d'énormes galets : chaos fantastique, aussi surprenant de couleurs que de profils.

L'intérieur, balayé par les vents, n'a pas d'arbres, mais des champs sont cultivés à tous les endroits où la terre est suffisante. D'assez bonnes prairies nourrissent des vaches, quelques chevaux, des moutons noirs ; le tout, de petite taille. Des touffes d'ajoncs fournissent le chauffage. Le goémon est séché au vent et au soleil ; réduit en cendres, on en extrait l'iode et la soude.

Si l'île même, mamelonnée, avec des cotes moyennes de 25 à 50 mètres, inspire la sécurité, ses approches suscitent de sourcilleuses appréhensions. « C'est une île sinistre et porte-malheur », a dit l'amiral Burat. Courants violents, raz dangereux, remous imprévus, écueils cachés, orages et brouillards, sautes de vents... des marins éprouvés en ont

peur. Les petits bateaux pontés à deux voiles sont préférés, sur ces vagues hargneuses encombrées de récifs. Il faut profiter de la « molle eau », entre la montée et la descente des marées ; on ne trouve de pilotes qu'au moment de l'étal. « Si l'on est entraîné, dit Paul Joanne, dans le Fromveur ou sur la chaussée de Kereller, la perte du navire est inévitable. »

Enez Heussa, au temps gaulois, et tandis que, loin au sud, Sein logeait des druidesses, dut recevoir d'Armor des familles de pêcheurs. Pour les Romains, ce fut Uxantis, Uxisama. La population avait déjà quelque importance vers la fin du règne de Clovis. Celui-ci mourut en 511 ; deux ans après, ce fut la migration principale des Bretons d'Albion en Armor, et deux ans après encore, en 515, croit-on, Pol vint évangéliser ces enfants perdus. C'était un moine cambrien, venu d'Albion sans doute avec le principal exode de ses compatriotes préférant l'exil

à la sujétion. Avant de venir prêcher les Ouessantins, il avait fondé un monastère dans l'île de Batz, vers Roscoff ; il dut ensuite y revenir. Après sa mort, une localité reçut son nom : Saint-Pol-de-Léon, et à partir de ce sixième siècle, pour longtemps, Ouessant fut une propriété des évêques successeurs de Pol.

Telles sont les lignes essentielles de la structure, de l'aspect et de l'histoire d'Enez Heussa. Lampaul n'y est pas tout, mais son nom même semble un apport du continent : au Léonais, on rencontre Lampaul-Guimiliau, Lampaul-Plouarzel, Lampaul-Ploudalmézeau, comme on y voit beaucoup de localités ayant le préfixe Ker qui se retrouve dans le nom de la moitié des villages et hameaux ouessantins.

La population, essaim du Léonais, un peu de la Cornouaille, présente les mêmes caractères. Dès notre excursion en char à bancs, j'avais remarqué des femmes très petites,

distingué quelques autres variétés. Maintenant que j'ai visité le terroir d'origine, le terroir-souche dont l'archipel est un feuillet immergé, déchiré, et surtout que je l'ai visité avec la décision de *mieux voir*, je m'explique nettement les Ouessantins. Ici comme là-bas, déambulent sur les chemins des humains, les uns grands et de mine un peu farouche, ou d'une calme fierté de montagnards ; les autres moyens, rusés et flâneurs, barbus ou pansus, rasés, à faces joyeuses ; d'autres encore graves comme des guetteurs d'épaves, ou ironistes comme de beaux parleurs ; j'en passe.

Pour l'île, cela saute aux yeux qu'elle est, avec son archipel, un morceau émietté du continent. Pour sa population, il faut observer de plus près, comparer, contrôler. Ce qui paraît d'abord, ce sont les tailles, grandes, moyennes, petites, et même... gnômesques (je hasarde cet adjectif, que les érudits hostiles à M. le Gnôme me pardonnent !). Ce que

l'on remarque ensuite, ce sont les charpentes, élancées ou trapues, droites ou voûtées ; les ossatures des faces, longues, rondes ou carrées ; la couleur des cheveux, du brun méridional au blond pâle du Nord ; et même sous le hâle du soleil et des vents, vingt nuances zigzaguant du blanc rosé des Celtes au jaune laponé des... Gnômes.

Les dents du Fromveur

Quand on est las de retrouver Paris aux villes d'eaux et aux plages balnéaires, il faut se réfugier dans un hameau montagnard, un village de paysans ou de pêcheurs. L'idéal du genre, c'est une île. Elles ne manquent pas aux rivages de France, mais la plus désirable aux jours où l'on souhaite un peu de solitude, c'est sans nul doute la plus sauvage, Ouessant. Certes, on y trouve cent et une choses apportées du continent ; toutefois, son écartement des côtes, les difficultés du trajet, son renom de péril, permettent aux visiteurs, avec un peu d'imagination, de se croire dans une île du Pacifique. Il convient de savoir où l'on va, de décider qu'on ne s'ennuiera pas,

aux heures fréquentes de pluie. Le mieux est de s'adapter tout de suite au sol dénudé, au temps venteux et humide, et aux gens. Notre petite colonie, sauf aux mouvements d'ensemble concertés, est basée sur l'initiative individuelle ; chacun trotte à sa fantaisie.

Le lendemain de mon retour du Léonais, l'après-midi, je vaguais dans les rues de Lampaul avec Gustin, celui qui avait le plus besoin d'action, tout au moins d'agitation.

— Qu'est-ce qu'on pourrait bien inventer ? fit-il.

— Le Fromveur. Ce n'est qu'à une demi-lieue, et nous ne l'avons vu qu'étant dessus. Je ne sais plus quel auteur latin trouvait excellent de contempler, tranquille au rivage, les déchainements d'une tempête. Ce n'était pas plus humain que la curiosité exultante des enfants devant un « bel » incendie... mais nous pouvons contempler le Fromveur, tout en déplorant ses méfaits.

— Allons-y !

Nous passons le ruisseau de Lampaul, et, par la rue transversale du quartier sud-est, nous atteignons en quelques minutes la campagne. Le chemin coupe la pente faible, entre le hameau de Cor et la chapelle Saint-Nicolas sur un léger sommet qui domine le port. Nous franchissons le ruisseau de Cor tout près de la fente où il se perd au fond de la baie. Trois cents pas plus loin, bifurcation ; un chemin, à notre droite, mène à la presque île du sud, qui n'est pas pour l'instant notre objectif. Nous continuons droit devant nous, à un bout du village de Toul-al-lan. Là, par le chemin vicinal venant de Cor et de Porsguen, nous voyons arriver Naïk. Elle est seule comme toujours, vivant avec ses pensées mystérieuses qui lui font un visage aussi fermé que le granit de son île, un regard fixe qui ne semble voir ni terre, ni ciel, ni mer. Elle tourne par le chemin que nous suivons, et va comme nous vers la côte, nous précédant de vingt pas à peine. Entend-

elle seulement le bruit de notre marche ?

Après le moulin de Toul-al-lan, le chemin monte à la falaise, assez haute ; c'est la même altitude qu'à la croix de Kernouen où nous étions hier. Le chemin se coude, puis meurt au bord d'un minuscule plateau. Ces parages, sur une demi-lieue de long sur cinq à huit cents mètres à l'intérieur, sont inhabités ; nous n'y distinguons, même au loin, âme qui vive. Or, après le dernier coude du chemin, nous revoyons Naïk, dans un creux incliné vers la grève proche, et elle n'est pas seule.

Un homme dont on ne saurait dire l'âge : vingt ans, trente ans ? tellement son visage est tourmenté, est debout près d'elle, hâve, en loques, les yeux fous, les gestes saccadés.

— Voilà qui ressemble bien au naufragé dont on parle, réfugié dans les trous de la falaise, y vivant en sauvage, resté sans doute à demi fou après la catastrophe, dis-je à voix basse.

Naïk remet à l'homme quelques objets, où, à distance où nous nous sommes arrêtés, nous distinguons un morceau de pain bis et un petit pot-de-camp.

— Le lait de la brebis hantée? murmure Gustin.

— Deux malheurs qui s'arc-boutent contre la destinée!... Ne troublons pas un acte de bienfaisance.

Il est d'accord. Nous prenons à droite, vers une échancrure dite Pors Alleugen. Nous revenons par l'extrême bord de la falaise, et nous nous asseyons, face au Fromveur. A nos-pieds, la marée basse dessine une anse, entre la plage étroite de Pors Alleugen et celle, plus large, qui part des récifs de Men Cren, entoure les îlots de Roch-Neil, et se resserre à la côte, à notre gauche, à la pointe de Pou-ar-Roch.

— Quand le flux vient battre cette falaise, là, sous nos pieds, ce doit être impressionnant! dit Gustin.

— Le tableau l'est déjà, même à marée basse et par un temps calme comme celui-ci.

A notre droite, la presqu'île de Pors Coret s'allonge par le fouillis d'îlots et d'écueils qui gênent l'arrivée en baie de Porspaul. Sur la gauche, les rivages déchiquetés s'étendent au loin, jusqu'à la baie du Stiff. En face, nous distinguons le groupe nombreux de Molène. Entre ce barrage presque immergé et nous, le Fromveur creuse son abîme de trois lieues de long, assez large devant nous, mais resserré sur trois cents mètres à peine à son débouché du nord-est. Au delà de Pors Coret, aux lointains de l'océan, le soleil se couche, l'horizon est incendié; des reflets luisants comme des foyers ou sombres comme du sang errent à la crête, aux flancs des vagues tourmentées du passage.

— Oui, concède Gustin, c'est beau, mais dramatique. Dire que de faibles hommes se hasardent là-dessus dans des coquilles de noix!...

— Il faut vivre !...

Quand les pourpres du ciel se muent en vert pâle et bientôt en gris crépusculaire, nous quittons la petite butte où nous étions assis et suivons le bord de la falaise. Nous avons fait le tour de son sommet arrondi.

— Ah ! fait Gustin en s'arrêtant, voilà le flux à l'assaut de la grève.

Tandis qu'il examine les îlots de Roch-Neil dont le flot peu à peu se rapproche, je continue de marcher vers l'endroit où commence le chemin. L'homme a disparu dans quelque grotte, Naïk est encore là. Assise sur des rocailles, elle regarde le Fromveur, comme nous tout à l'heure. A quoi pense-t-elle ? Pense-t-elle seulement ? Les malheurs des Halgan semblent aboutir en elle à un désespoir muet, comme pétrifié. C'est un peu en arrière, vers Porsguen, que son frère Yann, par dépit d'amour, s'est jeté en pleine eau de marée haute. Et c'est ici que son fiancé, dont la barque fuyant l'orage a heurté les

récifs de Men Cren en cherchant le refuge précaire de l'anse de Pors Alleugen, c'est ici qu'il a péri avec deux compagnons, le quatrième seul ayant pu atteindre les îlots de Roch-Neil. Statue de misère en face du Fromveur hargneux, de la mer vorace, aspire-t-elle au jour où elle rejoindra ses morts, voudrait-elle être sous ces vagues furieuses et jamais assouvies ?... Une pitié m'arrête devant elle.

— Bonsoir, Naïk.

Elle ne semble ni me voir ni m'entendre. Son regard morne est là-bas, sur le passage grondant que le crépuscule voile de pénombre, d'horreur et d'effroi.

— La nuit vient, Naïk. Vous ne revenez pas avec nous à Lampaul ?

Parler de choses simples, habituelles, doit être le seul moyen de la ramener du pays des rêves à celui des réalités.

— Je n'ai pas peur de la nuit, répond-elle d'une voix un peu sèche et sans expression.

— La Marijob va s'inquiéter !

— Elle est habituée, elle criera. Après ?

— Ah ! voici mon compagnon... Faisons-nous route ensemble ? ai-je questionné plus doucement.

— Je suis bien ici.

— Chacun son idée. Allons, bonsoir, Naïk.

— Bonsoir, Messieurs.

Elle a proféré ces deux mots d'un ton presque normal. J'ai réussi à animer un peu la statue de misère. Sur le chemin, vers le coude, nous nous retournons ; toujours assise, immobile dans cette solitude, elle ne pense plus à nous ; son regard fixe fouille l'abîme d'où montent de sourdes menaces, des râles, peut-être des fascinations, des appels...

XII

Au Pors Coret

Cette promenade à deux vers le Fromveur inspire à la compagnie le désir d'excursionner de ce côté. Le temps se maintient beau, on décide d'explorer la presqu'île de Pors Coret : deux kilomètres et demi sur un de large. Le mieux c'est d'y aller à pied, et c'est aussi, en tous les lieux du monde, le meilleur moyen de faire connaissance avec les terroirs et leurs habitants.

Suivons le chemin devant la chapelle Saint-Nicolas. Aux abords de Toul-al-lan, prenons celui qu'hier Gustin et moi avons dépassé, et qui mène à notre droite, parallèle au fond de la baie de Porspaul. De chaque côté se succèdent les maisons grises d'un village plus

important, Feunteun-Vélen. D'un sommet de 11 mètres, au hameau du Ru, nos regards plongent dans la baie de Porspaul et s'y heurtent à l'aiguille de 34 mètres qu'est le rocher de York Corse.

— Il est plus haut que nous, remarque Mme Hémon.

— Le *Ménez* nous a passés à côté, murmure Mme Grenier avec un peu d'effroi rétrospectif.

Nous sommes près du hameau de Kerandraon, dernier lieu humain de ces parages.

— Un de ses habitants a été le héros d'une bonne histoire, nous dit M. Grenier. C'est notre logeur Kerden qui nous l'a contée, à l'auberge des Rois.

— Quoi donc ? font plusieurs voix.

— Il faut l'entendre lui-même, avec le sel marin que je ne saurais reproduire. Un de ces jours je la lui redemanderai, pour toute la compagnie.

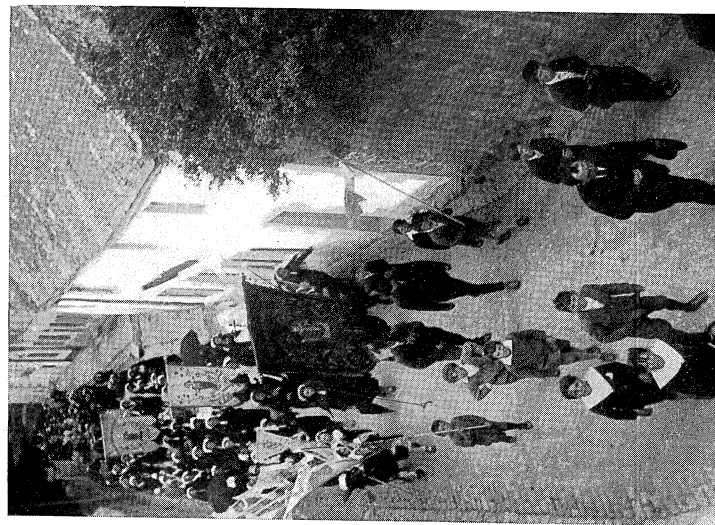
Après Kerandraon, le chemin n'est plus

qu'une piste de falaise. On s'y aventure, en haut d'une plage arrondie devant une petite anse ouverte en face du York Corse; c'est le Pors Coret. Un peu plus loin, nous atteignons la pointe de la presqu'île, constituée par un îlot coudé, la Pyramide Blanche. De l'anse à la pointe, une foule de récifs encombre la rive. Mais en suivant la côte sud, un semis plus nombreux, plus vaste, défend les abords de la baie; c'est aussi déchiqueté par ici que vers Pors Coret. Une centaine d'îlots, d'écueils, à nos pieds, prolongent la presqu'île; les plus éloignés sont à un kilomètre et demi de la plage à marée basse, à deux kilomètres de la falaise à marée haute.

Ces « dents » du sud, comme celles de la presqu'île nord, où la mer déferle avec violence, la Jument (Ar-Gazek), les Dibrayers, la basse Bridy par ici, la basse Meur, le Leurvas par là, et tant d'autres, ont causé bien des catastrophes que nulle histoire n'a racontées. Les fonds les plus bas sont de 11 mètres.

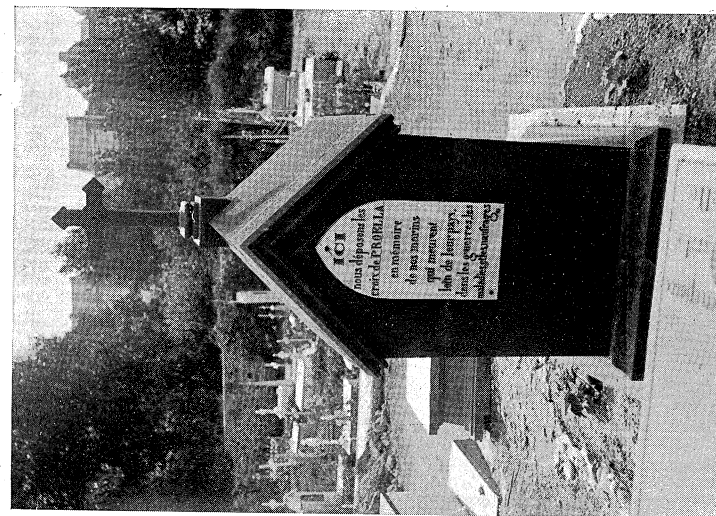
« Sur ces fonds de granit multicolore, a observé V.-É. Michelet, la mer a des tons d'une intensité et d'une violence à désespérer les plus audacieux des peintres. Les lames bleues, et vertes, et blanches, s'enroulent en volutes par les architectures d'un palais de sirènes. Entre elles surgissent d'innombrables roches aux formes étranges, fantastiques monstres de pierre. Celles qu'on voit toujours sont loyales ; mais celles qui saillent ou se cachent selon la hauteur de l'eau, malheur au bateau qui passerait par là sans pilote du pays ! »

Le retour par les falaises du sud passe devant les moulins à vent de Kerandraon. Ici, la rive s'avance en un cap minuscule, puis se retire en un creux, Pors Alleugen. Nous voici au point élevé d'où hier je contemplais le sinistre Fromveur ; à leur tour, nos amis regardent l'abîme sans cesse agité, et les rochers de Men-Crén, Roch-Neil, la pointe de Pou-ar-Roch. De ce côté, voilà la butte de



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — La Procession.

Studio Jiès.



ILE D'OUESSANT : LAMPAUL. — Au cimetière.
Le tombeau des Croix de Proëlla.

Studio Jiès.

pierrailles où était assise Naïk. Le naufragé mystérieux va-t-il paraître ? Arrêtés sur ce point, nous pensons aux malheurs de la pauvre fille.

— Là-bas, dis-je en tendant le bras vers Porsguen, un de ses frères s'est jeté à la mer. Ici, sur ces écueils de Men Cren, son fiancé a péri.

— Elle eut par la suite un autre fiancé, intervient Hémon. L'aubergiste Lorak m'en a parlé hier soir, quand Naïk, revenant d'où vous l'aviez vue, a passé devant son seuil. Celui-là avait été enfant de chœur, le curé lui apprit le plain-chant, les éléments du latin. Puis il fit la pêche, comme les autres. Lui et Naïk, celle-ci plus âgée, se fréquentaient. Mais la rude existence des marins lui pesait, leur parler entier, parfois plus que vulgaire, blessait en lui des délicatesses. Bref, à un retour, il revit le curé, déclara qu'il voulait être prêtre. Naïk pleura, il tint bon. Bientôt le petit vapeur l'emporta, et Naïk vint ici voir passer

dans le Fromveur la nef qui emmenait son dernier rêve.

— On comprend que ces falaises soient pour elle un pèlerinage ! dit Gustin.

— Un frère, deux fiancés ! murmure Grenier. Vraiment, il y a des destins effarants, dans la vie plus encore que dans les romans.

— Pauvre fille ! gémit sa femme qui résume l'impression générale.

— Et... le seul vivant n'est pas revenu ? s'informe mon épouse.

— Il est revenu, sous la soutane.

Nous prenons le chemin qui descend vers Toul-al-lan. Le silence ne se rompt que malaisément ; un peu de mélancolie plane sur notre groupe, nous isole, pour mieux nous faire réfléchir aux inégalités du sort. Véritablement, la chance compte-t-elle davantage que l'effort ?

XIII

De Porsguen à Kernas

— Encore un q'la garce a mangé ! me dit le lendemain notre messager boiteux. Hier après-midi.

— Pourtant, il n'y a pas eu tempête ?

— Au large, si. Ils étaient trois, qui s'en revenaient, la pêche finie, inquiets de gros nuages cuivrés. Ç'a été un grain subit, violent, de la grêle. Si rapide que le jeune Berthou... pas assez habitué, pas assez méfiant... une grosse lame, une vraie lame de raz, l'a happé, arraché du bord où il se cramponnait... Les autres, secoués à ne pouvoir manœuvrer, n'ont rien pu. Une demi-heure après, le grain tombait aussi vite qu'il était venu. Ils ont cherché... rien. Au soir,

ils rentraient... et tout à l'heure, y aura au cimetière une boîte de plus avec rien dedans !

Nous l'accompagnons, vers une petite maison, au chemin qui gagne Kerlan. Quelques personnes attendent, et des adolescents, où je vois Loïc. Au logis, le père Berthou accablé, la mère qui pleure en silence, le frère cadet visage contracté. Le cercueil est ouvert ; j'y aperçois de la paille liée en croix, humble symbole du corps resté là-bas... Trébitien fait un signe de croix, avec la branche de buis bénit, nous l'imitons, pris d'une grande pitié devant ces misères trop fréquentes. Dehors, Trébitien, la même pensée, nous dit :

— C'est pas étonnant que l'île ne soit guère peuplée ! L'impôt à la garce est trop lourd !...

— Et cependant, vous ne pouvez pas vous en passer !

— Non, on l'aime quand même ! C'est

dans le sang... Et sans cette foutue jambe de bois !...

Je vois arriver, au coude du chemin vers l'église, la croix, le prêtre.

— Nous ne pourrons suivre l'enterrement. Nous avons rendez-vous avec nos amis.

— Ne vous attardez pas trop sur le tantôt... ce grain annonce autre chose.

— Il fait beau ?

— Voyez au norois, à la ligne d'eau et de ciel, cette longue bande grise... et je sens l'air frémir, comme fait une marmite que la vapeur travaille sous le couvercle. J'vas tantôt voiturer au Stiff trois sacs de pommes de terre amenés par le vapeur ; si vous êtes vers Kernouen, j'vous prendrai au retour.

Nous rejoignons nos amis, sans attacher d'importance à l'avis de notre logeur. Comme la veille, on part satisfaits du ciel bleu, du soleil chaud, de l'air salubre qui fait circuler en nos poumons élargis ses atomes salins. Nous gagnons le chemin de Cor, nous pas-

sons au village de Porsguen voisin. Nous suivons jusqu'à une petite anse, fond de la baie de Pen-ar-Roc'h, arrondie depuis la pointe vers laquelle nous avons vu Naïk et son mystérieux naufragé, jusqu'à celle de Veilgoz. Son rivage, comme tous ceux d'Ouessant, est semé de récifs; de plus, la grève très étroite rend cette baie mouvementée, intenable par les gros temps.

Un bout de chemin nous ramène vers l'intérieur, au hameau de Kerivarch : une douzaine de maisons grises, une propriété close, un moulin, deux fermes. La terre reparaît maigre, l'humus manque, le plateau est dénudé par le vent. Des gamins, de menues pastoures vêtues de noir avec les bêtes, une vie à demi désertique; ces êtres humains nous rappellent bien juste que l'île n'est pas inhabitée.

De Kergoff, près d'un creux où naît le ruisseau de Cor, nous tournons sur la droite; une falaise assez large domine la mer. C'est

encore le Fromveur, à son entrée rétrécie du nord-est. Nous avons à nos pieds la pointe de Veilgoz et l'îlot Enès Nein. A gauche, une baie très évasée, la rive en scie à grandes dents, un trio de rochers, Men Darland, gênant l'approche de la crique Pors Darland. Que d'îlots, que d'écueils, depuis Youch lointain jusqu'ici où Enès Nein se prolonge d'une chaussée de rocs à fleur d'eau, Men-ar-Froud, signalé par une tourelle !

Entre le rivage et le moulin de Penacersach, nous descendons vers le ruisseau de Pors Darland. Les uns le passent, continuent dans la presqu'île de Kernas; avec Maurice, je suis la coupure, anse minuscule assez étroite, et nous voilà sur la plage, où nous côtoyons les vagues mourantes. A la pointe, je considère des rochers où il me semble que le flot gagne un peu. Maurice cherche des coquillages au bas de la falaise.

— Une caverne ! crie-t-il.

Je le rejoins. Ce n'est qu'une large excava-

tion, assez profonde, creusée par des siècles d'efforts patients des marées. Les parois de granit sombre, que n'atteint pas le soleil, sont encore humides du dernier flux. Des coquillages immobiles, des bêtes rampantes attendent dans cette pénombre froide qu'un autre flux les remporte. Des varechs légers finement dentelés, des algues allongées en chevelures gisent çà et là. Maurice découvre un trou au fond de cette muraille cyclopéenne, mais je me rappelle les écueils et je reviens à la lumière.

— La marée !

Déjà certains rocs disparaissent par instants, le flot avance sur la grève, dont la table peu inclinée sera bientôt envahie. Reversons en hâte. N'est-ce pas de l'eau, devant nous ? Courons. Dans un endroit resserré entre une pointe de falaise et un rocher, il existe un creux, où déjà la marée déferle. Nous y entrons, l'eau jusqu'au ventre. Sur l'autre bord, notre élan nous mène en peu

d'instant à la coupure du ruisseau. Pour aider le soleil à sécher nos pantalons trempés, nous marchons d'un bon pas sur la falaise, et gagnons en un quart d'heure l'extrémité de la presqu'île de Kernas, longue d'environ 1200 mètres.

Là, nous retrouvons nos amis, dont l'inquiétude se change en sourires à l'évocation de notre bain forcé. L'aspect du Fromveur devient effrayant, la mer y crépite comme en ébullition. La marée, forte, se rue à l'assaut des rochers semés autour du bout arrondi de la presqu'île, de l'îlot Youch à notre droite à l'îlot Lédénès à gauche, où commence la baie du Stiff.

— La houle gronde plus qu'à l'ordinaire, dit Hémon.

— Et le temps se couvre, remarque Grenier.

Depuis un moment, le soleil est éclipsé par de sombres nuées montées de l'occident sans que nous y ayons fait attention. Je

me rappelle les pronostics de Trébitien.

— En route pour le retour !

Quatre chemins presque parallèles partent du point — coté 35 mètres — où nous sommes. Tous se rejoignent pour former celui du hameau de Kernas et du village de Penarlant, que nous atteignons en une demi-heure. Mais le ciel devient noir, l'air mouillé s'alourdit, et comme nous dépassons Penarlant, une sorte de coup de fusil éclate, bref, vers l'ouest.

— Monseigneur du Tonnerre ! annonce Gustin.

Pressons le pas. Une courbe de la route nous mène au hameau de Kerlaouen et à ses moulins à vent. Le tonnerre commence ses roulements, la pluie ses averses. Par un chemin à droite, nous arrivons à une grande maison qui s'ouvre à notre caravane sinon éplorée, du moins essoufflée. Assis dans une salle commune, sur des bancs, des escabeaux, nous partageons avec nos hôtes imprévus

l'affre des éclairs fulgurants, des tonnerres formidables qui secouent les vitres devant lesquelles le ciel verse des cataractes. Il était temps !

L'orage sévit avec rage durant trois quarts d'heure, puis s'en va secouer le Fromveur, dont nous imaginons le bouleversement. La pluie continue, nous acceptons avec plaisir une collation de lait, beurre et pain bis, sous les sourires édentés de deux vieilles Ouessantines et les regards ébahis de trois marmots. Avant de partir, nous changeons cet ébahissement en satisfaction par quelques monnaies. Ils suivent du seuil notre départ. Il nous faut tourner des mares improvisées par cette ondée diluvienne, qui s'égoutte encore.

Un petit chemin côtoie les moulins, nous regagnons la route. Un millier de pas nous fait dépasser le hameau de Merdy ; mais voilà qu'en traversant la lande, la pluie recommence. Lampaul, cependant, n'est pas loin... en avant ! Tout de même, quand nous nous

réfugions à l'auberge des Rois, tout le monde est trempé.

— Le bain est complet, pour tous ! dis-je en arrivant.

— Oui, rectifie Gustin, mais vous et Maurice, vous avez l'avantage : un bain et demi.

XIV

La tempête

A peine séchés, l'orage recommence. Pluie en torrents, des gouttes qui rebondissent ainsi que des coques de noisettes. Le soir, un feu rouge court la lande, les pierres s'entre-choquent et crépitent. Ainsi le rapportent deux marins qui s'en reviennent, ruisselants, de Kernouen. Des moutons oubliés ont été trouvés carbonisés, avec leurs pauvres yeux ouverts sur l'épouvante.

Nous dînons sans entrain ; les éclairs ne luisent plus que faiblement aux vitres, les roulements du tonnerre expirent, loin vers l'est, la pluie modère ses averses. Mais le vent nous sert un orchestre de flûtes aigres, de miaulements lugubres, de râles.

Quand nous laissons les Grenier, il faut lutter contre des rafales qui parfois nous arrêtent net, haletants. A peine, en quittant Gustin et le couple Hémon, peut-on échanger dix paroles, que l'air en furie emporte au diable. Toute la nuit, le vent souffle, furieux, avec des grondements. Parfois un silence subit, un affût terrifiant, puis le monstre invisible repart avec des hurlements de démon.

Dans la matinée, une pluie large et lourde — des « hallebardes », selon l'expression imagée du populaire — crible le vent, abat ses fureurs. Cependant les éclairs fulgurent, le tonnerre rugit, la foudre tombe.

Une maison brûle, à droite de la route de Kernouen. Tout le monde court. Les flammes jaillissent des fenêtres éclatées, la famille se lamente près du tas d'objets mobiliers arrachés au sinistre. Les pompiers arrivent, mettent en batterie. Deux chaînes se forment, se passant de main en main les seaux de toile

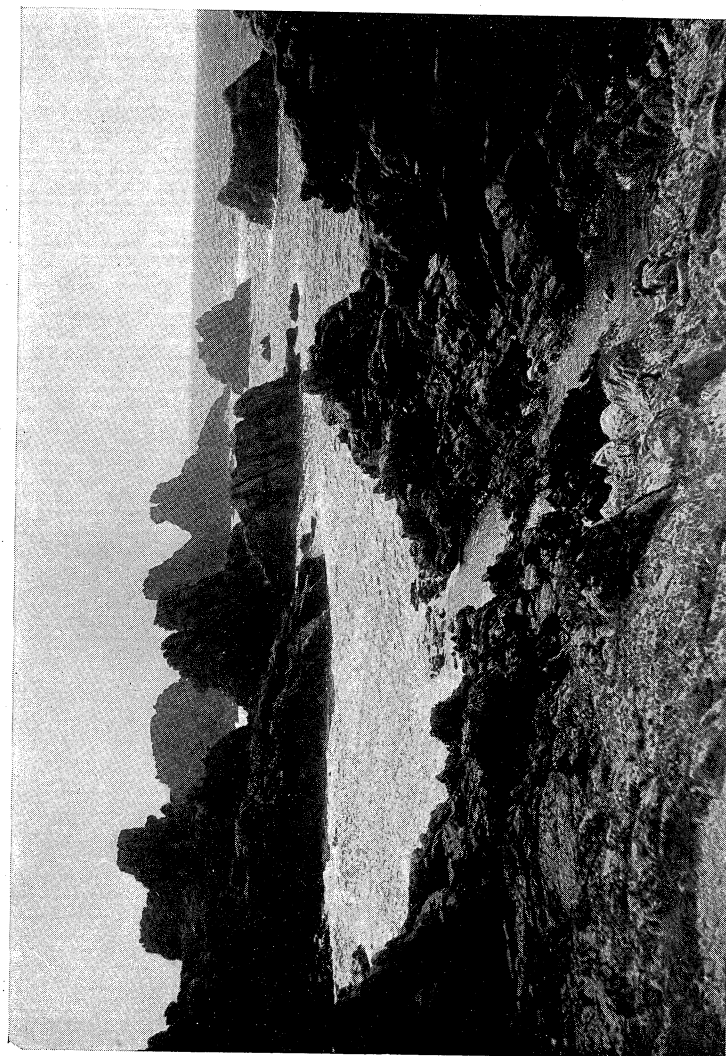
et les seaux de ménage. Nous nous mettons dans la chaîne des seaux pleins, puisés au ruisseau et aux mares. La pluie faiblissant, les dames arrivent, se placent à la chaîne des seaux vides, transmis des pompes par des femmes, des enfants, des vieux. La Marijob est de ce côté; Naïk, qui est forte, est dans la chaîne des hommes, avec quelques autres vaillantes.

Le jet des pompes à bras essaie, par la porte et les croisées défoncées, d'éteindre le brasier. Le tocsin tinte au clocher de l'église. Des gens accourent des hameaux voisins, de Cor et Porsguen, de Kernouen et Merdy, de Kerlan et Niou-Huella. Même les gamins, habitués si jeunes aux misères, font du zèle. Mais les moyens de lutte sont précaires; le feu ne cesse qu'après avoir tout dévoré, tas informe et fumant entre quatre murs noircis, seuls debout.

A nos logis, heures longues et dolentes. Le *Ménez*, dont c'est le jour de traversée, n'a

pas paru. L'après-midi, la pluie cesse, le vent paraît supportable. Je me hasarde vers la chapelle Saint-Nicolas, de là jusqu'au sommet de la falaise, vers la pointe de Pou-ar-Roch. Sur ce point élevé, les rafales, quoique moins fortes, me remuent, me secouent, comme pour me précipiter en bas du granit où le flot s'engouffre dans les antres en mugissant sauvagement.

Tenant bon, je contemple le Fromveur dans toute son horreur. Et plus loin, sur huit à dix lieues, c'est l'archipel, chaos monstrueux, abîme en ébullition. Je me figure au rivage du pays de Léon, et m'y demandant, devant ce tragique spectacle, si tout ne va pas être englouti, balayé de ses vies humaines et animales. Ces temps de catastrophes y furent fréquents, on y vit pire que les fureurs naturelles. Sur ces côtes redoutées, les riverains jadis achevaient les naufragés pour s'emparer de leurs dépouilles. C'était le pays des Païens : Pan ar Pagan,



ILE D'OUESSANT. — La côte vers Pors Alleugen.

Studio Jtès.

vers les estuaires parallèles de l'Aber Vrach : havre de la Fée, de l'Aber Benoît (? Aber Binig, havre béni), et de l'Aber Ildut. De celui-ci à la pointe Saint-Mathieu, s'avancent la pointe de Corsen près de l'anse large à fond de sable de Porsmoguier, et celle de Kermovan entre l'anse des Blancs-Sablons et le port du Conquet, à une lieue seulement de Beniguet. Alors s'ouvre et s'allonge le premier abîme, le chenal du Four, puis c'est l'archipel : Beniguet, Morgol, Litivy, Lédénès de Quéménès, Quéménès, Trielen, Lédénès de Molène, Molène, Balanec, Lannec, enfin, après le dangereux Fromveur, Ouessant, finistère du Finistère, avec, à son nord, les îles Kereller et Cadoran. Tout cela, depuis la Chaussée des Pierres-Noires vers le golfe de l'Iroise, escorté de centaines d'îlots, de rochers, d'écueils, dont aucun peut-être n'est innocent d'un meurtre de marin ou de passager.

« Les passages du Four et du Fromveur

demandent des marins consommés pour éviter leurs dangers », signalait Ardouin-Dumazet dans son *Voyage en France*. Ces passages sont des cimetières de navires. Chaque hiver, on entend mugir les sirènes dans le brouillard. Aux matins et aux jours suivants, longtemps les riverains recueillent des denrées qu'ils consomment, des meubles riches qui vont orner des habitations pauvres, des débris de toutes sortes.

J'ai dit déjà un des plus dramatiques sinistres de nos temps, celui du *Drummond Castle*, le 16 juin 1896, allant du Cap à Londres, coulé dans le chenal du Four, un soir de fête illuminée et de joyeux bal, où les femmes parées dansaient sur un abîme. Le nombre des navires de haut bord perdus dans ces parages est évalué à plus de soixante. Mais qui dira jamais les innombrables catastrophes de l'archipel ?

Chaque semaine peut-être a eu ses victimes, en y comptant depuis « Un homme à

la mer ! » jusqu'aux navires naufragés. Petites et grandes catastrophes forment un total qui effraierait, mais que nulle histoire n'a établi, n'établira jamais. Noyades, échouages, engloutissements, ont sur eux l'oubli du flot qui les recouvre, joint à l'oubli que font les cendres lentes du temps.

Rien que dans une série de tempêtes récentes, en négligeant les « accidents » que ni voix orale ni voix de la presse ne signalent, en moins de trois semaines :

Brest, 25 décembre. — Quatre bateaux goémonniers, *Sainte-Jeanne-Darc*, *Saint-Joseph*, *Breiz-Izel* et *Reine-du-Port*, amenant du goémon de l'île de Quéménès, ont été jetés par les vents et les courants sur les récifs de la pointe Beg-ar-Erch, à l'entrée du port de Porspoder. Le *Saint-Joseph* est perdu, les autres bateaux devront être réparés. Le paquebot *Lutetia*, arrivé hier, doit entrer aujourd'hui en forme de radoub. Les croiseurs cuirassés russes ont dû ajourner leur départ.

Ile Molène, 12 janvier. — Le bateau de pêche *Amphitrite* s'est perdu au milieu des rochers. Le canot à vapeur *Colman* et le canot à rames *Amiral-Ronsin*, de la Société centrale de sauvetage, ont pu, malgré la violente tempête, pénétrer parmi les récifs du nord de l'île et recueillir aux brisants les trois hommes d'équipage.

Brest, 15 janvier. — Le remorqueur anglais *Saint-Genny*, du service des exercices de tir de la flotte de l'Atlantique, jaugeant 800 tonnes, qui avait quitté Portland le 11, se rendant à Gibraltar, a coulé au nord-ouest de l'île d'Ouessant, par un vent de 100 milles à l'heure. Il sombra en quelques secondes, comme une pierre que l'on jette à l'eau. Deux navires qui l'accompagnaient, le *Suapdragron* et le *Saint-Cyrus*, tentèrent de l'approcher; perdant de vue les feux du remorqueur qui s'engloutissait, ils braquèrent leurs projecteurs sur le lieu du sinistre, et ils aperçurent les membres de l'équipage

qui s'étaient jetés à l'eau et qui luttèrent désespérément. Il était impossible de mettre des embarcations à la mer, on dut se contenter de jeter des lignes de sauvetage, et cinq des naufragés purent être recueillis et sauvés. Le capitaine C.-F. Paul, deux autres officiers et vingt hommes ont péri.

Tout en contemplant le terrifiant spectacle du Fromveur et de l'archipel, et songeant à la vie rude de périls des marins, je m'arc-boutais contre le vent qui, sur ce sommet, se déchaînait sans obstacles. Je dus lui céder la place. Si encore je l'avais eu de dos, il m'aurait poussé comme une voile! Mais il tourbillonnait en longs élans, d'arrière ou sur les flânes, parfois de face, m'obligeant alors de m'arrêter, d'attendre pour le fendre au moins en biaisant. Dans Lampaul, ce fut moins dur, grâce aux maisons. J'avais parmi des débris, fragments de toits, ou balayés de loin par les rafales.

Chez Trébitien, une femme racontait l'incident dont elle avait été l'héroïne terrifiée. En ouvrant la porte de derrière de sa maison, sur un petit enclos, elle avait vu descendre devant elle une boule de feu, qui resta d'abord immobile, puis courut le long de la muraille, la perçant tout à coup de part en part, d'un trou rond et large comme deux doigts, qu'on pouvait voir. A ce seul souvenir, elle redevenait blême d'épouvante.

Hémon et Grenier, cartes en mains, faisaient leur cinquième partie de piquet. Gustin donnait à Maurice une leçon de jeu d'échecs. Les dames lisaient des romans. A ce tableau pacifique, j'estimai que mon petit voyage à Brest n'avait pas été inutile, et, pour m'occuper moi-même, je rejoignis sous son hangar, remise du fameux char à bancs et d'un monceau hétéroclite : paniers, paquets, instruments, notre messenger boiteux, qui avait toujours quelque renseignement à donner ou quelque histoire à raconter.

XV

Soirée littéraire

La deuxième nuit de tempête fut plus dure encore que la première. Il fallait se résigner, s'adapter au rôle de captifs. Le jour suivant, chacun resta au logis où il campait, livré aux jeux, aux lectures. Le soir, on se retrouva tous au quartier général, la grande salle nue du rez-de-chaussée, chez Trébitien. Le vent ne cessait de siffler, claquer et hurler, la pluie reprenait par intervalles, le temps avait fraîchi, et le feu maigre de la cheminée n'y suffisait pas. Pour tout avouer, c'était surtout le moral qui avait froid.

— J'ai fini de lire mon roman, dit Mme Grenier.

— Et moi, presque ! firent en chœur les deux autres dames.

— Nous les échangerons demain, reprit Mme R...

— Alors vous croyez que ça durera encore demain ? éclata l'impatient Gustin.

Trébitien fit diversion. Il retira du foyer une marmite pleine de vigneaux cuits à point, la versa dans une soupière qu'il posa sur la table.

— Ils sont frais, dit-il d'un ton engageant. Loïc les a recueillis ce matin aux rochers de Pors Coret.

— Oh ! oh ! des bigorneaux ! admira gaiement Hémon.

Les dames trouvèrent sur elles des épingles, et l'on fit honneur aux minuscules coquillages. Bien dégorgés, bien lavés, cuits ensuite dans l'eau avec du sel, du laurier et des oignons coupés en tranches, c'était délicieux. Maurice et Loïc, devenus camarades, jouèrent à qui en mangerait le plus de dou-

zaines ; Loïc, mieux habitué, gagna la partie.

Mais tout finit, dans cette vallée de larmes qu'est notre planète, selon les poètes pessimistes. Bientôt, Gustin, las de son inaction, alla vers la fenêtre écouter le vent rageur dans la nuit obscure, et la pluie qui recommençait en fouettant les vitres. On l'entendit fredonner sombrement :

La bonne aventure, ô gué !

La bonne aventure !...

— C'est cela, chantons pour nous distraire ! murmura Grenier avec un sourire forcé.

— Il y a là une idée, remarquai-je en saisissant l'à-propos. L'ennui nous menace ? Jetons-lui des chants, des narrations, des lectures...

— Des lectures, fit Hémon, nous en avons à disposition. Si ces dames ?...

Seule, Mme Grenier, ayant terminé son roman, l'avait apporté, espérant l'échanger. Elle nous lut le premier chapitre. Elle lisait bien, avec expression, mais c'était un de ces

romans mornes, sentimentalo-psychologiques, qui coupent les cheveux en quatre, voire en seize. Même son mari, tout en joignant aux nôtres ses compliments à la lectrice, convint que l'on gagnerait un supplément de spleen.

— Et les autres livres ? questionna-t-il.

— Le mien est un roman pour cinéma, dit Mme Hémon.

— Alors c'est classé, jugea son mari. On connaît d'avance les ficelles.

— Le mien, des aventures aux mers lointaines, dit mon épouse.

— C'est à la mode, rappelai-je. On invente une île, de préférence dans le Pacifique, et on y entasse des intrigues abracadabrantes. J'avais choisi en librairie ce qui m'avait paru moins mauvais... Jugez du reste !

— Ah ! si Peau d'Ane m'était conté !... gémit Gustin d'un ton de mélodrame.

— La Bretagne est riche en fées, en enchanteurs...

— Et Gnômes, m'interrompit Hémon narquois.

— Et gnômes, avec petit ou grand G, accordai-je, magnanime. Des choses du cru, de couleur locale... ou tout au moins, car Ouessant ne s'y prêterait guère, que ce soit breton.

— Allons-y ! acquiesça Hémon avec entrain.

— L'élan d'Hémon nous démontre qu'il aperçoit de suite un sujet... Le citoyen Hémon a la parole.

— J'obtempère !

JEAN-SANS-PEUR

C'était un grand garçon qui, dès l'enfance, n'avait peur de rien, en sorte qu'on l'avait surnommé Jean-sans-Peur. Quand il eut vingt ans, il dit à sa mère qu'il voulait voyager et courir les aventures. « Ne manque jamais, lui conseilla-t-elle, de t'arrêter pour te coucher dès que le jour fera place à la nuit. »

Il partit, pour des exploits dont il tira, comme récompenses, une étole de prêtre qui devait détruire les enchantements, et un grand sabre.

Un jour, il entra dans une ville dont tous les habitants étaient vêtus de noir. « Pourquoi ces habits de deuil ? demanda-t-il. — Demain la Bête à sept têtes doit venir dévorer la fille du roi, lui répondit-on. Personne n'ose se présenter pour défendre la princesse, car la Bête lance un feu qui consume tout. » Jean-sans-Peur se rendit près du roi, qui reprit quelque espérance et fit cette promesse : « Si tu réussis, tu auras ma fille en mariage. »

Le lendemain, Jean fut conduit à l'endroit où la princesse était déjà, et elle pleurait en attendant la mort. Le monstre arriva en sifflant et lançant des flammes. Jean s'avança hardiment, d'une main tenant son étole, de l'autre son grand sabre. Le feu ne le brûlait point à cause de l'étole qui était bénie. Au

moment où les sept têtes s'allongeaient pour le dévorer, il en trancha quatre d'un seul coup de sabre, puis les trois autres d'un second coup. La bête étant morte, il coupa les sept langues qu'il mit dans un mouchoir marqué de son nom, et la fille du roi retourna à la ville où elle fut reçue avec des transports de joie.

Comme le soir venait, Jean n'oublia pas le conseil de sa mère ; il se coucha à l'endroit où la nuit le surprit. Le lendemain dans la matinée, il gagna le palais du roi, où il apprit que la princesse allait épouser son libérateur. C'était un homme qui, passant près de la bête morte, avait apporté les sept têtes comme preuves.

« Cet homme est un affronteur ! s'écria Jean. Regardez si les langues sont encore dans les bouches de la bête. » On vit qu'elles avaient été coupées et Jean les montra dans son mouchoir. Le roi, irrité, fit tirer à quatre chevaux le menteur. Jean-sans-Peur revêtit

de beaux habits qui lui donnèrent un air de prince, et il épousa la fille du roi. Ils firent de belles noces, dont on parle encore dans le pays. « Les petits cochons couraient par les rues tout rôtis, tout bouillis et la fourchette sur le dos, et en coupait un morceau qui voulait », affirme Paul Sébillot qui a conté tout au long l'histoire de Jean-sans-Peur dans ses *Contes de la Haute Bretagne*.

— Voilà une vie romancée plus franche que celles dont regorgent les librairies parisiennes, dit Gustin.

— Ce qui prouve que notre temps n'a pas inventé le genre. Pour varier, Maurice... figurez-vous qu'à Brest il a déterré, chez un libraire-papetier, *la Duchesse en sabots*. Tout le monde connaît le titre, mais bien peu la chanson.

— Allons, Maurice...

Un peu rose et ému, — c'était son début théâtral, — le lycéen chanta :

LA DUCHESSE EN SABOTS

C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots,
Revenant de ses domaines
En sabots,

Mirlitontaine,
Ha ! ha ! ha !
Vivent les sabots de bois !

Revenant de ses domaines
Avec des sabots,
Lorsque z'aux portes de Rennes,
En sabots...

Lorsque z'aux portes de Rennes,
Avec des sabots,
On vit trois beaux capitaines
En sabots...

Offrir à leur souveraine,
Avec des sabots,
Un bouquet de marjolaine,
En sabots...

« S'il fleurit tu deviens reine,
Avec des sabots. »
Elle a fleuri, la verveine,
En sabots...

Anne de France fut reine,
Avec des sabots ;

Les Bretons sont dans la peine,
En sabots...

Les Bretons sont dans la peine,
Avec des sabots :

Ils n'ont plus de souveraine
En sabots,

Mirlitontaine,
Ha! ha! ha!

Vivent les sabots de bois!

Toute la compagnie, y compris Trébitien et Loïc mis en verve, accompagnait au refrain. Cela fit une clameur! Il nous sembla que le vent fléchissait, surpris, à demi vaincu.

— Et vous, Madame, vous allez nous dire quelque chose? demande Grenier d'un ton aussi naturel que s'il était à une réunion littéraire de la capitale.

Ma femme se défend un peu, puis hasarde :

— Je vais résumer une lecture récente.

MERLIN ET VIVIANE

Merlin l'enchanteur et sa mie Viviane

vivaient heureux au château du Bonheur, entouré de jardins magnifiques, quand, un soir, Merlin partit, en promettant qu'il reviendrait la nuit de la Saint-Jean. Il s'en alla vers le roi Arthur, le défendit contre ses ennemis. Il conduisit Lancelot du Lac à la conquête du Graal, protégea ses amours avec la reine Geneviève, et fit beaucoup d'autres exploits. Mais entre chaque aventure il revenait près de sa mie Viviane, qui l'attendait fidèle et tendre.

Un jour advint qu'elle lui demanda : « Vous qui savez tant de choses, ne voulez-vous point m'apprendre comment faire un prisonnier sans se servir de bois, de pierre ni de fer? — Je me sens si faible auprès de vous que bientôt je n'aurai plus la force de vous quitter : n'est-ce pas cela que vous voulez? » répondit-il finement. — Oui, dit-elle. Je voudrais que nous restions ainsi toujours tous deux sans vieillir, sans quitter cette forêt de Brocéliande qui vit naître notre amour. »

Merlin traça quelques signes avec son bâton et murmura des mots tout bas, puis ils marchèrent jusqu'à une aubépine fleurie. Viviane s'assit, Merlin s'étendit sur la terre et s'endormit. Alors elle usa du pouvoir de fée qu'il lui avait donné, et enroula neuf fois son écharpe autour de l'églantine. Quand il se réveilla, le château avait disparu, tous deux étaient couchés sur un lit de fleurs.

— C'est ainsi, raconte Arlette Le Gall dont je ne suis que l'écho, que Merlin et Viviane entrèrent vivants dans la tombe, où ils sont toujours éternellement beaux, éternellement jeunes, là-bas, sous le grand dolmen du Val-Sacré, dans la verte Brocéliande, car l'amour c'est aussi l'immortalité !

— Le roman est joli, fit Grenier, mais qui sait si les personnages n'en ont pas existé ?

— L'histoire tourne parfois en légende, dis-je, comme le pair de Bretagne, à Roncevaux, a inspiré la *Chanson de Roland*. Il est

vrai qu'en revanche certaines légendes sont devenues paroles d'évangile.

— C'est si loin, ces temps d'Armor, remarqua Gustin, qu'on les ignore à peu près complètement ; et il faut bien que la curiosité, le besoin d'admirer, aient leur pâture ! Mais il y a des événements qui frappent l'imagination, et qui pourtant sont réels. Par exemple, le combat héroïque de *la Belle Cordelière*, à la fin du règne de Louis XII. Hervé de Portzmoguer et ses braves Morlaisiens ont mérité de revivre par la chanson, la vraie Renommée ayant des ailes...

— Et maintenant, fit Hémon, comme dit je ne sais plus quel roi dans Hugo : quelle heure est-il ?

Nous avions oublié la tempête. On n'y resongea qu'au moment de se séparer. Gustin, les Hémon et les Grenier boutonnèrent vestons et mantes, puis affrontèrent le vent.

— Bonsoir... rêvez d'enchanteurs bienfaisants et de fées gracieuses !

XVI

Duoméron

Si la pluie offre des accalmies, le vent n'en a guère. Pas une minute de répit, ni cette nuit ni le jour suivant. Se hasarde-t-on dehors ? Il faut s'ancrer au sol tous les dix pas, repartir de biais, retenir sa respiration pour ne pas être suffoqué. Ici, la rafale frappant le dos vous enlève, pour des enjambées de trois mètres ; là, frappant de face, elle vous arrête, vous force à reculer. On ne parla d'abord que de la tempête, de l'océan démonté ruant des collines en bataille, et des pauvres marins perdus dans ces horreurs, quand on se retrouva, le quatrième soir, chez notre messager boiteux.

Cette fois, Lavanant et son fils nous y

rejoignirent. De plus, quelques voisins et voisines s'en vinrent en veillée : notre soirée littéraire avait fait parler... le succès commençait ! Nous ne tenions pas à un public, mais, puisqu'il venait de lui-même et se tenait sage quoique jacassant sur un banc, dans un coin... allons-y !

— Si Paris avait le quart de cette tempête, ce serait un petit Lampaul ! débuta Hémon.

— Et nos soirées littéraires, hein ! appuya Gustin. Si cela dure, il nous faudra un organe, un journal... *l'Énez Heussa*.

— Sachons nous limiter, répliquai-je avec la voix des sages. Déjà nous marchons sur d'illustres traces... Il y eut les dix journées du *Décaméron*, les sept de l'*Heptaméron*...

— Et nous voici à la deuxième de notre Duoméron ! s'écria Grenier.

— Qui pourra continuer jusqu'à ce que le vent demande grâce. Répondons à sa violence par la douceur... nous l'userons ! Je vous ai entendu, Grenier, à l'heure d'un

dessert, chanter *le Biniou* d'Hippolyte Guérin... encore une vieille chose dont beaucoup ne savent plus que le titre ! Rappelez-nous les paroles.

Les voisins du banc éteignirent jusqu'à leur souffle, et Grenier nous restitua d'une voix bien timbrée :

LE BINIOU

De ma bourse un peu pauvrete
Où l'ennui m'a fait fouiller,
Je me suis permis l'emplette
D'un biniou de cornouiller.
Sur notre lande bretonne,
Oh ! les jolis airs qu'il sonne !
Oh ! comme il endort aux cœurs
La fatigue et les douleurs !
Mais la somme qu'il me coûte
Sera lente à revenir,
Et bien des rigueurs, sans doute,
M'en laisseront souvenir.
Ma sacoche un peu moins lourde,
Moins de cidre dans ma gourde,
Puis... qui sait ? jours de malheurs,
La faim même et ses douleurs !

— Le Breton a du sentiment à revendre !

remarque Lavanant, et toujours on y rencontre, près des mélancolies de ses landes et de ses rivages, cette vaillance entretenue sans doute par la lutte perpétuelle contre l'océan. Il rêve, il aime, il chante, et il se bat mieux encore. Nul n'a oublié ses ténacités au siège de Paris, en 1870. Il allait au feu en chantant des chansons bretonnes, écloses pour la circonstance. Tantôt, en recevant votre... invitation, j'ai copié quelques traductions en français qui furent publiées jadis. Dès le début de la guerre, *l'Électeur du Finistère* avait donné une poésie, ensuite imprimée en feuille spéciale à Lannion, à Morlaix, propagée par les colporteurs ; c'était

AR ZOUDARD IAOUANK (Le jeune soldat)

Ne croyez pas que ce fût sans douleur — et un crève-cœur sans égal — qu'ils quittaient tout ce qu'ils aimaient, — leur père, leur mère, tous leurs parents ;

Leur compagnon et leur douce amie, — toute leur joie, l'objet de leur désir, — leur village et son clo-

cher élevé, — et par-dessus tout leur patrie, la Basse-Bretagne.

Ils ont pleuré, à noyer leur cœur, — en faisant leurs adieux, mais le temps des larmes est passé, — et ils ne songent plus qu'à faire leur devoir :

Se battre comme de vrais Bretons, — frotter rudement les Prussiens et mourir contents, s'il le faut, — pour ceux qui sont restés à la maison.

Et sur les chemins, tout du long, — et par les champs de blé jaunissants, — partout les hommes leur disaient :

« Dieu soit avec vous, les gars ! » — Et les jeunes filles les regardaient, — tristement, et plus d'une pleurait !

— Au siège de Paris, l'un de ces exilés chantait : « Adieu, Marie, ma douce amie, — adieu, je vais là-bas sur les remparts — mourir en défendant mon pays. — De tous côtés sonnent les trompettes, — de tous côtés tirent les canons ; — il faut y aller de bon cœur, — et sans peur comme un vrai Breton. »

Cela, c'est le sentiment. Voici pour les combattants de Châtillon et de L'Haÿ :

DEBOUT, BRETONS !

Le moment est venu, debout, tous ! — et plutôt la mort que la défaite ! — Debout, bons gars de la Basse-Bretagne, — debout, il faut aller à la guerre !

Dans la plaine comme dans la montagne, — dans les villes et les champs, — dans les bois comme aux rives de la mer, — écoutez la voix de notre mère Armor.

De tous les côtés, de près, de loin, — accourez quand elle vous appelle ; — accourez comme des enragés, — pour défendre votre mère dans sa détresse !

— Si Armor eut des bardes au temps jadis, conclut Lavanant, elle n'en manque pas non plus à notre époque pour interpréter les sentiments populaires de ses enfants.

— N'oublions pas les prosateurs, observa Mme Hémon, aussi attachés que les poètes au terroir natal et à ses gloires. On a nié Péri-naïk, cette Bretonne compagne de Jeanne d'Arc, mais Narcisse Quellien y croyait, et j'ai lu le livre de Mme Pascal-Estienne. Voici quelques souvenirs de cette lecture :

PÉRINAÏK

Au voisinage du Goëlo et de la Cornouaille, Périnaïk vivait retirée avec une compagne. Elle voyait passer des moines allant prêcher la croisade contre *ar Saozon*, des hommes d'armes, des poètes mendiants qui chantaient des plaintes sur « la pitié qu'il y a eu au Bro-Gall ». Un jour, elle apprend qu'une bergère est partie des bords de la Meuse pour secourir Orléans. Elle n'y tient plus, sa compagne veut la suivre, et toutes deux laissent leur maison, leurs tombes, pour suivre la voie frayée par le duc de Richemont et ses douze cents hommes d'armes.

Après bien des fatigues, Périnaïk rejoint les Bretons, qui la reçoivent dans leurs rangs. Bientôt elle peut s'approcher de Jeanne victorieuse, et passe plusieurs mois auprès d'elle. Quand viennent les épreuves, elle en a sa part douloureuse. Capturée près de Corbeil par les Anglais, elle est menée au Châ-

telet de Paris et citée devant la prévôté, qui l'envoie à la prison épiscopale. Elle y reste longtemps, interrogée en vain sur Jeanne, et souffrant beaucoup de corps et d'âme. Au jour du jugement, elle répond dignement aux juges haineux, qui la disent sorcière et magicienne, possédée du démon, et la condamnent comme hérétique à « estre arse ».

Le 4 septembre 1430, le bûcher est dressé au puits Notre-Dame. Le bourdon tinte gravement, le peuple remplit l'espace laissé libre par les sergents d'armes. Périnaïk est amenée, brisée par six mois de cachot. Elle refuse de signer un acte d'abjuration, et meurt sans manifester aucun effroi, en même temps que sa fidèle compagne, qui l'a suivie jusqu'au bûcher.

— Cette condamnation et ce supplice, si l'on a quelques preuves, remarquai-je, seraient une preuve suffisante pour admettre Périnaïk et sa mission.

— Et cela paraît si logique ! appuie Lava-nant. Dans l'Est, l'attaque de Vaucouleurs a dû peser sur la décision de Jeanne d'Arc ; dans l'Ouest, le siège du Mont-Saint-Michel eut un retentissement qui dut aussi animer Périnaik.

— Les femmes ont souvent montré de beaux caractères, en tous les genres, dit Hémon. Près des bardes, la Bretagne a ses poétesses, fières de leur pays.

— Et vous, président par coup d'État, dit Gustin, n'allez-vous pas braver la critique ?

— J'en ai l'habitude ! Une fois de plus, je me risque.

LE ROI DES GNÔMES

Il était une fois, il y a longtemps, fort longtemps, car on parlait encore du déluge de Noé, régnait en Gnômie, ce pays que nous nommons Bretagne, un roi juste et bienfaisant. Il était de taille très petite, mais tout son peuple aussi, de même que la Reine et

leurs deux enfants Gnôm-Yvon et Gnôm-Yvonne, hauts comme des poupées de vil-lage.

Le pays était couvert de belles forêts si remplies de gibier que les daims venaient s'offrir à la broche et les lièvres entraient en cachette dans les marmites d'argile. Les rivières charriaient du poisson à volonté. Les pâturages nourrissaient de petits moutons noirs, tellement nombreux qu'après leur passage il ne restait plus que des landes. Enfin, les riverains pêchaient en mer dans des barques, et le Roi des Gnômes, qui habi-tait au Penfeld, avait une grande nef, car il partageait les travaux de ses sujets.

Tout ce petit monde vivait paisible, heu-reux, dressait, pour remercier le Ciel, des dolmens, des menhirs, et ne supposait pas que cela dût jamais finir. Or, un jour, ceux du haut pays virent arriver de grands diables à mine farouche, qui s'emparèrent du sol et des biens. C'étaient les Gaulois. Ces envahis-

seurs, plus forts, pourvus de haches et d'épées de bronze, battirent l'armée du Roi et détruisirent beaucoup de gens. Ils changèrent le nom de Gnômie en celui d'Armor, passèrent au bas pays, menacèrent le Penfeld. Le Roi voulait défendre sa bourgade, mais un Enchanteur qui vivait parmi les menhirs de Karnac vint lui annoncer que le destin ordonnait son départ.

Ce fut un jour de tristesse, les Gnômes étaient muets et sombres, les Gnômesses pleuraient. Le Roi entra dans sa nef avec sa mère, la Reine, les deux enfants, l'Enchanteur, les familles qui préféraient l'exil à la servitude, enfin des petits moutons noirs. Les Gaulois épargnèrent les Gnômes restés au Penfeld, qu'ils nommèrent Koral, dont les Romains firent plus tard Coralum, et les Français, Brest.

Cependant, la nef, qui voguait par des voiles et des rames, s'aventura parmi les récifs de la mer, jusqu'à l'île Énez Heussa, où elle

s'arrêta. Les exilés se bâtirent des huttes de pierres sèches, mirent dans la lande les petits moutons noirs, vécurent de coquillages, de pêche et de pain de varech.

Le Roi, bien triste, ne perdait cependant pas courage; il priait le Ciel, espérait un retour de la destinée. Mais, nouveau jour funeste! un cri s'élève de la hutte du guetteur, sur la falaise: « Les barbares! » C'étaient des barques de pêcheurs curiosolites et osismes. Ici encore, ces Gaulois tuèrent ceux des Gnômes qui voulaient résister; ils épargnèrent les autres, pour en faire leurs esclaves: c'est pour cela qu'on rencontre dans Ouessant des petites tailles parmi les autres.

Quant au Roi et à sa famille, l'Enchanteur les rendit invisibles et immortels. Ils habitèrent dans les airs, au sein de nuages pareils à ceux qui nous envoient leur pluie, ou sous le voile de l'azur du ciel qui suffisait à les cacher, puisqu'ils étaient enchantés. L'Enchanteur les quittait de temps en temps,

pour savoir ce qui se passait en Armor, où il se promenait comme vous et moi, sous le nom de Merlin. Et, un jour, il revint dire : « Armor n'est plus, d'autres Gaulois barbares l'ont conquise et nommée Breiz ! » Le Roi sentit s'affermir son espérance. Lui et les siens sont toujours là, au-dessus de nos têtes. Nous ne les voyons pas, mais lui nous voit, nous écoute, nous observe. Depuis quatre mille ans, le Roi des Gnômes attend que sonne à l'horloge du Ciel l'heure de la revanche.

— Et c'est M. Le Gnôme ! s'écria joyeusement Gustin. Seulement, j'ai des nouvelles fraîches ; il n'habite plus au ciel d'Ouessant, puisqu'on le rencontre à Saint-Pol-de-Léon !

J'avisai Trébitien, qui souriait, en me regardant d'un air complice.

— Alors, lui criai-je, vous nous laissez seuls amuser la galerie ? Allons, allons... à votre tour !

— C'est pas de refus, dit-il en se levant de son escabeau. Louvédic, le compagnon de Saint-Pol avec qui j'ai navigué, en chantait souvent une, qu'j'ai apprise en l'écoutant. J'vas l'essayer.

LE BRAVE MARIN

Brave marin revient de guerre,

Tout doux !

Tout mal chaussé, tout mal vêtu.

« Pauvre marin, d'où reviens-tu ?

Tout doux ! »

En le servant, la belle hôtesse,

Tout doux !

Ne faisait que le regarder,

Et tout à coup s'mit à pleurer,

Tout doux !

— C'est pas mon vin que je regrette ;

Tout doux !

C'est la perte de mon mari.

Monsieur, vous ressemblez à lui,

Tout doux !

— On m'a écrit de ses nouvelles,

Tout doux !

Qu'il était mort et enterré...

Et je me suis remariée,

Tout doux !

Brave marin vida son verre,
Tout doux!
Prit son chapeau, tout en pleurant,
S'en retourna-t-au régiment...
Tout doux!

Cette complainte mélancolique nous ramène aux peines de la terre, aux hurlements lugubres de la tempête, qui se rappelle à nous en redoublant de rage. C'est l'heure, pour la plupart, de l'affronter. Voisins et voisines quittent leur coin, semblent hésiter, puis, soudain, emboîtant le pas à un chef de file, viennent serrer nos mains et nous souhaiter bonne nuit. Ils ont hâte, j'en suis sûr, d'être au lendemain, pour commencer notre popularité dans Lampaul.

XVII

Le Stiff

Cette nuit fut la plus démontée. Il y avait des ruées d'air effrayantes. C'était un de ces moments où le scepticisme habituel admet la possibilité que, tout de même, la nature pourrait sombrer. Il venait des pensées que par temps calme on aurait de suite écartées. L'île, avec ses 20 à 40 mètres en moyenne d'altitude, n'était pas imprenable aux éléments déchaînés. Pauvre barrière, devant l'immense océan soulevé par le vent et multipliant ses furieux assauts! On se jugeait tout petits, on songeait combien la vie est peu de chose en face des puissances naturelles et perpétuelles, combien la mort tiendrait à presque rien. Même celle d'une vie

collective : qu'un raz de marée coïncide avec la tempête, et il ne resterait sur Ouessant, ce point dans l'espace, ni humains ni bêtes... ni peut-être un seul petit mouton noir pour témoigner : Ici on a vécu, aimé, lutté!...

C'était, d'ailleurs, un coup de rage suprême. Au matin, la tempête cesse, brusquement; quelques brises traînardes emmènent un reste de nuées, le soleil brille, l'air tiédit. Tout renaît, tandis qu'on fait la toilette sommaire du pays : fragments de cheminées, débris de toitures, et mille vestiges boueux d'objets variés, chiffons de papiers, éclats de vitres, lambeaux de planches, etc.

D'eux-mêmes, les amis accourent au quartier général. Finis, les jeux et les romans; freiné, le Duoméron!...

— Où allons-nous ?

— Au Stiff.

— On ne s'enfermera pas dans une auberge ? On déjeunera... sur l'herbe ?

— Si le vent en a laissé !

Les Parisiens qui vont déjeuner dans un bois de banlieue ne sont pas plus joyeux. Le char à bancs reçoit divers paquets : deux grands homards cuits par Lorak l'aubergiste, du mouton rôti, charcuterie, fromage et prunes importés du continent, cidre, pain bis et blanc. Il nous reçoit aussi, mais décidés à le quitter fréquemment. La Blanche-Grise attend, stoïque; Trébitien hisse sur la planche d'avant sa jambe de bois, Loïc saute à côté de lui.

— Chacun est à son poste ? Larguez tout !

Le fouet claque, adroit à ne pas effleurer la Blanche-Grise, qui part « tout doux » ! Nous passons devant la maisonnette de la Marijob; une fenêtre est ouverte au bon soleil, Naïk y montre son visage figé, son regard qui porte au delà de nous, sans nous voir, fixé sur une vision mystérieuse. « Bonjour, Naïk ! » Elle ne paraît pas nous entendre. Et pourtant j'ai cru distinguer un léger

tressaillement, au souvenir sans doute de nos paroles sympathisantes, là-bas, sur la falaise de Pou-ar-Roch, la falaise du naufragé ignoré...

Nous refaisons le chemin connu, celui de notre première excursion, Kernouen, la grand'croix. Laissant à gauche les hameaux de Frugulon et Kerivin, nous roulons vers la baie du Stiff et descendons du char à bancs. La falaise, 46 mètres, est plus haute ici que celles déjà vues. Deux pointes du rivage, celle de Kernas côté sud, où nous étions à la première alerte de la tempête, celle du phare de Stiff côté nord, laissent entre elles cette baie, où se dresse vers le centre, comme à celle de Porspaul, un rocher, jumelé celui-ci, dit Gorté-Bian. Il est signalé par une tourrelle rouge, et Man-Corn, plus à l'est, l'est par une noire.

La pêche, comme en toute l'île, dure l'année, même au fort de l'hiver, mais particulièrement de mars à octobre. Chaque

pêcheur mouille dix à douze casiers à homards; beaucoup se perdent, à cause des courants. Quand les hommes doivent rester au logis, ils tricotent des bas, dont ils font grande consommation. Existences sans relief, que nulle histoire ne raconte, que nul art n'exprime ou ne consacre... N'est-ce pas aussi le cas des innombrables travailleurs manuels, des peuples ? Ils sont la base humaine, ceux qui *nourrissent* la vie, la perpétuent, permettent que de leurs foules surgissent poètes, artistes, savants, l'élite. C'est leur part dans les œuvres, on doit y penser. Que feraient les plus habiles généraux sans une armée de bons soldats ?

Le chemin de la falaise nous mène en dix minutes au village du Stiff. Une autre voie, à angle droit vers l'est, nous conduit vers la pointe du phare, point culminant de toute l'île, 65 mètres. Nous dominons les falaises de Kerlaouen et de la pointe Pou-ar-Roch; par-dessus la colline de Kernouen, nous de-

vinons Lampaul et les deux presqu'îles qui limitent sa baie de Porspaul.

Le phare du Stiff imposa sa nécessité au temps mouvementé où Louis XIV soutenait la cause du Stuart Jacques II ; il date de 1695. On lui a adjoint un sémaphore. Ce feu, dit Ouessant Stiff Phare, occupe deux tours rondes accolées, de 26 mètres de hauteur.

La baie, que nous avons maintenant à notre sud, est bordée de rochers formidables. La grève, étroite, se rétrécit encore à la presqu'île où nous piétons, qui s'allonge par les écueils de Gouent-Meur. De ces côtés abondent les parties effondrées, les excavations sous-marines, les abords maudits ; le vent mortel pousse les imprudents à de dangereux récifs, dont la ceinture inabordable couvre des côtes abruptes, sinistres, percées de grottes sombres, avec, parfois, des ponts naturels de granit patiné par les marées millénaires.

Revenant en arrière, nous obliquons vers

le nord, entre la falaise et le village. Nous sommes seuls dans ce coin sauvage, que creuse la mer entre les écueils de Gouent-Meur et ceux de Bougouglas. Nous gagnons la petite presqu'île de Cadoran. En contre-bas, au bord d'un ruisseau, Trébitien et Loïc nous attendent ; ils ont amené le char à bancs par un détour, le chemin de Cadoran.

— N'est-il pas l'heure d'avoir faim ? propose Gustin.

— D'accord !

Trébitien et Loïc, hélés, nous rejoignent avec les paquets sur notre sommet. Chacun s'installe, les unes sur des apparences de gazon, les autres sur des rocailles polies par les siècles et les vents. Face à la mer immense, on déjeune avec un appétit inconnu dans l'atmosphère du quartier de l'Opéra. Nous avons, presque à nos pieds, l'îlot Cadoran et ses récifs, dont les plus avancés parmi les vagues sont Roch-Mel et le Crom. Entre ce groupe sourcilieux et l'île de Kereller, s'ar-

rondit la baie de Bininou, précédée d'un détroit de 1200 mètres, assez terrible entre les rives à pic pour que nul n'aime à s'y risquer.

L'îlot Cadoran est inhabité. A son sujet, Trébitien nous conte une histoire surprenante, mais qui, tout de même, se relie à d'autres faits similaires, survenus sur d'autres points maritimes. Ce rocher fut acheté par une dame richissime; point n'était besoin d'ailleurs d'être milliardaire, le granit par ici est bon marché. Une Américaine, disait-on. Puis il fut avéré que c'était une Allemande. Un jour, on aperçut un bateau, il vint des maçons, qui élevèrent une bâtisse, maison ou fortin, avec des murs. L'îlot reçut des visiteurs mystérieux. Sous-marins ? Peut-être. Quelle part de vrai dans tout cela ? Aux rivages extrêmes comme aux frontières terrestres, les esprits en méfiance accueillent même les bruits les plus erronés. Des étrangers belliqueux sont capables de tout...

Un chemin le long du ruisselet, contour-

nant le bout de la baie sauvage de Bininou, nous mène au hameau de Cadoran, puis à celui de Rulan étagé au flanc nord de la colline de Kernouen. Bien que ces excursions soient courtes, les dames répondent à l'invitation de Trébitien, qui aurait honte, sans doute, de rentrer dans Lampaul en voiturier inutile. Nous continuons à pied, sans nous presser, à l'instar de Blanche-Grise, qui s'avance allègre, mais sans hâte, vers le coin du hangar qui lui sert d'écurie.

XVIII

Kereller

A son flanc nord, Ouessant porte Kereller, la plus importante des buttes de granit qui pullulent autour d'elle sous forme d'îlots et de récifs. Nous l'avons entrevue en revenant du Stiff, nous voulons l'examiner de plus près, dans toute sa sauvagerie. Le poste d'observation n'est qu'à une demi-lieue de Lampaul, une promenade. Nous traînons la matinée dans la bourgade, pour nous rejoindre à midi chez Kerden, à l'auberge des Rois où logent les Grenier.

La table est prête. A une autre, trois pêcheurs en chômage, et en gaité, savourent une chopine d'eau-de-vie de cidre, ce qu'à Paris on nomme du « calvados ». La chopine

est déjà à moitié vide, les figures et les yeux s'illuminent, les voix tonnent. A notre entrée, l'un d'eux chantait, debout :

Buvons un coup, buvons-en deux,
A la santé des amoureux !
A la santé du roi de France...

— Attention ! coupe un des autres, y a des dames !

Et le chanteur achève, galamment :

M... pour la reine d'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre !

Je leur adresse quelques paroles, à la bonne franquette. Partout et toujours il faut s'adapter, pour ne pas gêner et ne pas être gênés. Nous nous installons, en insulaires acclimatés. Des moules nous attendent...

— Un peu grosses, remarque Gustin.

— A Ouessant, dit Hémon, ce ne sont pas des moules de Boulogne.

— Il y a quinze ans, raconte Grenier, j'ai

été très malade, d'une moule mauvaise. Jamais plus je n'y ai touché.

— Y avait-il du vinaigre? questionne Kerden.

— Non.

— C'est la précaution! Les moules, lavées, à la casserole avec de l'ognon, mie de pain, surtout un filet de vinaigre, gros ou petit selon la quantité. Jamais à Ouessant y a eu d'accident!

Grenier se laisse convaincre. Le déjeuner se poursuit sans autre remarque. Deux anciens viennent s'asseoir à côté des pêcheurs, demandent du cidre.

— Vous voilà, fainéants!

— Ben! on voulait nous embaucher pour Kereller!

— Comme le gars Lebellec? fait l'autre vieux en riant.

— Ah! la bonne histoire! s'écrie Grenier, saisissant la balle au bond. Redites-la-nous, hein, Monsieur Kerden!

Grenier tient sa promesse, et volontiers l'aubergiste se rapproche, trinque, redit la fameuse anecdote que notre ami n'avait pas voulu déflorer... ou dessaler...

Le gars Lebellec, de Kerandraon, est de mauvais poil. Il est sombre, muet, puis il boit de l'eau-de-vie, il marmonne, il jure. Pour un gars que les Sœurs de la Sagesse citaient le meilleur!... Mais il a servi dans la flotte de guerre, ce qui l'a gâté. Enfin il dit : « Ren! ren de ren! J'irai, nous irons, mais il faut être dix! » On finit par savoir sa sonnerie. La pêche? ren de ren; le z'homard, une foutaise. Mais un gars des terres l'avait renseigné, que par delà Kereller, sur les roches et tout le tremblement, y avait des oiseaux qui venaient de loin, et des nids avec de la plume chère, et du caca de ces « zoziaux » qui valait de l'or. Fallait chercher tout ça. C'était avant l'achat par l'Américaine. Alors, grâce à Kerden à qui fut promise une part, il put convaincre Stanislas qui

avait un beau bateau avec voile et quatre rames. Et puis les deux frères Paban, les anciens disciplinaires bat' d'Af qui étaient venus enterrer leur mère. C'était pas assez. Huit, dix jours passèrent. On en parlait, fallait entendre ! Il paraît que ces « zoziaux » s'arrachaient le poil de leur ventre pour nicher, c'est ça qui valait cher ! Mais pas tant que le caca qu'ils posaient sur les rochers, depuis des temps et des temps ; y en avait à remuer à la pelle, des pleins bateaux. Enfin ils furent complétés... ça faisait même onze, avec le moussaillon Jos de quatorze ans. On réunit des pioches, des pelles, des sacs ; et puis du pain, du poisson sec, un tonnelet d'eau, et une bonbonnette de cinq litres d'eau-de-vie. Le cabaretier participait. On était parés. « Dans trois jours nous rappliquerons », disait Lebellec. D'ailleurs, on les ravitaillerait, s'il fallait.

— Quand tout fut dans le bateau, continue Kerden, ils partirent, un matin de molle eau,

à la descente. Tirant aux rames, ils sortirent du Porspaul, tournèrent la pointe de Pern. Attention ! qu'ils n'aillent pas se déchirer sur les roches, si traîtresses, au-dessous de Niou-Izella. On les suivait, en galopant, de loin en loin. Enfin, de Kerdoncou, on les aperçut qui fonçaient dans le détroit, puis qui abordaient dans un sabot de crique, au pied des falaises à pic de Kereller. Ils attachèrent le bateau à un roc, l'un grimpa, lança une corde. Ils montèrent tous, avec le saint-frusquin. On les entrevit dans un creux, à faire du feu. Ils étaient exténués. Sans manger, ils s'étendirent et s'endormirent.

Le lendemain, je revins par là. J'en vis deux ; les autres devaient être à remuer le guano, plus haut. Le bateau se balançait toujours à la corde ; ils n'avaient pu le tirer au sec, la grève à cet endroit toujours sous l'eau qui bat la muraille. Mais le jusant devenait mauvais, un sifflement aigre annonçait un de ces terribles courants bien connus de

l'île. Je compris qu'il fallait garer le bateau ; les deux veilleurs ne bougèrent pas à mes signes. « A-ô-ô-ô ! criais-je avec de grands gestes vers le bateau, â-ô-ô-ô !... » Les bouchés, les crétins me regardaient comme on fait d'un fou. Et puis la hurle à cette gueuse de mer coupait ma voix à cent pas, faut ben en convenir. L'inquiétude me venait. Foutue affaire ! D'autant plus que, la deuxième nuit, la brise se mit à bramer, vous savez comme... ça n'annonce rien de bon. Au matin, un ciel d'encre, et toujours ce sifflement de malheur !

A trois on revint à Kerdoncou. Le crachin commença, puis une petite pluie fine, collante, coupée au couteau par des rafales. De la falaise où l'on se cramponnait, on eut les foies blancs de peur quand on vit de la baie de Bininou un courant haut de dix mètres s'engouffrer avec rage le long de Kereller, rejaillissant sur l'île. De bateau, y en avait plus ! Et plus d'hommes ! S'étaient-ils fourrés dans des trous de roche ? « O-ô-ô-ô !... » Ben !

le vent et la mer se riaient de nos cris. Trois heures durant on resta là, trempés, fouettés, déchirés, collés aux rocailles, les mains saignantes.

Plus rien ! Plus personne ! Sans doute, ils avaient des vivres, mais pour deux jours, trois en se rationnant. Et on fut vite au quatrième. Peut-être avaient-ils pris des « zoziaux », des œufs... car, pour le poisson ou autre à arracher à une mer pareille, bernique ! Et tout ça pour quoi ! Pour des plumes, pour du caca ! Idiots ! Crapias !... On se réchauffa d'une topette d'eau-de-vie, on repartit, on revint encore bredouille. Porter des vivres dans l'île ? Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! On ne les découvrait plus. Il avait été convenu qu'ils allumeraient des feux, qu'ils dresseraient un sac sur une rame. Rien ! Et ce sacré flot de Bininou qui ne décolerait pas, à emporter tout, rochers et île, comme un brin de bouchon. Jamais on n'avait vu ça ! Des jours et des jours, un déluge, et le concert

du diable! La Naïk fit brûler un cierge à l'église, la vieille Bosse récita cent chapelets... Voilà! voilà! s'interrompit Kerden pour aller aux deux anciens.

Il sortit, fut un bon moment sans reparaitre. J'interrogeai du coin de l'œil Grenier, qui hocha la tête.

— Bon! dis-je, on saura la fin au prochain voyage. Je pense qu'il est temps de faire une visite à Kereller.

— Du poste de Kerden, à Kerdoncou?

— Évidemment... puisque de Kereller nul ne revient!

Dehors, le beau temps, un chaud soleil nous firent oublier l'horrible histoire de Lebellec et de ses dix compagnons. Gagnant le haut de Lampaul, nous suivîmes à gauche le chemin courbe qui, tournant devant Kernenouen, nous mena au hameau de Kerer, puis à celui de Kernic qui domine la baie de Bini-nou. Un semblant de grève, le flot bat la falaise. Obliquant par celle-ci, encore à

gauche, nous fûmes en dix minutes aux abords d'une batterie.

Jadis, les marins de guerre ont cru que cette butte rocheuse de 33 mètres était une forteresse ménagée par Dieu, qu'il n'y avait pour eux qu'à la compléter. D'où une batterie, avec de vrais canons. La tempête en a-t-elle besoin pour garder les rocs qui, même sans elle, sont inabordables?

C'est, nous l'avons dit, à une demi-lieue à peine du bourg chef-lieu, en partant de l'église. La piste conduit à quelques maisons agricoles, puis, sur l'éboulis diabolique d'un paysage cruel, on voit ce qui reste d'une organisation militaire : des murs cyclopéens que la vague mord en rugissant, et des redans, des parapets, un chemin couvert, que sais-je?... une passerelle qui relie à un roc couronné d'un fortin. A quoi sert tout cela maintenant? Cela a-t-il jamais servi?

Ouessant, son archipel, position avancée... évidemment : alors on a voulu utiliser cette

sorte de colonie isolée pour des fins défensives. On mit des pénitenciers à Molène. N'en mit-on pas aussi là, dans ces casernes basses tapies au ras du sol, défilant leurs bâtisses accroupies sous des toits à tuiles, autour de cours, herbues désormais ? Mais ces soldats de rebut, fortes têtes de la métropole, cascadeurs et sauteurs de murs aux poings faciles, que voulait-on qu'ils fissent sur ce sol où rien n'est à défricher, où les routes sont inutiles ? Ils continuèrent les méfaits qui les y avaient amenés, culbutèrent des filles, détraquèrent des passants, pillèrent, volèrent. La peste du cadeau ! On dut les rembarquer.

Continuant du même côté, un peu plus à l'ouest, nous dépassons les sept ou huit maisons du hameau de Kerdoncou, et gagnons, sur notre droite, une amorce de presqu'île engagée dans des récifs, d'où l'on voit bien Kereller. C'est donc ici que l'aubergiste Kerden lança ses inutiles « A-ô-ô-ô ! » dans la

tempête ? Un vol de mouettes traverse la baie de Bininou.

— Les eiders de Lebellec ! clame Grenier.

— Les « zoziaux » à guano ! insiste Gustin.

Car, d'un rivage en somme robuste, on peut rire à l'aise en présence d'un spectacle horripilant. La baie en demi-cercle, où se rue le flot sauvage, se continue à la pointe est par l'île et les écueils de Cadoran, et à la pointe ouest où nous sommes, par des récifs resserrant l'entrée d'un détroit de 200 à 300 mètres devant nous, puis Kereller, et encore des rochers qui la prolongent. L'île a environ 1 000 mètres sur 350 à marée haute, 1 300 sur 450 à marée basse. Son point le plus élevé est coté 33 mètres. Inhabitée, difficilement abordable, elle s'étend en longueur devant nous, continuée à son nord-ouest par les îlots Kereller-Bian, Kingy, et quinze ou vingt plus petits. L'ensemble, c'est la chaussée de Kereller, sans cesse assaillie par de terribles lames, de même que le groupe de

Cadoran. Pas un être là, ni pour l'instant autour de nous. On se sent perdus, presque éperdus. Et au loin, la plus vaste Manche, jusqu'à la lointaine et invisible île Seilly, le cap Lands' End qui termine la Cornouailles britannique. Longtemps, nous restons muets, livrés à des pensées qui, on le devine, mesurent la différence — un abîme ! — entre le continent civilisé et cet aspect aussi primitif, aussi barbare, que durent le contempler les premiers pêcheurs d'Enez Heussa, il y a des mille ans.

Enfin, nous revenons, à pas lents, nous retournant encore vers ce système maritime à figure d'embuscade. Nous revenons vers l'intérieur, des pâtures pelées, des landes solitaires et mélancoliques, le morne hameau de Keranchat. Le rivage, plus à l'ouest, forme deux pointes et deux anses dessinant une gueule énorme de monstre terrestre attirant à elle une trentaine de récifs. La deuxième anse, où nous parvenons bientôt, absorbe

deux ruisselets réunis à un bout du village de Kergadou. Nous traversons celui-ci et gagnons le hameau de Kerlan, voisin nord de Lampaul, où nous rentrons au crépuscule. Notre excursion, au total, n'a peut-être pas dépassé une lieue et demie : une promenade, mais quelle promenade !

*
* *

Ce matin, brise fraîche, temps clair. Nos quatre fusils partent en chasse. Que diable ! nous avons vingt kilos de cartouches ! Pas de chien, Hémon prétend que c'est inutile. Moi, je reste avec les dames. Mme Hémon m'ayant prêté le maillot de son mari, — trop étroit ce maillot, je ne peux y entrer qu'à moitié, — nous allons au bain. Déshabillage dans le roc, eau grise et glaciale. Les dames bavardent, le temps passe. C'est incroyable ce que les dames ont de choses à se dire !

Rallions Lampaul. Au sommet, nous aper-

cevons d'abord Gustin, puis Grenier père et fils, enfin Hémon harassé. Des gestes : du gibier ? Beaucoup ? Petit, gros ? Tout petit. Ah ! des « zoziaux » ? Combien ? Les doigts se meuvent de façon vertigineuse.

Nous saurons tout à l'heure qu'ils ont tué plus de deux cents oiseaux. Diable ! que faire de tout cela. Pauvres bestioles, dont je serais bien incapable de dire les noms !

M'ame Lorak lève les bras au ciel en apercevant ce monceau de plumes. Elle a justement préparé un *far'* aux pruneaux. Bah ! le plumage, l'épluchage, tout le monde s'y mettra, et nous inviterons les Lavanant, il y a de quoi !

Les bestioles en salmis, accommodées sans lard ni aucune des épices auxquelles ces préparations culinaires sont assujetties, firent un plat important, certes ! où chacun put puiser à volonté, mais nous dûmes convenir que, sous cet aspect sommaire, ce fut un assez piètre manger...

XIX

Dans le mastic...

Est-ce l'automne qui déjà s'annonce ? On s'éveille, un matin, parmi des vapeurs qui ont descendu le ciel sur nos têtes. Ciel, terre, mer, tout a disparu ; on ne voit rien à cinq pas. Un de ces temps si fréquents dans l'ouest européen, et dont Londres et l'Angleterre ont la grande part que l'on sait. Il faut s'attendre à ces choses, quand on se prépare à visiter ces « pays d'ouest » qu'a dépeints sous ce titre le Breton d'origine Gustave Geffroy.

Hier, il faisait si beau ! Ce n'est évidemment qu'une alerte. Bientôt, le rideau blanchâtre perd de son opacité, peu à peu les objets se dessinent, de l'estompe à des lignes enfin précises. Vers dix heures, un pâle soleil

se montre dans un ciel gris bleuté. Pas de pluie à craindre, le fond de l'air reste bon ; mais le temps est morne, maussade, assez frais. Je fais une tournée d'enquête : l'avis général est qu'il vaut mieux ne pas excursionner aujourd'hui.

Chaque groupe reste en son logis ; ce n'est pas mauvais, d'ailleurs, de se replier par moments sur soi-même, de s'adonner, sinon de se résigner, à des heures de gravité ; les lendemains d'ébats n'en paraîtront que meilleurs. Mon épouse met en ordre nos petits bagages de vacances, on reprend une lecture. Je classe quelques notes prises sur le décor, et déjà (le démon littéraire !...) je les relie en rédigeant quelques pages d'observations sur l'île et sur le Léonais, base terrestre de l'archipel et aussi de sa modeste humanité.

Au déjeuner, le soleil a triomphé des derniers filets de brume ; cependant, le brouillard fait l'objet tout d'abord du dialogue.

— A terre, dit Trébitien, c'est supportable ;

avec de la précaution, on peut éviter les trous, les bornes, le nez des passants. D'ailleurs, j'en ai vu de pires, à couper au couteau. Mais c'est en mer que, vrai de vrai, c'est dangereux.

— Vous devez en garder de mauvais souvenirs ?

— Oui, surtout d'un... vers la fin de mon métier de marin... J'aime pas manger du linge, moi !

— ConteZ-nous cela.

— Voilà. Je faisais du cabotage, Bordeaux, La Rochelle, Les Sables, Saint-Nazaire, Vannes, Brest, en compagnie de Louvédic de Saint-Pol... le voisin de M. Le Gnôme. Notre bateau filait bon vent dans la baie d'Audierne ; c'était l'après-midi, et, depuis le matin, il y avait une brume fraîche, mais légère. Après les îlots Ninkinou, devant Plogoff, cette brume, en moins de ren, devient un brouillard épais, arrivé du large. On ralentit, le projecteur fouille à l'avant, la sirène hurle. Vrai, à choi-

sir entre une tempête ou de la-h-ouate de ce calibre, y aurait d'quoi hésiter !

Aux abords de la pointe du Raz et des îlots dits Pont-des-Chats, entre quoi s'ouvre au sud le raz de Sein, y avait plus moyen d's'y reconnaître. On allait à pas de loup, vers la baie des Trépassés, dont le nom n'a rien d'engageant. Il était plus de six heures. Alors, nous entendons, pas loin, le sifflet d'un vapeur ; la sirène d'un autre navire y répond, la nôtre se remet à glapir. Tous les diables d'enfer nous offraient un concert.

Allait-on heurter quelqu'un, ou subir nous-mêmes le choc ? On s'attendait à tout, et plus d'un faisait en lui sa prière à Notre-Dame de Bon-Voyage.

Voilà qu'à notre bâbord un craquement sinistre nous déchire les oreilles ; mais on ne voyait rien de rien ! On avance comme une tortue dans ce satané mastic, on atteint un espace où il est moins épais ; c'est comme les nuages, ça a une fin, un rivage. Des cris

déchirants, des appels attirent à l'arrière ceux qui n'étaient pas aux manœuvres, et ils recueillent six personnes accrochées à un morceau de coque. Les sauvés sont réconfortés, séchés ; quatre matelots, deux passagers. Ils nous mettent au courant.

L'Egypt, un paquebot de 8 000 tonnes, passait le raz de Sein, qui a bien une lieue entre les pointes du continent et les premiers récifs de l'archipel de Sein. On ne s'y inquiétait pas trop, presque tous les passagers étaient à dîner dans la salle à manger. Ça leur faisait peut-être l'effet d'entrer dans la nuit, dont c'était le moment en cette fin de mois de mai. Vers les sept heures, entre deux hurlements de la sirène, on entend tout près le sifflet du vapeur. C'était un cargo, la *Seine*. La machine tourne à cinquante tours, pour une vitesse de six nœuds. Mais le cargo va couper la route, on fait machine en arrière... trop tard !

La *Seine* aplatit son étrave contre le flanc

bâbord de l'*Egypt*, lui faisant une grave déchirure. Le paquebot va quand même, les passagers restent dans la salle à manger, quand, au bout d'un quart d'heure, on se sent pencher : l'eau s'engouffrait. Les passagers courent sur le pont. « Du calme ! » recommande le capitaine Collyer. Les officiers — des Anglais — font descendre les canots. Mais le brouillard augmente l'affolement. Tous se précipitent aux embarcations ; des marins indous s'y défendent à coups de matraque, il faut que les officiers s'en mêlent à coups de revolver. Toutefois, faire de l'ordre est ben difficile dans ces ruées d'enfer où l'on ne connaît pus ren q'l'a vie à sauver !

Plusieurs canots, trop chargés, se renversent, chavirent. Les voix hurlent d'épouvante, les coups pleuvent. Des êtres qu'ont pus ren d'humain se disputent un bout de madrier à coups d'ongles, à coups de dents. Mais le capitaine et son état-major firent

tout leur devoir ; et l'opérateur de télégraphie sans fil refusa de se sauver, il lança l'appel au secours jusqu'à la mort.

Nos rescapés n'en dirent pas si long ; on sut le reste aux jours suivants, par les journaux, qui publièrent aussi le nombre des victimes. Seize passagers et quatre-vingt-six hommes de l'équipage avaient péri, assassinés par ce maudit brouillard, — car, pas vrai ? comment en vouloir au cargo la *Seine* ? C'est le p'tit bateau qu'aurait pu être étouffé sous le grand paquebot.

Pour en finir, dans la nuit qui s'ajoutait maintenant à la brume, on nous héla d'un des canots de l'*Egypt*. En courant avec les camarades, mon pied glisse sur le bois mouillé par le brouillard... J'étais tombé vingt fois, plus durement ; et c'est c'te chute de ren qui m'casse c'te bête de jambe. On m'a ramené sur un matelas. A Brest, fallut couper la jambe, et passer trois mois à l'Hôpital maritime.

Hein ? pour un brouillard, celui-là était sérieux ! N'importe, à terre, qu'est-ce qu'il aurait saccagé ? Peut-être tout de même ma jambe cassée... on tombe partout ! Mais, allez, c'est en mer seulement que la brume peut causer des catastrophes du calibre de celle de l'*Egypte*.

XX

Le bout de la France

Le lendemain ramène une brume légère, qui, bientôt, se fond aux rayons d'un beau soleil. Nous décidons une dernière excursion, à la presqu'île de Pern, seulement entrevue jusqu'ici, et nous nous rejoignons pour déjeuner à l'auberge de Lorak.

L'aubergiste nous dit que depuis quelques jours, Naïk semble ne plus « être là ! ». Ses yeux deviennent fous, ses gestes nuls, ou bien, tout à coup, rapides, heurtés, comme d'une fièvre. Elle ne mange guère, parle encore moins. La nuit, la vieille Marijob l'entend gémir, dans son lit qui grince.

— Le soir, elle sort tout d'même. Où va-t-elle, dans le vent ou sous la pluie ? Elle n'y

prend pas garde ; bon temps ou mauvais, ça n'la touche plus ! Le mendiant Cartahuz, qui se plaît dans le démon des nuits, assure qu'elle va vers le trou de Vacques. Il l'a vue, et c'est là qu'il y a un homme... vous savez bien ? l'homme que la mer n'a pas voulu !

Lorak, lui, a tête et pieds dans le réel. Laissant sa femme tenir l'auberge, où les clients parfois sont rares, il descend ses z'homards dans ses boutiques. Il dévale avec des sacs où grouille cette « vermine méchante », saute en barque, jette les sacs d'où sortent des crissemens inintelligibles. En bas du raidillon, l'aide Gastouz tire les boutiques avec une corde munie d'un croc. La charnière grince, et les deux hommes vident là-dedans les bêtes qui luttent entre elles, s'arrachent des petites pattes, les yeux, la tête. Certaines sont là-dedans depuis deux jours sans manger ; elles se jettent sur les nouvelles venues, cherchent à les dévorer. Des pinces arrachées gisent ça et là. Ça se

comprend, Lorak n'envoie les bêtes à la vente de Brest que deux fois la semaine.

Pilotés par Hémon, nous partons de l'église vers le quartier nord-ouest, et, par un chemin sur notre droite, nous gagnons, par 36 mètres d'altitude, le village de Niou-huella. Il est bâti au centre de la base de la presqu'île de Pern, et voisine avec Niou-izella, village jumeau que nous atteignons en quelques minutes. Par ici, c'est un étonnant chaos de rochers, une ruée de lames monstrueuses contre des granits de couleurs vives, lavés, de toutes formes et structures. Pas de cultures, localités plus sévères, et rivage bordé de récifs de chaque côté de la pointe de Créach.

Après Kerdreux, et en arrière de cette pointe, se dressent le phare et le sémaphore de Créach. Une batterie de défense est désarmée, déclassée ; on a parlé de la remplacer par un réduit, un fortin qui serait construit au centre de l'île, à la croix Saint-Michel,

42 mètres de hauteur au lieu d'ici une trentaine.

Le feu du Créach, ouest de l'île, a plus de hauteur que celui du Stiff à l'est. A partir du sol il mesure 45 mètres, ce qui l'élève à 68 au-dessus de la mer.

Pern, un peu au sud et en retrait, n'est qu'un hameau. De là, par la falaise solitaire, en un quart d'heure nous parvenons au bout de l'île.

— Qui est aussi le bout de la France, dit Hémon. Après, commence vraiment l'Atlantique, réserve faite de ses dépendances, la Manche et le golfe de Gascogne.

Cette extrémité forme un rectangle d'environ 250 mètres sur 200. D'un côté s'éparpillent îlots et écueils jusqu'à la pointe de Créach, de l'autre s'allonge la baie de Lampaul avec son rocher York Corse, et à une demi-lieue se dresse la Pyramide Blanche qui termine la presqu'île de Pors Coret. Chacune et chacun s'assoit au mieux pour

contempler ce spectacle rare, qu'on ne reverra peut-être plus. Je continue un moment, seul, jusqu'au vrai bout.

C'est la pointe de Pern, un petit triangle précédé d'une plage assez large. Plage et cap se continuent dans les vagues par une trentaine d'îlots, des récifs. Après, c'est l'océan, où mon regard erre jusqu'au lointain horizon. Et je songe à ceux qui, avant moi, depuis le fond des siècles, ont interrogé ce même horizon et ses mystères redoutables. A cinq lieues peut-être, une fine traînée de vapeur me signale un navire qui vogue vers le nord, vers l'Angleterre; alors ma pensée se précise, elle s'attache à évoquer ces Ouessantins, à ce qu'ils ont vu passer depuis des mille ans, soit au débouché du passage du Four, soit ici, devant ce bout de la France, en pleine mer...

Ils ont vu passer...

Comme aux gués des fleuves frontières et surtout aux cols de montagnes que depuis toujours franchirent les voyageurs, les commerçants, les envahisseurs, — inscrivant ainsi ces points stratégiques dans l'histoire, — certains détroits et caps maritimes peuvent fournir une chronique importante autant que variée, avec ce qu'ils ont vu. Ouessant et son archipel n'ont pas que des naufrages à enregistrer; ils ont pu reconnaître d'innombrables sillages d'expéditions partant au gain ou à la découverte, entendre les éclats ou les rumeurs de combats acharnés, davantage que bien d'autres régions maritimes de France et même d'Europe. Mais l'histoire,

si prodigue envers les conquérants qui sacagent, les vainqueurs qui spolient, les pouvoirs qui bâtissent des palais dont chaque pierre est un peu du sang des foules, l'histoire se fait avare dès qu'il s'agit de terroirs ou de tribus modestes, surtout de populations perdues aux lointains rivages. Réparons quelques oublis...

Aux siècles d'Armor, les premières familles d'Enez Heussa ont vu passer les nefs de ces caboteurs primitifs, les hardis pêcheurs de Venète qui se lit maintenant Vannes, les avisés trafiquants de Korbilo, « grand entrepôt du commerce entre la Gaule et les Iles Britanniques ». (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*.) Korbilo dominait sur l'estuaire du Liger (ou Loire), bien avant d'être détrôné par la capitale Nannète (ou Nantes).

De leurs barques de pêcheurs, ou du haut de ces falaises d'où je promène mon regard sur le même océan qu'ils affrontaient, ils virent plus tard les vaisseaux des Carthagi-

nois, puis ceux des Massaliotes, aller faire l'échange d'objets du Midi contre l'étain, le cuivre, les peaux, les chiens, et, hélas ! des esclaves, aux brumeuses îles Cassitérides, avant qu'on ne nommât celles-ci les Iles Britanniques.

Puis Armor est envahie par un lieutenant de César, P. Crassus, qui soumet jusqu'aux Osismes et aux Curiosolites. Mais les Venètes suscitent un soulèvement. « C'est le peuple le plus puissant de toute cette côte maritime, signale Jules César (*Commentaires sur la Guerre des Gaules*) ; les Venètes possèdent un grand nombre de vaisseaux et surpassent leurs voisins dans l'art de la navigation ; ils occupent, d'ailleurs, sur cette mer vaste et orageuse, le petit nombre de ports qui s'y trouvent. » Leurs voisins se liguent avec eux. César ordonne de construire des galères sur la Loire, sans doute à Korbilo. Des tribus gauloises, dont les Osismes (pays de Brest et de Léon), envoient des contingents aux Ve-

nètes, qui, d'autre part, expédient des nefs par le chenal du Four pour aller chercher du secours en Cornouailles de l'Albion. César envoie une légion contenir les Curiosolites et met D. Brutus à la tête des vaisseaux gaulois capturés aux ports des tribus Pictones et Santones et joints à ses galères. Il suit le rivage avec ses légions, tandis que Brutus gagne le golfe entre la presqu'île de Ruis où campe César et la presqu'île de Quiberon. Là, de quatre heures du matin au coucher du soleil, la flotte des Romains livra une rude bataille aux deux cent vingt navires des Venètes, qui furent vaincus. « Cette bataille mit fin à la guerre de tous les peuples maritimes de cette côte », dit César. Cette affaire maritime fut la plus importante des Gaules, et son écho dut retentir chez les Ouessantins, qui, d'ailleurs, avaient dû joindre quelques volontaires au contingent de leurs frères les Osismes.

Au temps gallo-romain, relativement calme

et prospère, les eaux et passages de l'archipel servirent surtout à la pêche ou au commerce de l'Ouest gaulois et de l'Ibérie avec les Iles Britanniques. Mais après Charlemagne, les Normands semèrent la terreur sur ces rivages, en allant piller, incendier et massacrer aux fleuves atlantiques et jusqu'en Méditerranée.

Plus tard, sous Charles V et Charles VI, quand le Franc-Comtois Jean de Vienne, premier amiral de France, porta trois fois la guerre chez les Anglais, l'archipel d'Ouessant dut avoir sa part d'incidents.

Nous avons déjà signalé Porsmoguer, sous Louis XII. Commandant de *la Belle Cordelière*, beau vaisseau construit par ordre d'Anne de Bretagne, alors reine de France, il livra d'ardents combats aux Anglais, vers le cap Saint-Mathieu, dans le chenal du Four. Incendié, il communiqua le feu au navire anglais la *Régente*. Certains disent qu'il repoussa encore l'ennemi en 1512 et périt dans l'affaire.

Par la suite, la rivalité anglo-française alla se mesurer au Nouveau Monde, et Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, passa au large d'Ouessant, partant fonder le Canada, où Champlain venu ensuite bâtit Québec.

Mais quelque chose d'apparence formidable vogue sur les flots : Philippe II d'Espagne envoie contre l'Angleterre « l'invincible Armada », commandée par le duc de Medina-Sidonia.

Cette flotte, qui avait coûté cent vingt millions de ducats, est détruite par la tempête, engloutie, dispersée, le 21 juillet 1588, date du déclin pour les Espagnols, de la montée pour les Anglais.

« Quand on voit Ouessant pour la première fois, surtout si la mer est un peu forte, on peut se demander ce que la majestueuse horreur des guerres navales ajouterait de sinistre beauté à ce paysage du deuil et de l'effroi », a dit V.-É. Michelet. Eh ! si, elle y ajoute les fureurs des convoitises humaines, des ambi-

tions rivales, et c'est beaucoup... peut-être beaucoup plus!

La vieille querelle de l'Angleterre et de la France, sans cesse à l'affût de prétextes, rencontre celui du « droit divin ». Louis XIV prend en main la cause à peu près désespérée du Stuart Jacques II, réfugié en France. Le roi détrôné par d'Orange vient à Brest, s'y embarque, passe l'archipel au printemps de 1690, aborde l'Irlande. Il s'y montre incapable comme en Angleterre, malgré les secours de Louis XIV en soldats, en flottes que dirigent des Châteaurenaud, d'Estrées, Tourville, Forbin, et en corsaires comme Jean Bart. Guillaume d'Orange, ambitieux avisé, qui a épousé Marie, fille du Stuart déposé, rejoint en Irlande son lieutenant Schomberg, Tourville gagne une victoire navale, mais Jacques perd sur la Boyne, le 11 juillet, la bataille terrestre, plus décisive, où sept mille Français sous Lauzun sont fort bousculés par les protestants qu'exila la révo-

cation de l'édit de Nantes. Et l'archipel voit revenir Jacques II encore vaincu, qui a abandonné ses Irlandais et n'arrête sa fuite qu'au port de Brest.

Deux ans après, au cours de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Louis XIV veut utiliser les partisans de Jacques II qui persistent à lutter en Angleterre. Tourville, à Brest, attend l'escadre de d'Estrées; il apprend que celle-ci est retenue par la tempête dans le golfe de Gascogne, et part de Brest contre une flotte double d'Anglais et de Hollandais. Il passe l'archipel, entre dans la Manche. Malgré son talent et la valeur française, le nombre l'emporte. De la flotte en retraite, quinze vaisseaux sont détruits à la Hougue, trois à Cherbourg non encore organisé, vingt-deux gagnent Saint-Malo, sept voguent éperdus dans le chenal du Four, ramenant à Brest ce « noble débris ».

L'année suivante, Tourville veut sa revanche. Sa base est encore Brest. Cette fois,

il gagne le sud-ouest de la péninsule ibérique, y rallie d'Estrées, assaille cent quarante navires marchands pourvus de canons et protégés par vingt-sept vaisseaux de guerre ; la moitié seulement de ces derniers et une cinquantaine de marchands peuvent s'échapper, en fuite au large d'Ouessant, vers l'Angleterre consternée. Oui, les fureurs humaines savent ajouter aux horreurs naturelles des côtes les plus sauvages... En neuf ans, le seul Saint-Malo, par ses corsaires, capture deux cent soixante unités de guerre et trois mille quatre cent quatre-vingts navires de commerce. Les Anglo-Hollandais essayèrent d'atteindre les bases de ces expéditions pour eux si funestes ; leur descente près de Brest, en 1694, ne réussit pas.

Un nouveau siècle déroule ses annales. Anglais et Français se retrouvent aux prises sous la Guerre de Sept Ans. Deux ans après la défaite de Soubise à Rosbach, le maréchal de Conflans part de Brest avec vingt et un

navires, et, n'osant se risquer contre des forces égales, lâche son arrière-garde et va, le 20 novembre 1759, s'échouer, se perdre au milieu des récifs.

XXII

La bataille

Quand les guerres féodales et royales touchent à leur fin, d'autres s'allument, pour des causes nouvelles. Un grand événement se prépare. De l'autre côté de l'Atlantique, une colonie anglaise s'est révoltée, la déclaration des États-Unis fait une préface retentissante à la prochaine Révolution française.

Événement capital, à l'aurore de l'histoire contemporaine ! De partout les regards se tournent vers les soldats improvisés de Washington. Réussiront-ils ? Et que va faire la France ? Dans son étude brève et précise sur *Washington*, Fernand Clerget a tracé en ces quelques lignes le tableau du moment le

plus pathétique, à la fin de 1778 : « Pendant que le général luttait contre un ennemi plus nombreux, mieux armé, mieux discipliné, contre des compatriotes trop indifférents, ou des loyalistes dangereux, et contre la misère de ses miliciens, le Parlement anglais, éclairé par Pitt sur le péril français, ajournait de nouvelles mesures. En France, au contraire, on reconnaissait l'indépendance, et Louis XVI signait, le 6 février 1778, le traité préparé par Franklin. La Fayette, premier informé, courut au général et l'embrassa ; les brigades s'assemblèrent, on tira un feu de joie. Le 13 mars, le traité fut notifié à Londres ; des deux parts, on rappela les ambassadeurs ; la France se rangeait à côté des États-Unis. »

Les ports de la Manche arment pour des branle-bas. Le 17 juin, — le jour même où les Anglais évacuaient Philadelphie, — leur amiral Keppel, dans la Manche, fit tirer un coup de canon contre des navires français. La

frégate la *Belle Poule*, répondant avec tout son feu, démâta et mit hors de combat la frégate ennemie l'*Aréthuse*.

Alors, l'Espagne, qui avait à défendre la Floride et rêvait de reprendre Gibraltar, s'unit à la France. Le 25 juillet, le comte d'Orvilliers sort de Brest, traverse le golfe de Gascogne, rallie devant La Corogne les navires espagnols, et revient passer au large d'Ouessant.

Orvilliers est assisté par le duc de Chartres et le conseiller de celui-ci, La Motte-Picquet. Il avait, en outre, près de lui un vieux marin français, lieutenant-général des armées navales, Louis Charles du Chaffault, qui se conduisit vaillamment et fut blessé à l'épaule. La flotte anglaise obéissait à l'amiral Keppel et à ses lieutenants Robert Harland, Hugh Palliser. Les Franco-Espagnols s'avancent dans la direction de l'ennemi, le cap sur les îles Sorlingues qui terminent la Cornouailles anglaise et sont à la longitude d'Ouessant.

Au nord de celle-ci, au tiers du trajet, l'action s'engage par l'artillerie.

De violentes canonnades paraissent donner à l'ennemi le premier avantage. Mais d'Orvilliers, tout en soutenant ce duel de bouches à feu, réussit à disposer ses vaisseaux sous le vent de la ligne ennemie. C'est l'instant pour la division du duc de Chartres d'appuyer par un mouvement de flanc ; elle ne bouge pas. Il faut assaillir des forces dès lors supérieures. On leur livre des engagements particuliers, où se signalent l'initiative et la ténacité des capitaines, officiers et équipages.

La frégate la *Surveillante* se distingue dans cette lutte inégale. Son commandant, du Couédic, et ses braves marins s'acharnent si bien contre la frégate le *Québec*, que Framer, à bout de résistance, se fait sauter avec son bâtiment.

La flotte anglaise en retraite se replia vers la Cornouailles et se réfugia à Plymouth.

L'amirauté traduisit Keppel et Palliser devant une cour martiale, qui les acquitta, pour qu'on pût dire l'affaire indécise.

Telle fut cette bataille d'Ouessant, livrée le 22 juillet 1778 selon les uns, le 27 selon d'autres, le 11 août d'après d'autres encore ! Les historiens feraient bien de se mettre d'accord, quand il s'agit d'une affaire importante. Celle-ci n'a pas à son passif de grandes pertes d'hommes et de navires, mais elle compte, et beaucoup, comme premier engagement d'ensemble de la France dans cette guerre d'Amérique. D'autre part, c'est un succès naval qui coïncide avec l'arrivée d'une escadre française devant le port de New-York, ce qui décida Washington à passer de la défensive à l'offensive. Bien des chocs maritimes furent plus meurtriers, plus renommés, qui n'eurent cependant pas l'importance démonstrative de la bataille d'Ouessant.

XXIII

Ce que la mer garde encore

— Oui, murmurais-je en contemplant le vaste océan du haut de cette pointe de Pern, les Ouessantins ont pu voir passer toutes ces choses qui étaient des événements, ou en recevoir l'écho plus ou moins amorti... et bien d'autres moins importantes, humus anonyme de l'histoire ! Mais combien y pensent, de leurs descendants actuels ? Aucun, sans doute. A leur tour, ils sont engrenés dans l'âpre lutte pour l'existence ; tout au plus s'intéresseraient-ils à un événement d'aujourd'hui... pour l'oublier demain, comme font les spectateurs quand le rideau baisse sur la tragédie théâtrale. Et n'ont-ils pas pour excuse la nature ensevelisseuse ?

Cette mer qui a englouti tant d'existences, de navires, de richesses, qui roule éternellement ses vagues insensibles sur tout cela, cimetière mobile mais implacable de tant d'aventures, héroïsmes, passions, mercantilismes... un Monde !

Après la bataille d'Ouessant, on revit les courses hardies des corsaires, on se raconta les prouesses de Paul Jones harcelant l'adversaire, osant assaillir White-Haven. En juin 1779, une escadre franco-espagnole côtoie l'archipel, va sillonner la Manche en tous sens. L'Irlande remuait, Londres s'insurgeait, Jones allait ravager jusqu'aux lointains rivages d'Écosse.

Aux États-Unis, la situation redevenait pénible, quand, en juin 1780, Rochambeau part de Brest avec sept vaisseaux et six mille Français. Il gagne Rhode-Island, et ce secours rétablit les affaires de Washington. L'année suivante, la force anglaise tombe enfin à York-Town.

Cette même année 1781, Suffren, s'élançant aussi de Brest, se rendait dans l'Inde, y livrait six combats heureux, cueillait d'autres succès sur terre, ne s'arrêtant qu'à l'avis du traité de paix.

D'autres expéditions eurent un but scientifique ou de découvertes. Ce fut encore de Brest que s'en allèrent des navigateurs jusqu'aux mers australes, tel Kerguelen, qui donna son nom à un archipel isolé, perdu, glacial, de vie presque impossible : aussi le laissa-t-on à la France.

La guerre d'Amérique terminée, on marcha vers la Révolution française, qui, bientôt, vit se coaliser contre elle les monarchies alarmées, excitées par Pitt et la finance anglaise. Brest, base précieuse d'actions maritimes, ne connaissait pas les longs chômages. En 1794, nos succès terrestres n'avaient pas l'équivalent sur mer. Au printemps, deux cents navires amenaient du blé des États-Unis ; grave affaire, le pays avait faim. La

Convention expédie Jean Bon-Saint-André à Brest. Il s'entend avec l'amiral Villaret-Joyeuse, tous deux partent, avec vingt-six vaisseaux de ligne, protéger le convoi. Ils rencontrent l'amiral Howe avec une flotte de même force. La lutte est acharnée (13 prairial : 1^{er} juillet). Les Français perdirent six vaisseaux, durent plier. Ce fut alors que s'illustra le *Vengeur*, commandé par La Renaudie. Cerné, sommé de se rendre, il refuse. L'équipage cloue au grand mât le drapeau national, et s'engloutit en criant : Vive la République ! La Convention décréta qu'un modèle du *Vengeur* serait suspendu aux voûtes du Panthéon. Quant au précieux convoi de blé, couvert par l'héroïque valeur de la flotte, il avait pu gagner Brest sans dommage. C'est vraiment un cas où la retraite est une victoire, puisque l'affaire eut les résultats souhaités.

L'an d'après, Ouessant voit encore passer d'autres forces meurtrières, en juin ; mais,

cette fois, c'est une flotte anglaise transportant trois régiments d'émigrés à la presqu'île de Quiberon. Quinze mille Chouans s'approchent pour les aider. Hoche veillait ; avec une petite troupe, il se poste vers l'isthme, attend des renforts, enlève Auray, puis écrase vingt-cinq mille émigrés et Chouans entassés dans la presqu'île comme dans un mortier. Bien peu, sautant dans des barques, purent repasser en fuyards dans le chenal du Four ou au large d'Ouessant.

Sous le Consulat, décembre 1801, Villaret-Joyeuse et le général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, emmènent de Brest une flotte ayant pour mission de réoccuper Saint-Domingue libérée par le Noir Toussaint-Louverture. Mais les Ouessantins ne verront pas revenir des vainqueurs ; les Noirs résistèrent, incendièrent, massacrèrent, et finirent par triompher.

Dans l'intervalle, on avait eu l'empire. Napoléon reprit un vieux projet, bien des

fois essayé, parfois réalisé : la descente en Angleterre. Il attend à Boulogne les flottes qui doivent protéger le passage. Moins heureux que sœur Anne, il ne voit rien venir. Gantheaume était bloqué dans Brest, Misiessy dans Rochefort; Villeneuve, parti de Toulon, s'était enfermé dans Cadix. La jonction des trois flottes fut vainement guettée aux sémaphores ouessantins. Et Napoléon, furieux, partit à Ulm, à Austerlitz, puis envoya l'ordre à Villeneuve de croiser dans la Méditerranée; mais l'amiral fut vaincu au cap Trafalgar par Nelson, qui périt dans l'action. Prisonnier, Villeneuve obtint de venir se justifier; mais, désespérant, il se tua dans Rennes de six coups de couteau. Napoléon renonça à la guerre maritime.

Franchissons le dix-neuvième siècle. Brest s'est encore développé, fortifié, mais de son port ne se sont plus élancées des flottes voguant vers les batailles. On fait des essais, on se prépare... sait-on ce que réserve l'ave-

nir? Les batailles navales, comme les terrestres, sont toujours en prévision! Puis il faut se défendre. Il y a les sous-marins, les torpilleurs. En août 1898, le ministre de la Marine Lockroy vient contrôler ceux de Brest. C'est le moment de grandes manœuvres maritimes sur les côtes de Bretagne. Le ministre embarque sur le *Cassini*, escorté par les autres torpilleurs, et se rend de Brest à l'île d'Ouessant. Le *Cassini*, coté 21 nœuds, n'en file en réalité que 17; cependant, il sème en route les torpilleurs d'escorte, qui n'ont pu le suivre.

« Voilà où nous en sommes, observait le *Radical* du 14 août; et les grandes manœuvres ont permis de constater que, sur environ trois cents pièces de canon qui défendent les abords de Brest, une soixantaine tout au plus pourraient être armées en cas de guerre subite; or, il n'y a que quarante-cinq lieues de Brest à la côte anglaise. »

Tout cela a fort changé depuis. Et le ving-

tième siècle, qui a vu se former l'Entente cordiale, ne dira-t-il pas un jour, paraphrasant le mot fameux qui rasait les Pyrénées : Il n'y a plus de Manche ?...

XXIV

L'homme que la mer n'a pas voulu

— Alors, quoi ! dit Gustin survenant, voulez-vous partir, vous élancer sur l'Atlantique, vers des Floride, des Labrador, des Eldorado ?

— J'avoue que cette immensité recèle une attraction qui, sur beaucoup, peut être irrésistible... non seulement par elle-même, mais surtout à cause des terres mystérieuses dont elle sépare. Si l'on ne part pas, c'est qu'il n'y a plus guère de terres inconnues ; toutefois, l'homme est toujours le même, le désir des ancêtres de s'en aller aux découvertes nous saisit secrètement à notre tour. Ces grands migrants de la terre et des eaux, besogneux, guerriers, marchands, nous ont

transmis de la graine d'aventure. Et voyez : ils ne sont pas loin de ce temps-ci, les Colomb, les Gama, les Magellan, les Cook et les La Pérouse.

— Oui... et Livingstone, Brazza, Cail-lié, etc. Donc, vous partez ?

— Partir ? Non. Le désir n'est pas l'acte. Il peut nous effleurer, mais nous lui résistons, n'ayant plus comme autrefois l'attrait du mystère, l'attrait de beaux pays neufs à coloniser. Puis, il y a les situations... Qui sait, dans ma jeunesse, si un appel, une circonstance, ne m'auraient pas lancé comme nos anciens sur les routes mouvantes des océans, vers les dernières terres à découvrir ?

— Ouessant ne vous suffit plus !

— Vous avez bien fait de me rappeler à cette terre-ci, à notre île... et je rentre avec vous dans les réalités. Allons-y.

La compagnie prend le chemin du retour, après un regard d'adieu à l'immensité océane. De cette pointe de Pern, nous revenons par le

littoral nord de la baie de Porspaul. Ayant dépassé une batterie qui fait vis-à-vis à la Pyramide Blanche de la presqu'île sud, nous atteignons le village de Loqueltas, d'environ quatre-vingts habitants, dominé à son nord-ouest par le phare de Créach où nous étions deux heures avant. La journée est belle, printanière, les soucis s'évaporent dans l'air tiède, sous le bon soleil qui descend comme à regret vers le couchant. Nous laissons à gauche le moulin Belanger, à droite une croix et presque aussitôt le hameau de Parapuchen. Par le petit plateau de 36 mètres où commence de ce côté Lampaul, nous sommes bientôt place de l'Église.

Il y a bien des gens sur cette place, ce n'est pourtant pas un dimanche, où l'on se groupe et bavarde à la sortie des offices. Peu d'hommes comme toujours, ils sont à la pêche ; trois ou quatre au plus. Mais des vieux, des enfants, des adolescents, surtout des femmes. Il y a sur les visages une expression inaccou-

tumée, et de-ci de-là des gestes exaltés, des paroles qui claquent. Aux seuils, aux fenêtres des maisons voisines, des ménagères béent, les yeux agrandis, les oreilles tendues. Quel événement extraordinaire a pu mettre Lampaul sens dessus dessous ?

Nous apercevons, vers la porte de l'église, Trébitien, Loïc, nous les joignons.

— Qu'y a-t-il donc ?

— C'est l'homme que la mer n'a pas voulu !

— On l'a trouvé ?

— Oui, Alorn. Il avait juré qu'il l'aurait. Cependant, le mendiant Cartahuz y est pour quelque chose ; vous savez bien, il racontait qu'il avait vu l'homme, au trou des Vacques. Alorn et son camarade sont allés rôder par là, en se cachant, à l'affût. Ils l'ont vu sortir, parler avec Naïk qui arrivait aussi, puis se glisser dans les rocaïles. Ils ont fait un détour, à cause de Naïk, ont rejoint l'homme, qui ne se pressait pas, ne se sachant pas guetté. Ils

l'ont saisi, bien qu'il fît mine de résister ; mais ce malheureux, à bout de forces, a dû se résigner. Ils l'ont amené de la falaise, en lui bourrant un peu les côtes. C'est lui q'voilà à ce coin de rue.

Nous avions remarqué en arrivant qu'il y avait là plus d'animation, une sorte de fièvre. Nous nous rapprochâmes, avec Trébitien. L'homme, habits en lambeaux, pieds nus, visage décharné, laissait errer sur les gens un regard plus hébété que craintif. Alorn et son camarade se tenaient à ses côtés, tout fiers de leur capture. Il y avait dans les attitudes et les paroles cette curiosité agressive, cette cruauté puérile, d'ailleurs quelque peu lâche, des passants d'une rue citadine rassemblés autour d'un chien acharné contre un rat malencontreusement sorti d'un soupirail. Très peu de pitiés, beaucoup de moqueries, et même des menaces amorcées par les plus excités, quelques mauvais caractères.

— Faut le pendre ! cria l'un de ces derniers.

C'était plutôt histoire de voir la grimace effrayée du hère; celui-ci ne broncha pas, il paraissait ne pas entendre ou tout au moins ne pas comprendre ce qu'on lui voulait. Les affres du naufrage, les misères de sa solitude en avaient fait une loque humaine, au moral comme au physique.

Là-bas, vers l'ouest, le soleil avait disparu. Les rougeurs du couchant se miraient en reflets sanglants aux vitres de l'église. Le crépuscule semait du gris sur la place, de plus en plus envahie, car la nouvelle courait de seuil en seuil. Le garde champêtre, informé, s'en vint avec le ceinturon et la plaque de représentant de l'ordre, bien en vue au bas de la veste fourrée dessous. Alorn, interrogé, conta la chose, avec précaution : il s'agissait, tout de même, d'éviter un procès-verbal.

— Vous n'aviez pas le droit ! dit le garde, jaloux de sa fraction d'autorité.

— On parlait ben d'un naufragé, mais si ç'avait été un vagabond ?

— Il fallait m'en parler. Suis-je le garde, oui ou non ?

Alorn prudemment baissa les yeux.

— C'est bon, fit le garde satisfait de cette demi-soumission. Toi, l'homme, comment t'appelles-tu ?

— Colas.

— Ça ne suffit pas, on a aussi un nom de famille. Nicolas quoi ?

Le Colas garda le silence. Sans doute son malheur avait éteint beaucoup de ses souvenirs. De nouveau il y eut autour de lui des airs méfiants, des regards hostiles, aussi des grondements de ceux qui auraient voulu ressaisir leur proie. Le garde attendait, visiblement hésitant.

— Voici la Naïk ! murmura Trébitien.

Tous les yeux virèrent de son côté. A son tour elle avait su la nouvelle, à peine de retour près de la Marijob; une « bonne langue » s'était empressée de la renseigner, pour voir comment elle prendrait la chose.

Et Naïk était partie, elle passait devant l'église, elle s'approchait, droite, froncée, sans paraître émue des curiosités et des malveillances.

A ce moment, le garde, sous l'impulsion des mots hargneux de l'entourage, disait au Colas :

— Il faut me suivre. Tu t'expliqueras avec Monsieur le maire.

— Bouclez-le bien dans le petit local ! recommanda un des mauvais caractères.

A ce mot, Naïk pénétra dans le groupe. Le Colas, qui la reconnut, tendit vers elle ses mains amaigries et tremblantes.

— Vous n'avez pas honte ! dit-elle à tous. C'n'est qu'un miséreux, et vous voulez le mettre en prison !...

— Il faut bien le mettre quéq'part ! protesta le garde.

— C'n'est pas un vagabond.

— Alors, voulez-vous l'emmener chez vous ?

A cette idée, un remous secoua l'assistance, des rires fusèrent, ponctués de mots gras, d'insinuations goguenardes, de suppositions malignes sur la « vertu bien connue » de Naïk. Des calomnies, bien sûr, mais elle laissait couler le flot moqueur, ne sachant tout de même quoi répondre à la question insidieuse du garde.

Ce fut Trébitien qui trouva le dénouement à une situation devenue épineuse.

— Ce diable-là, dit-il, si c'est vraiment un diable, est bougrement mal foutu. Voyez-le, pas plus de force qu'un poulet... faut le soigner, quoi ! J'propose de l'emmener chez moi ; un bon tas de varech dans un coin du hangar, y s'ra mieux là qu'dans ses rocailles. Après quelques jours, on verra s'y s'remplume et r'prend sa connaissance !

La chose fut conclue aussitôt. L'assistance approuva, quelques-uns même applaudirent, et les mauvais caractères mirent un roc sur leur langue.

— Allons ! fit le garde d'un ton bonhomme, emmenez votre locataire !

Un rire unanime salua le départ du Colas, encadré par Trébitien et Loïc, auxquels nous emboîtions le pas. Naïk, redevenue muette, suivait à distance. On arriva bientôt à la maison de notre messenger boiteux. Sur le seuil, l'homme parut hésiter, craintif. Alors, Naïk se rapprocha et dit :

— Entre là, Colas, n'aie pas peur.

Puis elle tendit la main à Trébitien, et, parlant encore, bien plus qu'elle n'avait fait depuis des mois, elle murmura, mêlant une émotion bizarre à sa reconnaissance :

— Vous, vous êtes bon... merci !

Et elle partit rejoindre la Marijob, à grands pas, sans se retourner.

XXV

Chez Le Guillou

Le lendemain de ce jour qui vit une sorte de dénouement à l'histoire primitive, avec des côtés touchants, de Naïk et du Colas, nous étions réunis dans la grande salle de Trébitien, dès le matin. Le quartier général avait à résoudre la question du départ.

Il faut partir, il faut partir !

chantonne Gustin l'impatient, en guise d'ouverture de séance.

— Il n'est pas de séjour, bon ou mauvais, gracieux ou sauvage, qu'il ne faille quitter ! déclame Grenier mi-doctoral et mi-sentimental.

— Les départs, les adieux, dis-je à l'unisson, Barbey d'Aurevilly les a définis par quelques-uns de ses mots en relief, ajoutant à ces incidents de la vie, parfois banals, une couleur de tristesse poignante, voire de fatalité.

— Vous n'avez pas l'intention de nous faire pleurer ! proteste Mme Hémon.

— Alors, on va reprendre le bateau ? murmure Mme Grenier, que travaille une sourde inquiétude.

— La prochaine fois, lui promet son mari, nous apporterons un avion dans nos bagages.

— Il faut partir ! répète Gustin en vulgaire prose et sans musique. A notre tour de prononcer ces paroles tant de fois proférées sur cette planète, et sans doute sur les autres.

— En chasse ! clame Hémon. On a bien le temps de revoir des mondains ou des musées ! Et la chasse est un prétexte... Cela signifie des bois, des champs, des prairies, un bain

de nature qu'on ignore de plus en plus dans les villes, où l'on a horreur des arbres, où la terre est cachée sous des pavés.

— Objectif ?

— Un cousin, fermier au pays de Léon, pas loin du Conquet. Ceci, s'interrompt-il en s'adressant à Mme Grenier, vous priverait, il est vrai, d'une partie du trajet sur mer.

— Ça ne fait rien ! se hâte-t-elle d'acquiescer.

— Il n'y a pas d'autre opposition ? Prenons demain le *Ménez* et allons arranger cela avec le cousin.

Cette fois, Trébitien est du voyage. Il va, pour des revendeurs ouessantins et aussi lui-même, vérifier et acquérir, à Brest, divers lots de fruits de saison, de pommes de terre et autres légumes frais ou secs. Le jour suivant, nous embarquons sur le *Ménez*, tous quatre, plus trois fusils de chasse. Le Fromveur roule des vagues presque raisonnables, sous la petite pluie fine si fréquente aux pays d'ouest. Dans la légère brume humide, les

passages et récifs de l'archipel ont pris l'air revêche qui, sous un bon soleil, ne serait que du sauvage pittoresque. Molène est tourné, le plateau de la Helle dépassé. Le petit vapeur fend de biais, de nord-ouest en sud-est, le chenal du Four. A l'escale du Conquet, nous souhaitons bonne fin de voyage au voiturier ouessantins, et nous passons sur le quai.

Hémon avait informé son cousin de notre projet, par dépêche, et réponse était venue la veille. On nous attendait, nous pouvions ne pas nous hâter. Cependant, Kerloas, où nous allions, est à environ trois lieues du Conquet, à vol d'oiseau. L'auberge où nous entrâmes mit à notre disposition une carriole jusqu'à Ploumoguier. Le reste, on le ferait à pied. Une demi-heure plus tard, on roulait en pays de Léon, par des champs, des landes et des bois dont l'altitude s'élevait assez sensiblement.

Parmi les traits qui révèlent l'« air de famille » des Léonais et des Ouessantins, il

en est un fort remarquable. On se souvient des nombreuses localités d'Ouessant portant le radical *ker*, domaine, village. Or, notre cocher de carriole nous désigne du fouet et de la parole : Kerlogué, Kerzélac, Kerarstréak, Kerourien, Kerbrouen, dans le dernier quart d'heure avant Ploumoguier. Le Léon offre plus de cent, peut-être, de ces Ker, exportés au temps jadis par ses colons de l'archipel.

Ploumoguier, où nous quittons notre conducteur, est un gros village de deux mille habitants, où se trouvent de ces monuments mégalithiques si nombreux en Bretagne. Hémon connaît ce terroir ; il nous pilote vers Kerloas, à une lieue et demie à cause des détours en ce pays mamelonné, où les cotes varient de 85 à 145 mètres. Des collines forestières s'évadent ruisseaux et rivières, affluents de l'Aber Ildut qui se jette au chenal du Four.

Nous suivons d'abord la route de Saint-Renan, chef-lieu du canton, le long de

champs bien cultivés et d'un bosquet. Nous la quittons à notre gauche, pour un chemin qui monte en zigzags entre le château de Cohars et les pentes du hameau de Neider. Et nous voilà sous bois, ce qui nous change des landes nues et des granits rudes d'Ouessant. Ces montées et ces descentes forestières sont peu habitées; Penhars, Cosquer, Kera-mézec, d'autres encore, ne sont que des hameaux. Notre marche allègre nous élève encore vers un plateau, entre les quelques maisons agricoles dites Bubriny et Kerdrizou. Au sommet, Hémon s'engage dans un sentier.

— On va couper par ici; nous n'avons plus que trois ou quatre cents pas.

Le soleil en déclin nous promet bien encore deux heures de jour. Nous ne sommes pas en retard, nous avançons d'un pas de promenade, en pente douce sous les arbres. Bientôt apparaît la route de Plouarzel; à notre droite, une ferme, à gauche...

— Un dolmen! s'écrie Maurice, usant du nom le plus généralement répandu.

— Eh! non, un menhir, lui dis-je. Tu vois une haute pierre debout. Le dolmen est une grande table de pierre posée sur d'autres verticales. Des pierres debout, groupées avec intervalles entre elles, seraient un cromlech!

— Et cet autre monument, à notre droite, est la ferme du cousin Le Guillou, ajoute jovialement l'ami Hémon.

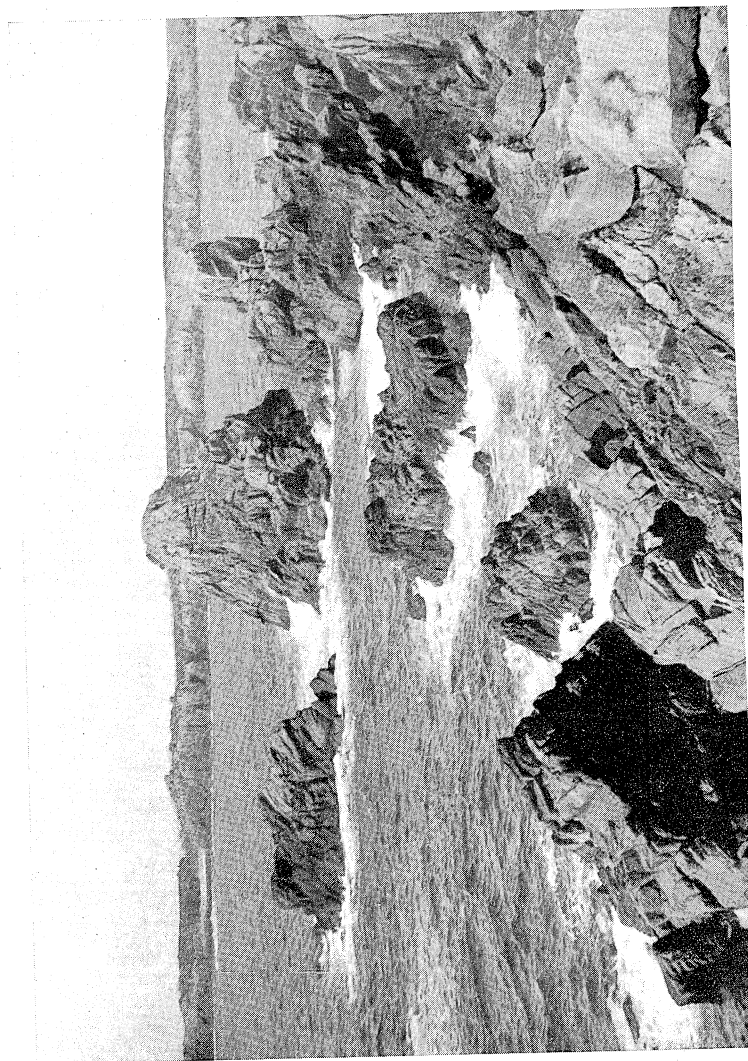
C'est une grange habitation, en retrait de la route, à l'orée d'un petit bois qui la sépare du hameau de Kerloas. Nous traversons un verger, dont les pommiers plient sous les pommes à cidre, et parvenons à la porte d'arrière de la grange, entre le four et l'écurie d'un côté, le corps d'habitation de l'autre. La grande porte est ouverte; nous pénétrons dans la grange, le long des chariots, charrue, herse, échelles, etc., et Hémon, à l'aise dans la pénombre, ouvre une porte donnant dans la cuisine de la famille Le Guillou.

— Ayez pas peur... ce n'est que nous !

— L'avant-garde ! exclame gaiement le fermier qui aiguisait une serpe sur le grès de l'évier. Entrez, y aura d'la place pour toute la troupe... V'là les billets d'hébergement !

Et il nous tend large ouvertes ses mains rugueuses, où se posent nos phalanges parisiennes, qui se souviendront de l'étreinte. C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille à peine moyenne, mais trapu, solide sur ses bases. La « cousine » nous accueille du même air jovial, qui nous acclimate sans délai ; et leurs deux garçonnets font les doux yeux à Maurice, ou peut-être à la gaine de cuir de son fusil : sait-on jamais, avec l'enfance curieuse !

Pour le dîner, la fermière a préparé une soupe au bœuf et légumes, et, ce qui charme davantage certaines préférences que met en moi un évident atavisme gaélique, un superbe jambon fumé par maître Le Guillou lui-même, et qui exhale vers les solives de l'étage



ILE D'OUESSANT. — L'îlot de Kereller et les écueils de Kingy et Cadoran.

Studio Jics.

des effluves dont j'apprécie au passage la finesse, et ce je ne sais quoi qui fait du porc fumé « l'animal dieu, cochon roi ! » que célébra ce gourmand de Breton nantais, Charles Monselet.

Au café arrosé d'un calvados distillé par l'alambic de la ferme, vieux de quelques années, Le Guillou confirme que toute la compagnie tiendra dans la maison.

— Y a d'la place... Puis on s'arrangera, on se serrera un peu, pas vrai ? Aux vacances comme à la guerre ! Pas de gros travaux en ce moment, la moisson est battue, les regains rentrés, on n'est pas aux labours d'automne, et c'est le mois de la chasse !... Hein ! jeune homme, vous avez apporté un joujou qui n'm'a pas l'air d'un pistolet d' deux sous ?

— Mais oui, Monsieur Le Guillou ! fit Maurice conquis par cet entrain.

— Bravo ! Les cerfs n'ont qu'à bien se tenir, et les sangliers, donc !

— Il y a des sangliers ?

— Moins qu'autrefois, mais il en reste.
Un sanglier n' vous fait pas peur ? Après tout,
c' n'est jamais qu'un cochon sauvage.

— Hum ! fit Maurice avec un demi-sourire,
mais tout de même décidé à ne pas reculer.

— Bon, s'il fait trop le sauvage, nous
serons là !

Les paysans, plus sages que les citadins, ont
gardé les habitudes normales des ancêtres :

Dîner à six, coucher à neuf,
Font vivre d'ans nonante-neuf.

Un peu avant dix heures, Mme Le Guillou,
précédée de son aîné portant un chandelier
à bougie, nous conduit à nos chambres, où
d'autres bougies éclairent les lits aux draps
immaculés, prêts à nous recevoir, et peut-
être aussi à nous réserver des rêves de chasses
merveilleuses.

XXVI

Le cor de chasse

Le Guillou, debout, lui, dès cinq heures, a
déjà suffi ou veillé à toutes les besognes mati-
nales, et l'Yvonne, sa femme, va et vient devant
le fourneau à quatre marmites de la cuisine.
Comme le fermier veut nous montrer le pays,
il a pris sur lui de nous tirer des bras de
Morphée.

— Histoire, explique-t-il, de nous faire
gagner l'appétit de midi.

Bientôt prêts, on expédie le petit déjeu-
ner, et lestés d'un café bien chaud, on saisit
les engins de Nemrod. Un début, pour Mau-
rice ; aussi, Hémon et son père lui donnent-
ils les conseils de prudence du parfait chas-
seur. Le fermier passe sa serpe au ceinturon,

et nous sortons par la cour du devant, qui nous met en peu d'instants sur la route.

Neuf heures sonnent à un clocher lointain, du côté d'où vient la brise ; les centres communaux sont fort espacés, tandis que pullulent hameaux et fermes, tirailleurs de la lutte séculaire contre la vaste forêt dont partout survivent des restes, puis contre une terre rude, que la ténacité a rendue productive. Le soleil brille au ciel bleu. Toutefois, des traînailles d'humidité rafraîchissent l'air, une fine brume s'accroche en fils ténus aux églantiers des haies et poudroie d'une vapeur très légère les flancs boisés de Kernaveno. Des domestiques agricoles, ou de jeunes pasteurs de l'un ou l'autre sexe, mènent aux landes gazonnées les moutons noirs bêlants, quelques porcs qui grognent d'aise ou de hargne, de petites vaches robustes qui nous saluent de leurs meuglements inquiets.

Ici nous sommes à plus de deux lieues du rivage du Four, et la route nous mène encore

plus avant dans le pays, entre deux larges bordures forestières dont l'épais feuillage est à peine effleuré par les premiers souffles d'automne. Elle descend vers les hameaux de Penarprat et Tourous, séparés par une rivière coulant au nord vers l'Aber Ildut qu'elle grossit. D'ici à son confluent, cette rivière forme deux bras limitant et arrosant une longue prairie bien irriguée. Le Guillou montre l'est d'un bras tendu.

— A une demi-lieue par là, c'est Saint-Renan, le chef-lieu du canton... Mais vous aurez bien le temps de le voir.

Tournons au nord, par un chemin étroit qui dessert des champs de ce côté de la rivière, et un bois clairsemé. En descendant la vallée, nous franchissons un ruisseau venu des environs de Kerloas, et nous approchons de la bonne route de Saint-Renan qui suit la pittoresque vallée de l'Aber Ildut. Mais nous laissons champs et prairies pour revenir par l'avenue du château de Kermabon.

D'ici, nous gagnons le bois touffu de Kervéatou.

. Avançons à couvert de la lisière. Le bon limier de Le Guillou fouille du museau les broussailles, les pâtis, les fanes des champs moissonnés. Bientôt nous avons une demi-douzaine de perdrix rouges dans nos carnassières, Maurice en a raté une, et, un peu vexé, il guette avidement quelque revanche.

Le chemin pénètre en plein bois. Nous rêvons aussitôt de la rencontre d'un lièvre, voire d'un renard ou d'un cerf. Pour exciter notre imagination, du côté du château dépassé le quart d'heure avant s'élève et plane, des coteaux forestiers aux vallons cultivés, la mélodie pleurarde d'un cor de chasse. Il faut avoir capté ces ondes sonores, de loin, en septembre, dans le calme des campagnes et la solitude des bois, pour en comprendre la poésie grave, entraînant par ses appels d'airain : « Lâ — la la la la lâ — la la la la lâ — la la la la lâ-â. » La finale s'est évanouie

dans les lointains que nous l'écoutons encore en nous.

Par moments, nous distinguons une fumée, un coup de feu, ici ou là ; on pourrait compter les distances par la durée des intervalles.

— Alors, Ouessant ? me questionne Hémon.

— L'Ile de l'Épouvante ?... C'est vrai, je n'y pensais plus !

Quant à Maurice, il est visiblement dans une autre humanité, celle de Robinson Crusoë, d'Œil-de-Faucon. Ses nerfs trépident, dénoncés par la bouche close, le nez pointant, les sourcils froncés. Sa main serre, à l'étrangler, son fusil. Vienne le sanglier dont parlait hier Le Guillou... qu'est-ce qu'il prendra !

Nous marchons de nouveau sous le couvert du bois, à l'abri des arbres et des buissons de la lisière, surveillant le chien très affairé en ses allées et venues, sur les pistes de perdrix à faire lever des champs de seigle moissonnés ou de sarrasins attardés.

— Où donc est passé Maurice ?

A une dizaine de pas, il suit un sentier sous bois, dans l'espoir peut-être de quelque gibier plus important que la perdrix ! Nous l'avions un peu oublié. Soudain claque un coup de carabine, suivi d'une clameur d'allégresse :

— Un chevreuil !

Tournés aussitôt vers lui, nous le voyons bras et fusil tendus, dans une attitude que se hâterait de « croquer » un sculpteur désirant ériger une statue de l'Exaltation causée par une prouesse rare.

— C'en est p' t' être un du château, hasarde le fermier, inquiet de voir survenir le képi d'un garde-forestier. Mais nous sommes dans un bois, non dans un parc...

— *Il était là, à trente pas !* s'écrie Maurice. Je l'ai vu sauter dans les bruyères, alors j'ai tiré.

O illusion, reine de la jeunesse et des chasseurs !

XXVII

Le Phare et la Procession

Le Guillou a un cabriolet, pour ses courses ; on y peut tenir quatre, sans bagages. Il va nous conduire au Conquet. De plus, lui et l'Yvonne veulent absolument que nous emportions la demi-douzaine de perdrix rouges, « pour donner l'envie à vos amis d'en venir savourer d'autres », ajoute le fermier. On les affligerait en se défendant trop ! Les traditions d'hospitalité ne sont pas encore éteintes...

Maurice est mieux « en forme ». Une nuit l'a remis d'aplomb, il reprend pied ; toutefois, il se tient à distance des gars de la ferme, qu'il a vus rire.

Il en a même entendu un dire, de son accent le plus sérieux :

— C'est celui qui a tiré un chevreuil.

L'air d'un pince-sans-rire, il tient le cheval du cabriolet. Maurice, qui remarque sa mine sournoise, mais qui ne recule pas aisément quand on abuse, s'arrange pour heurter du soulier le sabot du gars. « Ah ! vous étiez là ! Excusez ! » fait-il en dosant juste ironie et cordialité. Le Guillou, qui sourit, accueille notre lycéen près de lui, sur le siège de devant. Nous, un pied au moyeu, et nous voilà sur la banquette d'arrière. « Au revoir ! » crions-nous à l'Yvonne et ses deux garçonnetts, qui du seuil assistent au départ. Le fouet claque, le cheval trotte, un de ces petits chevaux bretons solides.

Le cabriolet roule allègre sur la route de Plouarzel, ce qui nous fait passer devant le menhir. Bientôt nous tournons au sud, par un chemin à coudes. Le pays est mouvementé de pentes forestières, de dépressions cultivées, de sommets à landes, genêts et broussailles. Après un « signal » de 138 mètres, nous tour-

nons de nouveau, devant les hameaux de Kerarbec, Landonoi, puis nous descendons devant Kerouzien et son château, jusqu'à Ploumoguier, premier village rencontré. Nous refaisons connaissance avec l'endroit, en dégustant à l'auberge un cidre mousseux qui cribble la langue d'agréables pétilllements.

Le chemin, après Ploumoguier, va toujours s'inclinant vers le rivage. A Trébalu, nous joignons la route de Saint-Renan au Conquet. Le Guillou, avec sa finesse paysanne, s'est adapté au collégien ; il lui désigne les hameaux, lui signale les paysages pittoresques, agrafe à tel endroit quelque anecdote du terroir. A l'arrivée, laissant dans son auberge habituelle cheval et cabriolet, il nous accompagne au quai, y attend avec nous le petit vapeur qui, parti à son heure de Brest, doit avoir doublé la pointe Saint-Mathieu. Ce n'est qu'au moment d'embarquer sur le *Ménez* qu'en serrant la main de Maurice, il dit, jovial :

— On vous *en* gardera !

— Merci ! fait l'adolescent du même ton. Quand je raconterai ma première chasse aux camarades de Paris, je pense qu'ils ne s'en nuieront pas.

— A la bonne heure ! V'là comme il faut prendre les choses. Au revoir !

Du pont, nous agitions les mains vers lui, qui nous crie : « A bientôt ! » Et le *Ménez* nous emporte en travers du chenal du Four. Le trajet s'accomplit sans incidents. J'ajouterais : ni surprises, si, à l'arrivée, nous n'avions celle, rare à Ouessant, d'un croiseur français mouillé dans la baie de Porspaul. Le *Ménez* doit dévier de sa voie ordinaire pour gagner l'anse de Lampaul, où nos amis guettent notre retour. Lavanant et son fils sont avec eux.

— L'État nous envoie des visiteurs ? dis-je au journaliste.

— Et non des moindres ! Une commission parlementaire. Ces messieurs ont débarqué,

déjeuné... Tenez, en voilà deux qui gesticulent : discussion grave, sans doute... celui de droite est M. de Chappedelaine. Ce qui me rassure, c'est qu'il y a des dames avec ces messieurs.

— Je croyais, remarque Mme Grenier, que les femmes étaient interdites sur la marine de guerre ?

— Peut-être, concède Lavanant benévole et ambigu... mais là, ce ne sont, en fait de guerre, que des parlementaires en balade.

Nous retrouvons tout en place, y compris le Colas, l'homme que ce brave Trébitien « a bien voulu ». Il se remplume, s'essaye à ranger un peu dans le hangar, retrouve même l'usage des paroles, jusqu'à en prononcer quinze ou vingt par jour.

— Et la Naïk ?

— Je n'ai pas revue, mais j'ai des nouvelles par Cartahuz. Figurez-vous qu'elle retourne rêver sur la falaise, la face vers le Fromveur. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle

espère ? C'n'était donc pas seulement pour secourir « l'homme que la mer n'a pas voulu » ? On n'y comprend rien de rien ! A moins qu'la tête soit délogée, depuis ses anciennes histoires.

— Dites donc, pour précéder notre prochain départ... nous voudrions faire une excursion en mer, est-ce possible ?

— Pas commode, on essayera.

Avec lui, nous voyons deux ou trois pêcheurs. Les pourparlers n'aboutissent pas. Déçus, agacés par cette difficulté bizarre, puisque la mer est là et que les bateaux ne manquent pas, nous sommes tirés d'embarras par un hasard, ou plutôt une coïncidence qui se relie à la tournée de la commission parlementaire. Une chaloupe pontée à l'avant, du service des phares, avec l'ingénieur de La Rochelle, est survenue. L'ingénieur veut bien nous prendre, sans les femmes. La chaloupe vogue par la baie de Porspaul, double les îlots et les récifs de la pointe

de Pern, met le cap au nord-est, vers son premier objectif, le phare de Créach. Puis nous irons à celui de la Jument. Ainsi nous pourrons contempler du large les semis d'écueils, les falaises abruptes et déchiquetées, spectacle horrifiant et bien différent de celui de l'océan vu du haut d'un rivage.

*
**

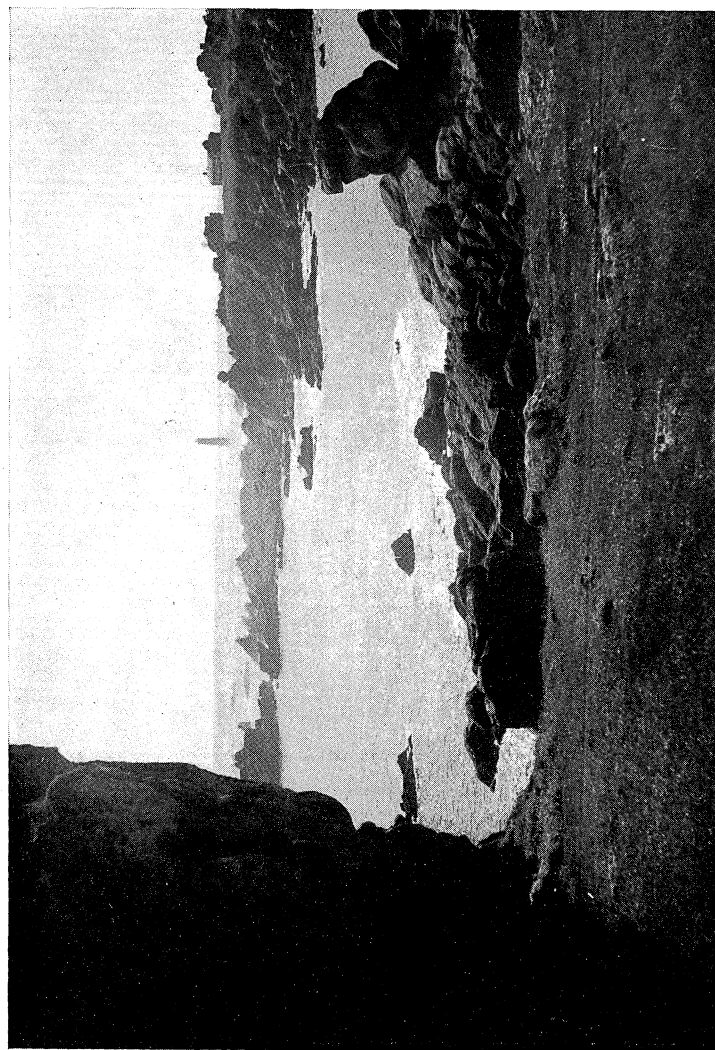
Dans le dégorgeement du Fromveur à l'océan, le phare de la Jument (Ar Gazels) se dresse sur un récif battu par une mer furieuse qui l'engerbe d'écume. Accoster serait briser le bateau, nous jeter par-dessus bord. Il faut se fixer à deux bouées de fond qui dansent, rouges, avec leur boucle. Deux hommes paraissent, à trente pieds au-dessus de nous, sur une maigre bordure dans le fût de maçonnerie. Il y a une potence pivotante, avec une poulie, un treuil, un filin qui descend.

— Le panier à salade, dit l'ingénieur ; vous

pouvez rester dans le bateau, mais si vous voulez visiter le phare, au premier de ces messieurs, tenez-vous bien.

Un sac bourré termine le filin. Je le saisis dans son balancement, y agrippe bras et jambes. Oh ! hisse, me voilà en l'air, balancé comme une araignée au bout d'un fil. Sous mes yeux, le bateau danse terriblement, la mer crépite. A hauteur, une griffe me saisit, m'attire, je prends pied. Ouf ! Puis c'est Grenier, son fils, Hémon qui commence à verdier. Nous y sommes tous, l'ingénieur aussi, moins le marinier qui reste en bas.

Le phare ? On en a déjà visité. Odeur d'huile, de poisson salé, lumière diffuse où brille une machinerie soigneusement astiquée. Des escaliers pour un nous conduisent dans les parties hautes. Un vent insoutenable sur le balcon. Les logettes, les couchettes, les vivres. Deux hommes, deux prisonniers, vivent là loin des bruits citadins, quelquefois deux mois sans ravitaillement.



ILE D'OUESSANT. — La pointe de Pern. Le phare d'Ar Gazek, dit de « la Jument ». Studio Jits.

On ne peut approcher que par molle eau, mer très basse.

L'ingénieur donne des détails techniques, entrecoupés de formidables coups de bélier qui nous font sursauter. A la descente, maintenant, pour le retour.

La corde et le sac qui dansent, un abîme glauque sous moi, l'embarcation qui va, vient, tourne, tangue sur ses amarres, à dessein relâchées. Je descends, le bateau est-il sous moi, possible, peut-être l'eau. Un choc malheureux me briserait les jambes. Visons juste. Dessus, lâchons la corde. Ça y est ?

— Pas trop d'bobo ? questionne le marinier, crachant sa chique. Aux autres.

Même chance, nous voilà tous. Le jeune Maurice est blanc comme un linge, Hémon vert, une feuille de salade. Agrippez-vous, soulagez-vous. Il est temps de rentrer...

*
**

Enez Heussa n'a plus grand'chose à nous révéler, nous en emporterons l'essentiel, sur les choses, les habitants, leur vie rude et un peu sauvage, voire ce que l'histoire maritime a accroché d'incidents catastrophiques, naufrages ou batailles, aux rochers redoutés de l'île et de l'archipel.

A notre dernier dimanche, il doit y avoir une procession. L'affluence est plus forte que d'habitude, bien du monde des villages et hameaux se mêle aux gens de Lampaul. Même le Colas participe à la cérémonie. Vêtu de vieux habits donnés par des voisins, une culotte ici, une veste là, des sabots ailleurs, il est présentable. Encore un peu voûté, un peu squelettique, il se tient, muet, comme étonné d'être là, aux côtés de Trébitien et de Loïc.

La Naïk est là aussi, parmi les femmes, avec la Marijob appuyée sur son bâton. Tou-

tefois, on ne chuchote plus dans son voisinage; le mystère est éclairci, et un malheureux naufragé lui doit sans doute d'être encore en vie. Mais pourquoi retourner-elle, seule, sur la falaise? Si les hommes mettent un cadenas à leurs blagues, il y a des femmes qui gardent une méfiance, qui ont de ces hochements de tête...

La procession part de l'église, par le chemin de gauche. Le vent, assez fort, cause des fléchissements aux bannières, au curé, aux petits bouts d'hommes en enfants de chœur, à galoches boueuses, en surplis de tulle blanc empesé. Il y a des veuves de tous âges, des jeunes, oh! que de jeunes! Les hommes à face cuite de brique sont presque tous des vieux.

La cloche sonne, les deux chantres psalmodient la litanie des saints, où, par séries, alternent les *ora pro nobis* et les *te rogamus audi nos*. En deux files indiennes, le curé, ses servants, ses chantres, les bannières,

s'avançant au milieu, la procession passe le ruisseau de Lampaul, suit le chemin qui partage le quartier sud-est, et gagne la falaise.

La grande croix et les bannières sont portées par des gars qui doivent s'embarquer le lendemain pour Brest. Toujours la mer qui réclame ses enfants ! C'est la règle, il faut lui être fidèle, et aussi à la foi : l'ancre suprême de salut, que l'on invoquera sous l'image de Notre-Dame du Bon-Voyage...

Le curé s'appuie sur un bâton. « Ses jambes faiblissent, à notre curé ! » Les femmes sont en grandes capes marron ou noires, avec un capelier de toile empesée sur la tête, formant avancée devant le front et arche ronde sur les épaules. Tous les visages sont graves, recueillis. C'est un de ces moments où s'oublient les peines de l'existence, où les âmes même les plus primitives entrevoient un coin d'idéal, un pan d'azur au milieu des brumes ténébreuses, des nuées pluvieuses et des vents de tempête.

A peu de distance dans la lande, par un sentier rocailleux, on atteint la chapelle Saint-Nicolas, dressée dans un enclos de cailloutis, de pierrailles devant et derrière. Les chantres et les hommes interrompent la litanie des saints ; tandis que le curé prie pour tous saint Nicolas, patron des peuples, les femmes chantent un cantique breton. Puis tout le monde s'agenouille ; le vieil officiant, de ses mains un peu tremblantes, bénit l'assistance, bénit la terre, bénit la mer. On se relève. Des jeunes filles chantent en français le cantique :

O Marie !

O mère chérie !

Garde au cœur des Bretons la foi des anciens jours,

Entends du haut du Ciel ce cri de la patrie :

Catholique et Breton toujours !

La procession s'en revient par l'étroit chemin en terre battue. Les chantres et les vieux reprennent la litanie des saints à l'endroit où ils l'avaient interrompue. Et le sonneur,

qui guettait du clocher cet instant du retour,
sonne à toute volée la cloche dont le vent
d'est emporte les sons loin, loin, là-bas au-
dessus de la baie, vers l'océan de vie et de
mort...

XXVIII

La complainte de Jean le Roux

Le *Ménez* est prêt, nos bagages sont à bord. Sur le quai, nous disons adieu à Trébien et Loïc, à Lorak, à Kerden, aussi à quelques voisines de nos campements terminés. Se reverra-t-on ? Sait-on jamais ? Ce qui manque le moins, à cet instant pathétique, ce sont les petits gars et les gamines. Le départ de notre escouade, c'est, pour leurs curiosités, un événement !

Adieu donc, Lampaul hospitalier, et ton église modeste et ton humble ruisseau ; et vous, hameaux de la falaise, rochers et récifs sourcilleux où se dresse, comme un roi, le York Corse ! Déjà la baie de Porspaul est franchie, les écueils de Pors Core sont dou-

blés. Le petit vapeur vogue sous le soleil, dans le Fromveur qui semble apaiser ses vagues d'abîme, — peut-être pour qu'on lui revienne ? Mais alors nous lâcherait-il ? N'est pas trompeuse seulement l'eau qui dort !

Au large des îlots de Men Cren, nos regards se portent sur la falaise où, un jour, nous avons surpris Naïk et « l'homme que la mer n'a pas voulu ». Nous sommes à plus d'un kilomètre, l'air est pur, le soleil flambe sur la ligne horizontale de cette falaise, et nous y distinguons une sorte de statue naine que la distance rapetisse ; Hémon et moi, sans hésiter, nous murmurons ensemble :

— Naïk !...

A cette heure de la journée, déjà à son poste de rêverie ! Peut-être se souvient-elle de notre rencontre, de nos paroles sympathiques, a-t-elle voulu voir passer notre bateau... Mais plutôt, notre départ a dû lui en rappeler un autre, celui de son deuxième

fiancé s'en allant au séminaire, peut-être par ce même bateau, qu'elle regardait s'éloigner du haut de cette falaise, pauvre veuve sans le maire ni le curé !...

J'évoque une poésie, sorte de complainte sur un même sujet, que Hémon nous a lue. Elle est d'Anatole Le Braz, un, encore, que la mer n'a pas épargné : un jour, une heure plutôt, car, en moins d'une heure, neuf personnes de sa famille en excursion, la barque chavirée, toutes noyées !... De son sône mélancolique, des fragments revivent en face de cette falaise où Naïk pleure ou rêve, revivent et se reforment au fond de ma pensée :

Ma fille, avez-vous peine amère,
Peine de cœur, peine d'esprit ?
Votre lèvre plus ne sourit.
— Plus je ne pleurerai, ma mère !

Mère, coupez mes cheveux blonds ;
Ils sont trop lourds, ils sont trop longs !

Nouez-les d'un ruban de moire
A ma quenouille de roseau,

Et filez-en tout un fuseau
Pour les âmes du Purgatoire.

Mais les plus soyeux, les plus doux,
Ne les donnez qu'à Jean le Roux !

La fille est morte, Jean le Roux la pleure...
trop tard ! Et la morale :

Il n'est pire mal à souffrir
Qu'aimer l'amour qu'on fit mourir !

La statue de la falaise n'est plus qu'un point sombre, bientôt évanoui. Le *Ménez* fend les vagues. Nous revoyons Molène, le plateau de la Helle, Le Conquet, où nous ne descendrons pas, voulant toucher Brest avant d'aller à la ferme de Le Guillou passer nos derniers jours de vacances. Le petit vapeur vogue entre les Pierres Noires et la pointe Saint-Mathieu, quitte le chenal du Four pour la rade de Brest.

Nous sommes favorisés par les pompes militaires. Nous en avons eu lors de notre passage à Brest ; en y revenant, nous en

avons d'autres, mais au lieu d'une arrivée officielle, c'est un départ. L'amiral Dumesnil quitte la ville, le port, avec l'amiral Guépratte : animation de notabilités !

La marine, la guerre... nous rentrons, décidément, dans la civilisation.

Table des gravures

L'anse de Porspaul, vue de la côte du Créach. . .	16
Lampaul : Le port	32
Lampaul : Vue générale	64
Lampaul : La procession	80
Lampaul : Un dimanche.	80
Lampaul : La procession.	128
Lampaul : Au cimetière. Le tombeau des Croix de Proëlla.	128
La côte vers Pors Alleugen.	144
L'îlot de Kereller et les écueils de Kingy et Cadoran.	256
La pointe de Pern ; le phare d'Ar Gazek, dit de <i>la Jument</i>	272

Table des matières

I. — La petite mort.	7
II. — L'Archipel	17
III. — Lampaul	26
IV. — Ouessantines	35
V. — Char à bancs	44
VI. — Breiz Izel	57
VII. — Chasse au Gnôme	70
VIII. — L'ermitage de Roscoff	84
IX. — Vers l'Archipel	95
X. — Enez Heussa.	106
XI. — Les dents du Fromveur	116
XII. — Au Pors Coret.	125
XIII. — De Porsguen à Kermas.	131
XIV. — La tempête	141
XV. — Soirée littéraire	151
XVI. — Duoméron	164
XVII. — Le Stiff.	179
XVIII. — Kereller.	188
XIX. — Dans le mastic	203

XX. — Le bout de la France	211
XXI. — Ils ont vu passer	216
XXII. — La bataille	226
XXIII. — Ce que la mer garde encore . . .	231
XXIV. — L'homme que la mer n'a pas voulu	239
XXV. — Chez Le Guillou	249
XXVI. — Le cor de chasse	259
XXVII. — Le phare et la procession . . .	265
XXVIII. — La complainte de Jean le Roux .	279
TABLE DES GRAVURES	284



ILE D'OUESSANT

